This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

3 3433 06826543 2

DE

LA DOULEUR

PAR

MONSEIGNEUR DUPANLOUP

ÉVÊQUE DE LAVAL

SIXIÈME ÉDITION

PARIS

[illegible]

RUE CASSETTE, 15

1881

DE

LA DOULEUR

DE

LA DOULEUR

DE

LA DOULEUR

EXTRAIT

DU CHRISTIANISME ET LES TEMPS PRÉSENTS

TOME I ET TOME V

PROPRIÉTÉ DE

DE

LA DOULEU

PAR

Émile

MONSEIGNEUR BOUGAUD

ÉVÊQUE DE LAVAL

SIXIÈME ÉDITION

PARIS

LIBRAIRIE CH. POUSSIELG

RUE CASSETTE, 15

—

1901

Droits de traduction et de reproduction réserv

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
340319A
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1927 L

J'offre ce petit livre aux âmes affligées. Ce sont elles qui me l'ont demandé. Le premier volume du Christianisme et des temps présents venait à peine de paraître que déjà elles me suppliaient de publier à part les quelques pages que j'avais consacrées au traitement divin de la douleur. On a tant besoin, quand on souffre, d'avoir un petit livre, où l'on trouve quelques lumières, et qui vous console un peu. Qui est-ce donc qui a dit : « Oh! qu'il fait bon dans un petit coin, avec un petit livre! » Cela est surtout vrai dans la douleur. Non pas peut-être au premier

moment; les yeux sont trop pleins de larmes; mais un peu plus tard, quand le vide se creuse et que commencent les anxiétés, les pourquoi douloureux.

En ces moments-là, l'homme ne vaut pas le livre. Il tient trop de place. Il distrait. Il tire de la solitude. Il mêle à ses consolations des paroles inutiles, vulgaires, qui fatiguent. Combien le livre est plus discret! Il ne vient que quand on l'appelle. Il s'en va au moindre signe. Il ne trouble pas le silence. Il n'empêche pas de pleurer. Il y aide même; et souvent, en le fermant, on le trouve tout mouillé de larmes qui ont coulé sans qu'on s'en aperçût.

Il n'y a qu'un Consolateur qui vaille mieux que l'homme, même le meilleur; que le livre, même le plus parfait. C'est

DÉDICACE

*Celui dont l'auteur de l'*Imitation *dis*
« Que tous les docteurs se taisent;
toute créature fasse silence, afin qu
n'entende plus que vous, ô mon Dieu

Ce serait l'ambition de ce petit
d'apprendre aux âmes affligées à n'éc
que ce céleste Ami !

INTRODUCTION

De tous les services que la Religi
aux âmes, après celui de les sanc
de les conduire au Ciel, le plus gran
être est de les consoler. La vie es
On n'est pas toujours dans son
d'étude, ou à table avec ses amis
au lit quelquefois, malade. On es
de sa vie, désenchanté, triste. (
une femme qui souffre, un en
meurt. Que d'heures dans la vie

donnerait toute sa science, tout son génie, pour une goutte de consolation! Que dit alors la Religion? Car si elle ne dit rien, si elle ne peut rien, à quoi sert-elle? Je ferais peu de cas, je l'avoue, d'un Dieu qui me demanderait tout et qui ne me donnerait rien, qui exigerait mes adorations et qui ne sècherait pas mes larmes; duquel je ne me retirerais pas, non seulement meilleur, mais content et consolé. Et, de toutes les religions, j'irai toujours, comme à la seule vraie, à celle qui pourra me dire d'où viennent mes larmes, et surtout qui saura les essuyer.

La Religion, qui a tant d'ennemis, a trois immortelles compagnes qui ne la laisseront jamais périr. La première, c'est la grandeur même de l'homme, dont seule elle peut satisfaire les nobles élans, les

aspirations divines. La seconde, c'est la faiblesse humaine, le côté obscur, orageux, plein de passions de l'âme, que seule aussi elle peut appuyer, assainir, élever à la vertu. Enfin la troisième, la plus puissante, hélas! et la plus immortelle, c'est la douleur.

Plus j'avance dans la vie, plus je vois que toute âme souffre, et plus je sens que, par je ne sais quel mystère, il lui est bon de souffrir. C'est la douleur qui a sauvé le monde païen; elle a été comme un Christianisme intérieur pour les gentils, une préparation évangélique. Et c'est elle encore qui sauve aujourd'hui les hommes du monde. Elle les empêche de s'aveugler tout à fait, de s'endurcir dans les affaires. Elle attendrit leur cœur. Elle les maintient doux et bons. Elle les prêche, apôtre se-

cret, quand plus personne n'ose le faire. Et c'est pourquoi, à l'heure de la mort, on est tout étonné de la facilité avec laquelle ils se rendent à Dieu. « O homme, tu n'es qu'un songe rapide, un rêve douloureux; tu n'existes que par le malheur; tu n'es quelque chose que par la tristesse de ton âme et l'éternelle mélancolie de ta pensée[1]. » C'est cette « éternelle mélancolie » qui fait l'éternelle Religion. Détruisez la première, si vous voulez détruire la seconde. Vous n'empêcherez jamais les yeux mouillés de larmes de se tourner du côté du Ciel.

Je voudrais donc méditer sur la douleur. D'où vient-elle? A quoi sert-elle? Y a-t-il, hors de la Religion, un baume? La Reli-

[1] Chateaubriand.

gion elle-même en a-t-elle un? Car
était vrai que la Religion console effica
ment la douleur et peut seule la conso
il y aurait là, en sa faveur, une pre
nouvelle, la plus haute peut-être et a
rément la plus touchante de sa vérité.
sa souveraine et impérissable durée.

Seulement ô vous qui ne connaiss
la douleur, je vous en prie, ne lisez p
petit livre. Vous ne le comprendrie
ou vous m'obligeriez à des discussio
n'ont que faire ici. Je n'écris que
ceux qui souffrent.

CHAPITRE PREMIER

LES RAISONS DIVINES DE LA DOULE

I

Pourquoi la douleur?

Pourquoi la douleur? Voilà le I
cri de l'âme. Frappé par la maladie,
par la mort d'un père, d'une mè
enfant, l'homme n'a qu'un cri : P
Il tombe dans le silence. Son regar
fixe. On dirait qu'il essaye de voir
bîme où s'est enseveli son bonhe

de temps à autre, il relève la tête; il regarde en suppliant ses amis, et il répète la même parole, car la douleur n'en a qu'une : Pourquoi? Pourquoi? Oh! dites-moi : Pourquoi?

Hélas! Pourquoi? Qui le sait? Personne ne le peut dire, ni la science, ni la philosophie. L'amitié même, le cœur se tait impuissant. Quand les amis de Job le virent accablé de si grandes douleurs, ils demeurèrent sept jours muets, n'osant ouvrir la bouche, ne sachant comment consoler. Et, à la ruine de Troie, Virgile nous peint les femmes assises sur le bord de la mer, mornes, silencieuses, les yeux noyés de larmes, avec un long regard fixe sur les flots. Voilà l'homme sous les coups de la douleur.

La première fois que ces grandes images passèrent sous mes yeux, j'étais bien jeune

alors, je me souviens que je ne les com
pas. Je les trouvais exagérées. Ces long
lences me paraissaient impossibles. Dep
je les ai sentis monter à mes lèvres, et
présence de grandes infortunes, j'ai cor
à mon tour, cette amère douleur de ne
même oser ouvrir la bouche, sentant
que c'était inutile, et que je ne consol
pas.

Et c'est pourquoi, s'il y a quelqu
une puissance qui sait consoler, oh! i
vienne; qu'elle passe tendrement la
sous la tête de celui qui souffre, et
murmure à son oreille quelques-u
ces paroles que l'amitié elle-même
pas dire. Si elle le peut, qu'elle r
ces pourquoi de la douleur, auxqu
a pas de réponse sur la terre, r
cœur de ceux qui aiment le mieux

Pourquoi la douleur? Pourquoi la douleur sous un Dieu bon? Je le demandais un jour à un vieillard; et je n'oublierai jamais l'accent avec lequel il me répondit: « Eh! mon fils, précisément parce qu'il est bon! » Je fus tenté de me révolter. Aujourd'hui je ne me révolte plus; et je dis: Peut-être!

Autrement, vous seriez donc cruel, ô mon Dieu! Vous avez créé l'homme; il est votre enfant; vous l'aimez, car pourquoi l'auriez-vous créé? De plus, vous êtes grand, immense, infini. L'homme est faible; ce n'est qu'un souffle; et vous prendriez plaisir à le briser! Moi, je ne ferais pas du mal à un enfant. Je suis trop fort. Je rougirais d'abuser ainsi de ma puissance. Quel blasphème donc d'imaginer que vous abusiez de la vôtre, ô mon Dieu, en nous frappant sans but, sans raison, en nous abandonnant froide-

ment aux lois fatales qui nous broient
mon Dieu, avez-vous jamais créé une
pour autre chose que pour le bonheu
si votre main la touche douloureusen
ne faut-il pas confesser à deux genoux
vous ne le faites que par bonté, par qu
mystérieux dessein que nous compren
un jour?

J'entends des hommes du monde
récrient à ce mot. Dire que les dou
les afflictions de ce monde vienner
bonté de Dieu leur paraît un insupp
paradoxe. Cependant réfléchissons.

Ne peut-on volontairement, de
délibéré, faire souffrir une personn
ment aimée? En certaines circ
même, ne peut-on la faire d'au
souffrir qu'on l'aime davantage?

Toute la question est là.

Voilà un enfant qui joue sur le bord d'un abîme. Il veut cueillir une fleur, poursuivre un papillon. Il se penche, il va tomber. Tout à coup deux bras violents l'emportent, d'autant plus violents qu'ils sont plus tendres. Il crie, il souffre. D'où lui vient cette souffrance? Évidemment du cœur et de l'amour de sa mère.

Regardez cet autre enfant. Il joue avec un couteau. Il se va blesser. Survient le père qui gronde, qui arrache le couteau, quelquefois violemment, et qui punit même, pour qu'on ne recommence pas. L'enfant crie et tout bas accuse le père. Mais il a tort, et plus tard il le verra.

Autre exemple. Voilà un enfant malade. Sa mère le prend dans ses bras et le présente elle-même au couteau du chirurgien. L'enfant crie. Il repousse le médecin. Il a

envie de battre sa mère. Dira-t-on qu
mère est cruelle? L'enfant le pourra
dans un accès de douleur. Mais moi,
regarde de plus haut, je compatis, à qu
l'enfant? oui, mais plus encore à la m
Je sais que le cœur qui souffre ici da
tage, c'est le sien.

Ce qui est si beau sur la terre, si l
neux, quand on le regarde dans les ent
de la paternité, placez-le en Dieu et
mencez à comprendre. Oh! sans do
vous ne croyez pas en Dieu; si vous
vez pas que nous sommes faits pour
marche pour le rejoindre; si vous re
ce vaste monde comme un champ
luttent des forces fatales, la dou
point de sens. Vous êtes brisé, br
voulez-vous que je vous dise? Qu'a
faire d'attraper cette maladie? J

laissiez-vous votre enfant sous les roues de ce char? Il n'y a qu'à dévorer votre chagrin en silence, sans importuner de vos cris un ciel vide et des hommes qui ne peuvent rien pour vous. La punition de vivre sans Dieu, c'est de souffrir sans consolation.

Mais sortez de ce corridor obscur; sortez de cet antre; placez-vous au grand air et au grand jour de la Religion et de la raison. Croyez en Dieu; à un Dieu sage, puissant et bon; à un Dieu qui a créé les hommes pour lui, qui les a posés une minute dans le temps afin qu'ils se rendent dignes de l'éternité; afin que leur esprit, leur cœur, leur personnalité, leur amour soient véritablement la création de leurs efforts; à un Dieu qui, pendant que les hommes, ses enfants, travaillent à ce grand œuvre, les surveille, les aide, éloigne d'eux les

périls, les excite et les soulève, pour qu'ils traversent la terre sans s'y arrêter, le monde sans s'y enfermer, s'y abaisser et s'y corrompre; croyez cela, et vous allez commencer à entrevoir dans une lumière divine, qui sera déjà un commencement de consolation, d'où vient la douleur et pourquoi Dieu la permet.

C'est Dieu qui a fait ce monde, et, à dessein, il l'a fait trop étroit pour nous. De sorte que nous n'y pouvons remuer sans souffrir, sans trouver à chaque instant des bornes, des limites, où nous nous heurtons avec douleur. Je dis que Dieu l'a fait ainsi à dessein, afin que ces limites nous poussent à aspirer à mieux; mais je ne sais pas s'il aurait pu le faire autrement. Quand nous serons un jour dans l'infini, nous nous y dilaterons à l'aise; nous ne trouverons ja-

mais ni limites, ni bornes, ni barreaux, ni termes. Oh ! nous serons heureux ! Mais, de quelque manière que Dieu arrangeât ce pauvre monde, il était nécessairement trop étroit pour nous. Une âme ne pouvait y tomber sans souffrir, s'étendre sur ce lit de Procuste sans le trouver trop petit, déployer ses ailes sans rencontrer partout des bornes, remuer sans s'y meurtrir. Voilà la terre telle qu'elle a été faite pour notre épreuve, afin que, toujours gênés, nous aspirions à de plus grands espaces, et que nous rêvions les horizons infinis.

Supposez cependant une créature qui, au lieu de déployer ses ailes, les replie ; qui, au lieu de s'élever dans les airs, s'accroupisse volontairement par terre ; qui ne trouve pas ce lit de Procuste trop étroit, au contraire, qui s'y arrange et s'y sente à l'aise ;

supposez un grand aigle des montagnes qui, au lieu de gémir dans la cage étroite où on l'a enfermé, en admire les barreaux parce qu'ils sont en or ou en argent, peints en bleu ou en vert; un être immortel enfin qui ne déploie plus ses forces infinies; qui s'enferme dans la terre, qui s'y trouve bien, qui s'y parque, qui s'y mure, qui s'y dégrade; qui soit à la veille de s'y déshonorer et de s'y perdre : pourquoi Dieu n'interviendrait-il pas? Ces limites qu'on oublie, pourquoi Dieu ne presserait-il pas sur elles, pour les rendre sensibles? Pourquoi ne les ferait-il pas douloureuses, afin d'obliger à lever la tête? Pourquoi n'arracherait-il pas le couteau des mains de cet enfant? Puisqu'il joue imprudemment sur le bord d'un abîme, pourquoi Dieu ne l'enlèverait-il pas violemment, de sa main paternelle, à ce précipice

où il va tomber? Pourquoi enfin, s'il est malade, Dieu, qui est père, qui est mère, ne le mettrait-il pas aux mains du chirurgien? Et s'il le faisait, pourquoi l'homme, étourdi d'abord, aveuglé par ses larmes, ne lui dirait-il pas ensuite : « Père, vous avez bien fait ! »

Voilà le sens de la douleur, le principe essentiel, fondamental, de son traitement divin. Aux pourquoi de l'âme qui souffre, la Religion n'a qu'une réponse, mais tendre et consolante. Elle dit à l'homme : « O homme, tu es fait pour Dieu. Si donc tu avais eu assez de courage pour traverser ce triste monde sans t'y ensevelir, et un élan de cœur assez vif, un mouvement d'amour assez grand pour monter jusqu'à Dieu à travers le voile des créatures, la douleur n'eût jamais existé. La douleur n'a été créée

que pour suppléer aux défaillances de l
amour. »

Au début, en effet, sous les arbres
l'Éden, il n'y avait que l'amour, et l'am
suffisait. Ce que fait la douleur aujourd'l
l'amour le faisait alors, et bien mieux
douleur éclaire, la douleur purifie, la d
leur détache des choses qui passent; la
leur élève le cœur en haut. Mais tout
l'amour le fait, et plus vite, et plus gr
ment. Si donc il n'eût pas défailli so
ombrages du paradis; si, au lieu de
légère étincelle qui nous en reste, nou
sions gardé la flamme vivante de l'
primitif, la douleur n'eût jamais exis
une aile divine qui nous a été sur
au moment où nous nous enfoncio
la matière. Dieu nous l'a donnée
bonté comme un auxiliaire.

Voilà ce qu'il faut admettre. Cela ou le désespoir. Cela ou l'odieuse fatalité qui nous broie.

Oui, dans nos douleurs, il faut choisir : ou la froide main de la fatalité qui nous trouve sous la roue et qui nous écrase sans pitié; ou la main tendre et paternelle de Dieu qui ne nous touche qu'avec respect et compassion, et pour nous rendre meilleurs. Dieu bon, ou Dieu tyran; il n'y a pas de milieu.

Pour moi, mon choix est fait. Je ne vous croirai jamais, ô mon Dieu, ni indifférent, ni aveugle, ni injuste, ni cruel. Je baise votre main, et, les yeux aveuglés par les larmes, ne comprenant rien au coup qui me frappe, je veux n'avoir qu'un mot sur les lèvres : « Grâce, vous êtes bon ! Grâce, vous êtes grand, et vous êtes sage ! »

Mais il ne faut pas nous en tenir à ce p
cipe général, ni courir sur de si gra
choses. Il faut entrer dans le détail ; i'
suivre de l'œil et du cœur la main de
touchant douloureusement l'homme
par la douleur, l'arrachant en effet à
les périls, et l'élevant peu à peu à
beauté morale et à toute vertu.

II

La douleur élève l'âme vers Dieu.

Voilà donc, ô mon âme, le vrai
choses. La terre est étroite, tr
pour un être immortel. Elle me l
meurtrit. Comme un prisonnier,

mon boulet. Chaque jour, mes pas plus lourds, mes mouvements plus pénibles, ma tête plus penchée ou plus tremblante, me disent assez, sans que Dieu ait besoin d'intervenir, que je ne suis pas fait pour la terre.

L'homme, mon compagnon de route, me le dit mieux encore. A chaque instant il me manque ou il me trahit. Quand je m'appuie sur lui, il se brise comme un jonc et me blesse. Et les meilleurs, hélas! ceux que j'appelle mes amis, ne me sont guère plus fidèles. Ou la mort me les prend, ou je les lasse par mes défauts, ou mes chagrins les font fuir. Combien qui avaient collé leur âme à la mienne, et que la mort m'a violemment arrachés! Combien qui avaient espéré en moi, qui s'étaient approchés, heureux, de mon cœur, et qui, y ayant trouvé tant de froideur, de personnalité peut-être,

s'en sont allés désenchantés ! Et combien d'autres que j'ai cherchés, à l'heure où j'avais besoin d'appuyer ma tête douloureuse sur une épaule amie, et que je n'ai plus trouvés ! Oh ! que l'homme est peu propre aux choses profondes de l'amitié, et qu'elle est vraie cette triste parole du Sage : « Il n'y a rien de plus rare qu'un vrai ami ! »

Encore s'il n'y avait que l'amitié qui défaille ! Trahi par elle, meurtri déjà par la vie, on cherche une consolation. On se dit : « Trouvons autre chose, une affection plus tendre, plus profonde, plus désintéressée, une seule, et oublions tout le reste. » L'homme alors avise une créature que Dieu semble avoir faite exprès pour ce noble rôle d'aimer et de consoler ; très différente de l'homme, ne possédant ni sa force ni son ambition, qu'il est certain par conséquent

de ne pas rencontrer sur sa route; très différente, mais d'autant plus chère; n'ayant au même degré rien de ce qu'a l'homme, ayant tout ce qui lui manque; dont Dieu a fait le cœur avec un art exquis; que la douleur appelle, qui s'opiniâtre dans le dévouement, et où Dieu a mis, comme un dernier don qui les couronne tous, une sorte d'intuition qui lui permet de tout comprendre afin qu'elle puisse tout consoler. L'homme voit cet être que Dieu a fait pour lui. Il tressaille de joie, et il descend de l'autel où il lui a donné sa main, rajeuni, renouvelé. Mais, hélas! hélas! est-ce l'homme qui manque à ce rêve de bonheur? est-ce la femme? Sont-ce tous les deux? Ou bien, est-ce Dieu qui a voulu que ce rêve ne fût qu'un rêve sur la terre, afin de nous faire lever les yeux vers le ciel, où il sera une réalité? Quoi

qu'il en soit, il dure peu, il dure mal. Il ne tient pas ses promesses, même dans les meilleurs, les plus tendrement unis. Et que dire des autres? Que dire des foyers où il n'y a que des cendres éteintes? Et que dire de ceux où la flamme n'a jamais paru? Et de ceux, moins malheureux cependant, où la flamme brillait, pure et ardente, et où la mort impitoyable a soufflé le flambeau?

On se sauve de la famille dévastée comme on s'était sauvé de l'amitié éteinte. On se jette dans les affaires, dans une vie plus active, plus bruyante, afin de s'étourdir. Mais on n'a pas mis la main à la chose publique, que voilà la passion qui vous poursuit, la calomnie qui vous soufflette. On croyait connaître les hommes, on les voit. On revient meurtri, désillusionné, désabusé de tout.

Comme un voyageur qui gravit une mon-

tagne, arrivé seul au sommet, après avoi laissé çà et là sur sa route tous ceux qu l'accompagnaient, se retourne et aperçoit derrière lui, au fond de la vallée, les arbre brisés par la tempête; ainsi, arrivés au som met de la vie, nous regardons autour d nous ; nous sommes seuls. Au loin, dans l vallon, nous apercevons les rêves détruits les amitiés dévastées, les amours éteintes les générosités aimables qui ont péri en che min et qui ne se rencontreront plus, et l'œil attristé, le cœur grave, nous monton lentement ces derniers et glacés sommet de la vie, qui seraient si misérables, si Dieu n'était pas au bout. Et, las de tout, même de l'espérance, ne comptant plus sur rien pas même sur l'amitié, sachant toute coup vide et tout breuvage amer, nous pousson un dernier cri : « Mon Dieu! mon Dieu! :

On demande : Pourquoi la douleur? le voici d'abord : La terre se voile pour laisser resplendir le ciel !

Oui, dans le grave et sublime enseignement de la Religion, voilà la première raison de la douleur. Faits pour Dieu, nous nous ensevelissons dans les choses du temps. Nous nous bâtissons un nid sur la terre, loin des vents et des frimas, où nous voudrions nous endormir dans le bonheur, où nous rêvons de ne pas vieillir, où la perfection serait de ne jamais mourir. Eh bien, sur ce petit nid où nous oublions l'éternité, de temps en temps Dieu secoue la douleur, comme un flambeau.

Mais qui dira ce qu'est Dieu, quand il est forcé d'en venir là? Avec quelle délicatesse il proportionne les coups aux besoins ! Le plus souvent il touche à peine un point dou-

loureux. C'est un rêve qui tombe, une illusion qui s'envole. C'est un ami qui oublie; un cœur aimé qui se refroidit. Involontairement on lève les yeux plus haut. On dit : « O mon Dieu, il n'y a que vous qui ne passiez pas ! »

D'autres fois Dieu frappe plus fort. C'est une fortune qui s'écroule, un trône qui chancelle. Le monde ne voit que la poussière qui s'élève d'une si grande ruine. L'âme frappée voit autre chose. Une lumière inconnue commence à lui apparaître; le ciel se découvre à son œil consolé et la dédommage de la terre qui s'en va. « O mon Dieu, disait la reine d'Angleterre, je vous remercie de m'avoir ôté trois royaumes, si c'était pour me rendre meilleure. » Et Bossuet, parlant d'elle, disait : « Elle remerciait Dieu, de quoi? de l'avoir faite reine?

Non, Messieurs, mais de l'avoir faite re
malheureuse! »

Si la douleur est plus grande encore
tomber d'un trône n'est pas le plus g
malheur; j'en sais de pires), alors la
mière est, pour ainsi dire, infinie co
le désastre. Telle est sa vivacité quelque
qu'elle amène aux lèvres de ceux qui
frent des paroles aussi belles, des
aussi purs que ceux de la sainteté.
qu'il y a de lumière derrière les
noirs, » disait une jeune veuve, b
vingt ans dans le plus pur bonhe
l'âme puisse rêver. « L'imagination,
elle encore, ne peut pas se figurer ce
souffre : l'ennui, le vide, le terne, l
qui remplit pour moi la terre, ce
que je trouvais si charmante,
m'inquiétais de tant aimer! Main

suis amoureuse de la mort! » Notez ces dernières paroles. Ce sont les mêmes qui reviennent si souvent sur les lèvres des saints, dans les derniers jours de leur consommation. En une heure, d'un coup de son aile, la douleur avait porté cette jeune veuve, cette enfant de vingt ans, à ces hauts sommets du détachement de toutes choses, où, pour y monter, il avait fallu quarante années d'efforts à une sainte Thérèse ou à une sainte Chantal.

Quelquefois les coups se multiplient. Dieu tonne sur notre tête. C'est comme un roulement de tonnerre. Mais ici surtout qui dira les tendresses de Dieu? La mère, qui présente son enfant au couteau du chirurgien, le couvre de caresses; elle l'inonde de baisers avant, pendant, après l'opération. Faible image de ce qui se passe dans les

âmes. Quand l'épée est entrée jusqu'à
garde, il y a souvent un tel dégagemen
lumière, et, au fond de l'extrême dou
je ne sais quelle joie exquise et d'une na
jusque-là si inconnue, que l'âme, mêr
plus éloignée de Dieu, reconnaît sa
et se retourne pour la baiser. J'en veux
un exemple dont j'ai été personnelle
témoin.

J'ai connu, il y a quelques anné
magistrat, parvenu au milieu de sa c
dans un honneur, une considération
influence admirables. Il était riche
reux ; il avait tout, excepté la foi.
une femme d'infiniment de distinct
piété, père de deux jeunes filles,
ne fût pas chrétien, il les avait fa
avec tout le soin possible ; et âgé
l'une de dix-huit ans, l'autre de se

avaient, avec la grâce et le charme de leu âge, ce que la piété, la modestie, l'inno cence du cœur ajoutent à la beauté. Sou vent je le rencontrais accompagné de se deux filles. Il était rayonnant de ce nobl orgueil d'un père qui se sent revivre dan des enfants dignes de lui. Un jour, l'aîné de ses filles fut prise tout à coup d'un vio lent mal de tête, et en quelques jours un fièvre typhoïde l'emporta, mourant du rest comme un ange. Sa sœur, qu'on avait éloi gnée en toute hâte, mais trop tard, fut pris elle-même à la campagne de la même mal die et alla bientôt rejoindre sa sœur. I pauvre père resta huit jours enfermé dai cette maison de campagne, muet, morn les yeux fixés sur ce lit où il avait vu disp raître son dernier trésor. Il en sortit illu miné à des profondeurs ineffables. Qu'étai

ce que ce monde, et que valait-il? valaient les honneurs, les charges, les g deurs, l'influence? tout cela maintena était odieux. Que valaient même les tures, puisqu'il avait vu ses deux e disparaître, si pures, si aimables, ment protégées par leur innocence? Il que des coups pareils ne pouvaient pa le résultat du hasard; car si le hasar vernait le monde, il n'y avait plus briser la tête contre le mur. Il se d ne pouvaient pas venir de la volont sible et indifférente de Dieu ; car il pas eu assez de haine pour un Die Il vit que Dieu n'avait pu agir ainsi amour, d'une manière qu'il ne co pas maintenant, il est vrai, mais prendrait plus tard. Et tout s'illu yeux.

Il resta dans le monde de longues années encore, toujours magistrat, servant noblement son pays, et étant même parvenu aux derniers honneurs de sa profession; mais en même temps grand chrétien, étonnant le monde par la fermeté de ses espérances et par la beauté de sa foi, servant les pauvres, leur distribuant les dots de ses deux enfants. Il est mort maintenant, et quand il est sorti de ce monde, et que ses deux jeunes filles sont venues à sa rencontre, tranfigurées et rayonnantes, tous trois ont compris, dans cette étreinte qui n'aura plus de fin, pourquoi Dieu les avait séparés un instant; et comment, en couronnant et en préservant les enfants, il avait fait acheter au père, par une séparation d'un jour, l'immense bonheur de vivre pendant l'éternité dans la même lumière et dans le même amour.

Voilà le premier service que la do
rend aux hommes. Oui, mon âme,
prends-le, profites-en; la première
que le Dieu de bonté a mise dans les
sanglantes de la douleur, c'est une ge
lumière.

III

La douleur purifie l'âme de ses faut

Mais il y a sur cette triste terre
autre péril que de s'enfermer dans le
de se parquer dans les choses visib
a le péril, en s'y abaissant et en s'
dant, de s'y corrompre; le péril d
au contact du mal, la beauté de
Or, Dieu étant ce qu'il est, c'est-

justice infinie, le mal, même le plus léger, ne saurait toucher une âme sans y engendrer immédiatement une punition. La peine, disait déjà le vieil Homère, suit toujours le crime d'un pas lent et sûr. Vous posez aujourd'hui un acte coupable; vous posez en Dieu une raison de vous châtier. Vous posez dix actes coupables, vous posez dix raisons de châtiment. Que serait-ce donc si vous en posiez cent, mille; si vous faisiez de votre vie une trame où mille culpabilités de toute sorte s'enchaîneraient dans un tissu sans fin?

Quelquefois, quand un vaisseau est en mer, une fente à peine visible s'ouvre dans ses flancs. L'eau entre, lentement d'abord, goutte à goutte; qu'on n'y pourvoie pas, avant quelques jours le vaisseau sera au fond de l'Océan.

DE LA DOULEUR

Grande et triste image du péril des â
Elles descendraient presque toutes, l
ment et infailliblement, dans les abî
la justice infinie, s'il n'y avait pas q
part une puissance expiatrice, une
purifiante qui serve de contrepoid
multitude de leurs fautes. Et c'est po
on a toujours estimé que, de tous le
ments, le plus redoutable pour une
cheresse et impénitente, c'est d'i
douleur, d'être abandonnée à un
sans nuages. Il est des bonheurs q
vantent. On les regarde en trembla

Vous entrevoyez par là le secon
la douleur, sa seconde et sublim
Quand l'homme a défailli, quand
au contact du mal la pureté de
le goût du bien, avec le ressor
qui le soulevait de terre, Dieu le

douleur. Elle a été placée près du mal, pour l'arracher du cœur de l'homme par voie d'expiation. La douleur prend l'homme coupable et le trempe dans ses flammes pour le purifier. Ainsi, au contact du feu, on voit l'or rejeter toute scorie de sa substance embrasée.

Je ne pense pas qu'aucun homme sérieux, ayant le sens du bien et du mal, soit tenté ici d'accuser la justice de Dieu. Pour moi, cette justice ne me semble pas seulement un élément nécessaire de sa sainteté ; elle fait partie de sa bonté. Elle m'attire plus qu'elle ne me repousse. Un Dieu qui ne sait pas punir, c'est un Dieu qui ne s'occupe pas de nous. Je ne sens pas le poids de sa main, mais je ne puis embrasser ses genoux. Qu'avons-nous affaire d'un amour banal qu'on ne peut ni offenser ni blesser ? Et que nous

importe un ciel où l'on ne peut pas plu
teindre par une insulte, qu'y pénétre
une prière !

Remarquez d'ailleurs (car je ne pré
pas que ces coups ne sont pas terr
nous dirons tout à l'heure comment c
adoucit : nous en sommes seulement à
trer comment on les explique, et com
dans les vues de Dieu, ils ont un bu
important et sacré), remarquez, dis-
quel art profond Dieu a créé la doul

Ou plutôt il est à peine exact de c
Dieu a créé la douleur, du moins la
telle qu'elle existe aujourd'hui. Dieu
plus fait la douleur qu'il n'a fait l
Toutes deux sont nées le même jo
infortunées du péché, laides co
chargées d'apprendre à l'homme
se révolte pas impunément cont

éternel, et surtout chargées de l'y ramener par une voie imprévue, mais sublime. Semblable à ces grands maîtres qui avec des ruines et des débris construisent des temples magnifiques, au moment où la douleur faisait sa triste apparition dans le monde, l'amour infini s'en emparait, et rêvait d'en faire le grand moyen de la réhabilitation des âmes. Voulant punir, puisqu'il le fallait, mais voulant plus encore pardonner; se faisant un bonheur de tirer le bien du mal, de faire servir le mal au triomphe du bien, il pétrit avec sa justice et avec son amour un supplice qui pût devenir une réhabilitation. Il dressa au milieu du monde un échafaud qui pût devenir un autel. Il fit la douleur.

Et, afin qu'il fût presque impossible à l'homme de ne pas transformer sa peine en

expiation, voyez comment Dieu s'y est p
Il a dit : L'homme court à sa perte par
triple pente. Il se corrompt dans des a
qui sont à la fois composés d'orgueil,
concupiscence et de révolte ; eh bien ! j
ressaisirai et je le jetterai de temps en ten
bon gré, mal gré, dans l'humilité, dans
béissance et dans le sacrifice. Et c'est d
trois éléments, mystérieusement fond
semble, qu'il a composé la douleur.

Approchez d'un malade, d'un mo
Dans quel état est-il? D'abord dans u
d'humiliation. Cet esprit si vif, si br
cette bouche si éloquente, cette scien
affaires, où tout cela est-il ? Cette fen
belle, elle fait peur. Tous ces dons r
ont disparu ; tout est dans l'hum
Voilà le premier état. Il corresp
premier élément de tout mal, qui

gueil. Regardez ensuite : quelle obéissance passive! Hier on n'obéissait à personne, pas même à Dieu ; aujourd'hui il faut obéir à tout le monde, même à ses valets. Et quelle souffrance! Où est ce sang qui bouillonnait dans le plaisir? Hélas! il circule, tantôt trop lentement, tantôt trop vite; mais toujours dans l'obéissance, dans l'humiliation et dans la douleur. Vous voyez bien que c'est tout l'inverse du péché. Obtenez de ce malade un acte d'adhésion intérieure, un acte de résignation et d'amour, et vous sentez avec quelle rapidité il va être rétabli dans l'ordre.

Et c'est là ce qui fait que les âmes ne périssent pas. De temps en temps Dieu les prend, les jette dans la douleur, les appelle, bon gré, mal gré, à l'expiation, et, pour peu qu'elles y consentent, cette souffrance

acceptée volontairement les régénère et rachète. Elle suffit à compenser en eux monceaux d'iniquités.

Et s'il est facile de voir, à sa seule cor sition métaphysique, que la douleu l'œuvre de la sagesse, on voit plus vit core que c'est l'œuvre de l'amour. Co la douleur se proportionne à chaque On dirait qu'une main invisible et ten dirige aux endroits où il est nécessai réparer et de réveiller la vie. Avec opiniâtreté intelligente elle revient tc à la région du cœur! Et quels mer effets elle produit! Elle opère presque un sacrement, *ex opere operato,* propre vertu. Cet homme violent, rieux, personnel, maintenant que leur l'a touché, comme il devient aborder! il vous tend lui-même la

vous remercie des moindres attentions. Combien d'humilité est née de la douleur !

Ce cœur sec et insensible, il vous appelle, il vous demande de l'aimer un peu. L'amour y réapparaît avec les larmes.

Ce jeune homme, si hardi contre Dieu, si invincible à toute lumière d'en haut, étourdi qu'il était par le bruit de ses passions, dès que la douleur le touche, il les sent qui s'apaisent comme un vent qui tombe. Le foyer du mal s'éteint. Ses rêves impurs se dissipent. Tout ce qui faisait la honte de son âme, et son désespoir s'il était chrétien, diminue, disparaît presque, au contact de la douleur.

A peine s'il y a eu un consentement, et déjà l'homme orgueilleux s'est soumis ; l'homme sec s'est attendri ; l'homme emporté par la fougue de ses passions s'est

calmé. L'âme enfin, déformée par le
a été reforgée par la douleur comme su
enclume divine.

Que serait-ce donc, ô mon Dieu, si
adhérait à la douleur; si elle comprena
travail; si à chaque coup de ciseau
marteau elle disait : merci ! si elle n
meurait pas muette, inerte, acc
aveugle; mais intelligente, vive, a
sachant ce que fait en elle le céleste C
et y applaudissant!

O mon âme, connais la laideur
fautes, tes perpétuelles défaillances,
scurités de chaque jour, tes vanité
révoltes : lave-toi dans tes larmes.
pas te dire d'aller chercher la doule
quand elle vient, ne la repousse
une amie. Comprends-la; compre
cond baptême, d'où tu peux sorti

Et toi, ô mère, baptise tes enfants dans tes propres douleurs. Quand tu les mets au monde avec de si grandes angoisses ; quand tu passes les nuits à bercer dans tes bras ces pauvres petits êtres qui pleurent sans savoir pourquoi (ils le sauront assez tôt!), ne laisse pas inactive cette somme de souffrances. Place-la en rentes sur leur tête. Qu'ils arrivent à l'âge des périls, riches du trésor des larmes de leur mère, de ses souffrances volontairement acceptées et courageusement offertes pour eux.

Car Dieu a fait cette autre merveille, que la douleur acceptée n'a pas de prix. Ce n'est rien, pour elle, de purifier une âme ; sa vertu surabondante rejaillit au loin sur toutes celles qui nous sont chères. C'est comme le parfum d'Aaron, qui, après avoir oint et sacré sa tête, descendait le long de

sa barbe et embaumait jusqu'aux dernières franges de son vêtement. Lisez, dans la Genèse, l'admirable dialogue de Dieu à Abraham, ces dix justes pouvant servir de contrepoids à des milliers de coupables, et comprenez la toute-puissance expiatrice de la douleur.

Cet homme qui ne prie jamais, qui n'élève vers Dieu aucun hommage, qui le contriste, qui l'insulte peut-être, savez-vous pourquoi il vit, pourquoi il n'est pas frappé? C'est qu'il y a autour de lui des enfants qui prient, une femme qui pleure, des êtres chéris qui, en mettant leurs douleurs, leurs mérites, leurs vertus, leurs innocences, dans un des plateaux de la balance, font contrepoids à ce qu'il met d'iniquités dans l'autre.

Et si les peuples subsistent, si ces immenses officines de mal ne crèvent pas sous

le poids des iniquités, c'est qu'il y a des expiations volontaires au milieu d'eux, des hommes qui souffrent et qui s'immolent par amour. Et si quelquefois les hontes, les crimes s'accumulant dans les veines des nations, les malheurs s'y accumulent aussi; si on va aux abîmes, si on en sort; cherchez bien : vous trouverez qu'il y a eu quelques grandes âmes qui se sont librement immolées; quelques douleurs imméritées, noblement, saintement, sublimement portées; quelques gouttes de sang pur, coulant par amour pour en laver des flots ignobles.

Mais n'entrons pas davantage dans les considérations générales. Cela suffit; et d'autres points de vue nous appellent.

IV

La douleur vivifie et agrandit l'â

J'entends le poète qui dit :

Tu fais l'homme, ô douleur !

Et un autre poète, son frère de ; ajoute :

Rien ne nous fait si grands qu'une grand

Et j'entrevois une troisième et p raison de la douleur. Elle n'est p ment une lumière au milieu des et des illusions de la vie, ni un face de ses corruptions ; elle vivifi

dit les âmes ; j'allais presque dire qu'elle les crée de nouveau ; elle y met du moins une beauté, une grandeur touchante que la vertu elle-même n'aurait pas su leur donner.

La vérité est que, sur cette triste terre, il n'y a jamais eu ni une grande œuvre ni une grande âme sans la douleur. Pour être grand, ni le génie, ni la gloire, ni la vertu, n'ont jamais suffi. Toujours il y a fallu la douleur.

En vain un homme a amassé sur sa tête toutes les couronnes, l'humanité l'a regardé, et, avant de le saluer grand, elle a attendu quoi ? qu'il eût reçu le baptême de la douleur.

La vertu même, la vertu heureuse, n'a pas été la plus grande chose que la terre pût contempler. Toujours il y a fallu ce je ne

sais quoi d'incomparable et d'achevé que le malheur ajoute à la vertu.

Comme si, dans cet atelier auguste où se forment les grandes âmes, le génie, la gloire, la vertu ne pouvaient que faire l'ébauche. Les derniers traits, ceux que se réserve le Maître, sont mis par la douleur.

Pourquoi ? c'est un mystère, dit-on. Oui ; mais le mystère n'est peut-être pas impénétrable.

Nous sommes des êtres petits, parce que nous sommes des êtres limités. Et plus volontiers nous acceptons ces limites, plus nous nous y enfermons, plus nous sommes petits. Pour être grands, il faut en sortir ; il faut les briser ; il faut jaillir hors de ce cercle misérable par un suprême effort. Mais pour cela il faut souffrir.

C'est comme ce cercle de charbons ar-

dents que les enfants indiens placent autour d'un insecte qu'ils croient dangereux. L'animal essaye de le franchir; mais, reculant devant la douleur, il se replie sur lui-même, se contracte et meurt. C'est à quoi se résignent les âmes vulgaires. Les grandes âmes jaillissent hors du cercle, en passant par le feu.

Voyez l'écrivain. Quand est-ce qu'il arrive à de sublimes pensées? Est-ce dans la mollesse, dans l'oisiveté; quand il reste dans les limites apparentes de sa nature? N'est-ce pas plutôt quand il en sort par un effort douloureux? « Je viens d'achever cet ouvrage austère dans le silence d'un travail de dix-sept nuits. Et maintenant que l'ouvrage est accompli, frémissant encore des souffrances qu'il m'a causées, dans un recueillement aussi saint que la prière, je me de-

mande si ma voix sera entendue. » Voilà comment naissent douloureusement les grandes œuvres.

Et le poète, où trouve-t-il ses accents immortels? Qui ne le sait? L'âme ne chante jamais mieux que dans la douleur.

> Et chacune de ses blessures
> Lui donne un plus sublime accord.

Et plus la blessure est amère, plus le cri est pénétrant.

> Les chants désespérés sont les chants les plus beaux,
> Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots.

Il en est de même des grands caractères, des âmes profondes, des cœurs bons. Il faut la douleur. En ceux qui n'ont pas souffert, on dirait que la vie n'a défriché que la surface de l'âme. Leurs sentiments n'ont

point d'intensité, leur cœur point de tendresse, leur esprit point d'horizons. Tout est superficiel en eux, l'esprit vulgaire et la bonté banale.

Bref, à tous les points de vue, la douleur seule entre assez profondément dans l'âme pour l'agrandir. Il y a en nous des places très élevées où dort la vie, des profondeurs très cachées où gisent des trésors, et que l'énergie de l'âme ne saurait atteindre. Il y faut le coup de foudre de la douleur. Et, j'oserais le dire, il y a des endroits du cœur qui ne sont pas, à peine des germes obscurs, et où il faut que la douleur pénètre pour qu'ils soient.

Vous savez ce qui arrive quand on entend une grande musique. On est d'abord doucement bercé, charmé, ému. Et puis tout à coup, à je ne sais quelle note, sous je ne

sais quel coup plus puissant, l'âme e:
levée. Elle a été touchée en des profon
inconnues. Et c'est ce que produit qu
fois, mais plus rarement, l'éloquenc
a un éclair, un coup de foudre insta
Tout est enlevé, l'orateur, l'auditoi:
est touché à fond par ce cri que l'c
lui-même ne se connaissait pas.

Eh bien! ce que fait le génie, l'éloq
la musique; cette puissance qu'ils
pénétrer aux profondeurs de l'êtr
soulever au-dessus de lui-même,
grande puissance de la douleur. I
qu'en frappant un caillou on en fai
flamme, de même il faut frapper l'â
en faire jaillir la lumière, la grand
roïsme, le dévouement, mille tr
chés. La statue est là, enfouie
marbre, il faut l'en faire sortir. I

est au fond de ce bloc de quartz ; elle ne demande qu'à étinceler. Mais il faut enlever ce manteau de pierre, et pour cela prendre le marteau, le ciseau. L'homme essaye ; mais comme presque jamais il n'a le courage de frapper assez fort, pour l'aider dans cette œuvre Dieu lui envoie la douleur.

Et c'est pourquoi tous les saints, les héros, les génies, toutes les grandes âmes ont été les enfants privilégiés de la douleur. La couronne de laurier n'a jamais reposé que sur des fronts meurtris. Pensez à Homère, à Milton, au Tasse, au Dante, à Camoëns. Ils ne vivront éternellement que par la grandeur du sentiment ; mais cette grandeur de sentiment, cette profondeur d'émotions, ils ne l'auraient jamais connue sans la douleur.

Et que dire des soldats, des héros ? C'est

la douleur qui fait le soldat. Jamais l'âme ne se déploie mieux, dans une beauté plus touchante et plus vraie, qu'en face de la mort, à ces heures solennelles où le péril lui apporte une si complète abdication de soi. S'oublier et se dévouer jusqu'à la mort, voilà le rôle du soldat. C'est la beauté suprême. Il n'y en a même point d'autres. Cherchez bien. Vous verrez que l'homme ne peut être vraiment sublime qu'en face de la douleur et de la mort.

Et voilà pourquoi il n'y a rien de plus sublime que les saints. Ce n'est pas seulement une fois, par hasard, sur un champ de bataille, que le coup de foudre de la douleur les électrise et les soulève au-dessus d'eux-mêmes; par leur propre volonté et par celle de Dieu, ils vivent dans la douleur; ils l'opèrent librement en eux. La douleur les ar-

rache incessamment à toutes les limites et du monde et du moi. Et cette vie sacrifiée qu'ils vont chercher, par un suprême effort, jusque dans les profondeurs de l'âme, fume incessamment en eux comme un holocauste. C'est le plus grand spectacle que la terre puisse offrir au ciel.

« Vous ne savez pas, écrivait saint François de Sales, de quoi les anges nous portent envie : certes, de nulle autre chose que de ce que nous pouvons souffrir pour Dieu, et ils n'ont jamais souffert pour lui. » Que peuvent-ils donc offrir à Dieu et à ceux qu'ils aiment? Des vœux, des hommages? Nous aussi, et de plus nos douleurs librement acceptées et amoureusement offertes.

Et ce ne sont pas seulement les anges qui sont jaloux de cette grandeur, de cette beauté touchante. Au sein de la gloire, Dieu est en

admiration devant ce que fait l'hom
sein de la douleur. Il lui a envié ce
culté sublime de s'oublier, de souffr
mourir pour ceux qu'il aime. Et il
que si Dieu n'avait pas trouvé le mo
mourir pour l'homme qui souffrait
mourait pour Dieu, l'homme aurait
genre de beauté et de grandeur qui
manqué à Dieu. Voilà pourquoi un j
cieux s'ouvrirent, et le Fils de Dieu
sur la croix dans une douleur inf
que, quels que fussent les sacr
l'homme pour Dieu, il aperçût tou
Dieu dans la gloire d'une immolati
rieure à la sienne.

Ainsi, la grandeur et la beauté
sont graduées sur la douleur. C'
une pyramide. Au sommet, ce
sur le front la flamme du génie,

et de la douleur. Et, à leur tête, Celui qui, sous ce triple rapport, s'appelle le premier-né des enfants des hommes. Plus bas, les douleurs moins intenses, et aussi les sentiments moins profonds, les vies plus vulgaires. A mesure qu'on descend, le rire augmente ; à mesure qu'on monte, on voit régner le sérieux, sentiment inséparable des grandes choses ; et avec le sérieux la vraie beauté, cette beauté touchante et grave de la vertu, de l'amour et de la douleur, dont le charme est ineffable. La douleur est quelque chose de si insigne, qu'elle ajoute à la beauté elle-même. Au visage, c'est comme au cœur, on s'embellit d'avoir souffert.

V

**La douleur travaille les âmes comme un s
pour les rendre belles.**

Arrêtons-nous un instant sur ce so
il est lumineux. La douleur ne tomb
pas seulement sur ceux qui oublie
en ce pauvre monde, ni sur ceux
corrompent. Les justes souffrent a
bons sont éprouvés. Ils souffrent
venir plus justes; ils sont éprouvés
venir meilleurs. Nous voici dans l
des choses. Regardons, sans nous
A la triste mais pénétrante lumi
douleur, nous allons commence
prendre la vie.

Quand donc saura-t-on que l'homme est son sculpteur à lui-même; que Dieu l'a placé sur la terre à l'état de germe, précisément pour que ce fût à lui de se créer; que de ce marbre froid, sans forme, sans individualité, sans personnalité, sans beauté, il l'a chargé de tirer une statue vivante? Mais surtout quand donc saura-t-on que, dans ce travail, Dieu lui a donné pour aide la douleur? O homme, vous n'étiez ni beau, ni grand, ni saint; vous l'êtes. Pourquoi? Vous avez souffert.

Voyez comment naissent les hommes. Tous à l'état de germe. Quelques-uns difformes. Les meilleurs apportent une première sève, âpre et verte, un fond stérile et sec. L'enfance est sans pitié, a dit un grand observateur. Le jeune homme a peu de cœur. Il a du sang, de la vivacité, du

feu qu'il prend pour du cœur, ce qu
bien différent ; mais au lendemain mê
jusqu'au milieu des plus grands em
ments de ce que vous alliez nommer
mour, à un geste, à une parole impéi
ou méprisante, ou personnelle, vous
Le cœur n'est pas né. Écoutez par
homme jeune encore. O jeune homı
as la grâce, l'esprit, l'imagination, l
la science. Et tu ne parles pas bie
te manque-t-il donc ? Tu n'as p
fert.

Il faut du temps, des épreuves, (
leurs bien supportées et dans une
douceur, pour donner au cœur sa
l'âme son élévation, sa beauté mor
taines cordes, et les plus belles, n
en l'homme que quand elles ont
pées de larmes. Et voilà pourqu

leur est si abondante. Le flot qui vient n'attend pas que le flot précédent soit passé. Douleurs de l'esprit, douleurs du cœur, maladies et souffrances de toutes sortes, l'intarissable amertume coule sans fin et enveloppe la vie. On s'étonne ; on se dit : Pourquoi?

Oui, pourquoi le bonheur s'évanouit-il toujours? Et pourquoi la douleur ne finit-elle jamais?

Pourquoi? Pour nous polir ; pour nous user par le frottement ; pour nous ciseler avec le lent et délicat travail du burin.

Aux uns, les grands coups de foudre de la douleur, semblables à ces puissants coups de marteau avec lesquels Michel-Ange s'acharnait sur ce bloc de marbre d'où devait sortir la statue de Moïse. Aux autres, ce contact continuel, minutieux, pénétrant,

délicat du tour qui donne à un diaman
beauté, son éclat, son feu. Mais dan
uns comme dans les autres, dans tout
âmes, la même opération intelligente
douleur, les aidant à devenir et à se
belles.

Elle a tant à faire pour cela, la dou
Ne vous étonnez pas si elle revient sou
Elle passe et repasse aux mêmes end
particulièrement aux endroits faibles
êtes doux : il faut bien qu'elle vous
fort. Vous êtes fort : est-ce que v
voulez pas qu'elle vous rende doux
une personne dont le cœur est affec
la douleur accourt pour lui faire
dans le sacrifice et l'oubli d'elle-m
amour qui ne soit ni mou ni trop
mais élevé, noble, actif, agissant
vérant. En voici une autre dont le

est plein de grandeur et de fermeté, ma
dont la personnalité se développe sans m
sure : comment la douleur n'accourrait-el
pas ? Il faut bien que les larmes vienne
arroser cette sensibilité qui s'éteint et c
amour qui tombe. Ames si fières, si pe
sonnelles, qui abondez et surabondez da
le moi, attendez, attendez la douleur : el
vous forcera bien d'aimer. Et vous, cœu
aimants, attendez-la aussi et craignez-l
Elle sera si pénétrante avec vous ! Ah ! el
ne vous laissera pas vous fondre en
molles tendresses. Il faudra bien que cet
sensibilité devienne générosité et vertu.

Non, nous ne comprenons pas assez
travail intelligent de la douleur. Autreme
nous adorerions la main invisible et tend
qui dirige le burin. Quand on ne veut p
se flatter et qu'on regarde son âme, on e

toujours étonné de voir que la douleur ait frappé si juste.

Et non seulement la douleur touche l'âme avec intelligence, précisément du côté où il y a des lacunes, des ombres, des vices, pour lui donner les qualités qui manquent; souvent on la voit diriger son burin aux plus beaux endroits, là où s'épanouissent les vertus les plus chèrement acquises. Pourquoi? afin de les fortifier et de les faire grandir dans l'épreuve; afin de les débarrasser de toute rouille. Vous êtes bon, patient; c'est pour cela que vous serez assailli de toutes sortes d'ennuis. Vous êtes aimant; vous vivrez avec des égoïstes. Votre plus haute vertu, c'est celle-là précisément qui sera méconnue; votre plus belle qualité cherchera vainement son objet. Vous étiez fait pour la vie intime de la famille; peut-être

que vous vivrez sans compagne, ou vous l: perdrez de bonne heure. Vous portiez dan: votre âme tous les rêves de la paternité vous n'aurez jamais d'enfants. Si vous ave: dans l'âme une place sensible, c'est là qu(la douleur mettra le burin ; et si cette plac(sensible, vous ne l'avez révélée à personne elle saura bien la trouver. Et si vous ne l: connaissez pas vous-même, elle vous la mon trera. Comprenez bien que la douleur n'es qu'un instrument ; il y a derrière elle quel· qu'un qui voit clair.

Je veux vous en indiquer d'autres preuve Avez-vous remarqué avec quel art la do leur se proportionne aux âmes ? Elle mon et descend, elle s'élève et s'abaisse avec elle elle se fait exquise ou grossière selon leu besoins. Vous ne ressentiriez pas les dou leurs délicates de l'âme; Dieu vous enverr

les dures fatigues du corps. Vous ne r
tiriez pas les nobles soucis de l'hon
Dieu vous enverra les peines vulgair
fortune. Vous ne ressentiriez pas les
souffrances du cœur ; Dieu vous env
sèches inquiétudes de l'esprit. Ne
rien de votre noblesse ; car le jour
douleurs élevées n'auraient plus de p
votre âme, elle serait renvoyée aux d
grossières.

Et au contraire voyez comme la
monte, se spiritualise en quelqu
mesure que les âmes se dégagent
tière. Qui dira les douleurs exquise
nues de la foule, réservées à l'h
génie, au poète, aux esprits d'élite
ment peindre le martyre invisible e
que Dieu opère au cœur des mère
ravi des vierges et des saints ?

La vie est un creuset où se forment les âmes pour le ciel, et dans ce creuset on y a toujours la flamme qu'on mérite. O vous qui comprenez ces choses et qui aspirez à l'élévation et à la sainteté, laissez faire la douleur. Celui qui la dirige sait, mieux que vous, où il faut mettre le burin.

Mais ceci me conduit à une autre point de vue plus intéressant encore; car ici les aspects se multiplient à mesure qu'on avance.

VI

La douleur est le suppléant de l'amour.

Voici une chose que j'ai souvent observée. Elle m'a étonné d'abord, puis elle m'a jeté dans le ravissement.

Toute vie commence par le bonheur et finit par la tristesse. Le bonheur apparaît avec l'aurore de la vie et s'évanouit comme elle ; puis la tristesse vient et ne finit plus. Pourquoi cela? Il semble que ce devrait être le contraire. Au commencement, quand je n'ai pas encore agi, rien fait, rien mérité, pourquoi tous les dons et toutes les joies? A la fin, quand j'ai travaillé, prié, aimé,

quand je me suis soumis, pourquoi tous les abandons ?

Pourquoi Dieu met-il donc le meilleur de la vie
Tout au commencement?

O mon Dieu, dites-le-moi, afin que la tristesse n'envahisse pas mes derniers jours, et que mon cœur ne se brise pas dans une vieillesse morose, sans consolation et sans espérance, parce qu'elle serait sans lumière.

Nous l'avons vu, nous sommes ici-bas pour nous créer nous-mêmes, pour travailler à la beauté de notre âme. Or cette beauté n'est jamais achevée en ce monde. Il faut qu'elle croisse toujours. « Soyez parfaits comme mon Père céleste est parfait. » Il faut aller de lumière en lumière, de vertu en vertu. Il faut ne s'arrêter jamais. Or on s'arrête dans le bonheur. On s'y at-

tarde; on s'y oublie. Voilà pourquoi commençons par le bonheur; mais nc demeurons pas. Il faut que Dieu r chasse. *Egredere, egredere.* Marche cez, sortez de ce qui vous arrête. N pas en route. Dieu nous a tellemer mandé de marcher, dit Bossuet, nous a pas même permis de nous dans l'infini.

Et c'est pourquoi, quand nous nous arrêter ici-bas, quand nous blions dans le bonheur, Dieu fait et la flamme de la douleur s'allum pieds pour nous obliger de partir

Voilà l'histoire de l'humanité e chacune des âmes.

Voyez le monde. Il a commer paradis terrestre. Mais qu'a-t L'homme n'a pas pu porter lon

tel bonheur. Il a fallu que Dieu l'en chassât pour lui faire retrouver, dans les larmes, l'amour évanoui et la beauté perdue.

Voyez le Christianisme. Lui aussi a commencé par une sorte d'Éden. Mais que dit bientôt le fondateur? « Il est nécessaire pour vous que je m'en aille. *Expedit vobis ut ego vadam.* » Et il ajoute ces profondes paroles : « Si je ne m'en vais, l'Esprit ne viendra pas. *Si enim non abiero, Spiritus non veniet.* » En d'autres termes, si le bonheur reste, le bonheur de cette douce présence du maître et des disciples, l'Esprit ne viendra pas; l'Esprit, c'est-à-dire la grandeur, la vertu, la flamme sacrée du zèle, le beau feu du sacrifice et du dévouement. *Spiritus non veniet.*

Et ainsi de toute vie. L'enfant naît dans une sorte de paradis terrestre, caressé, gâté,

enveloppé de tendresse. Mais cela ne dure pas, ne peut pas durer. Il faut qu'il goûte à l'amertume, qu'il boive de l'eau du torrent. Autrement la virilité ne viendrait pas. *Spiritus non veniet.* En le gâtant, ô mère, prenez garde de le gâter.

Le mariage vient. Nouvelle vie. Elle aussi a son heure d'enchantement. Mais si cette heure durait longtemps, que deviendrait l'âme? On oublierait ses parents, ses amis, ses œuvres, les pauvres à visiter, les vertus à acquérir. On s'arrêterait. Or il faut marcher. *Egredere, egredere.* Il faut sortir, non de l'amour, mais des jouissances de l'amour. Il faut en connaître les limites, les défaillances. Il faut approfondir son cœur par peines encore plus que par joies. *Si enim non abiero, Spiritus non veniet.* L'esprit, la flamme, la vertu désintéressée, le sacri-

fice et le dévouement : voilà où il faut arriver ; c'est-à-dire aux vertus de l'amour, qui sont plus belles encore et meilleures que ses joies.

Même spectacle dans la vie religieuse. Elle s'ouvre par les douceurs du noviciat. O fiançailles sacrées de l'âme avec Dieu, qui peindra votre bonheur ! Mais c'est une lune de miel aussi. Bientôt viennent les sécheresses, les abandons, les obscurités. La lumière, la consolation, l'une après l'autre, se retirent. L'âme marche seule dans le désert, ne tirant plus sa vie que de sa foi et de son amour. Et sous ses pieds s'attise, chaque jour plus ardente, la flamme de la douleur, afin qu'elle ne s'arrête jamais.

Voilà l'histoire de toutes les âmes et de toutes les vies. Au début, une heure de ravissement, un enchantement passager,

comme une goutte de miel au bord du vase. Puis, à chaque pas, la source des joies diminue, et le torrent des douleurs grossit. Chaque jour le corps plus pesant, chaque jour le cœur plus meurtri, chaque jour le fardeau plus lourd. Ne pouvant plus s'arrêter dans le bonheur, on cherche du moins à s'arrêter dans la peine. Cela est impossible. Après un rêve qui tombe, en voilà un autre qui s'évanouit. Quand on a creusé une fosse, il en faut ouvrir une nouvelle. On a beau dire comme le poète :

Frappe encore, ô douleur, si tu trouves la place!

La place ne manque jamais. La douleur la trouve toujours. Quand elle a meurtri le corps, elle meurtrit l'esprit; quand elle a meurtri l'esprit, elle meurtrit le cœur;

quand elle a meurtri le cœur, elle le meurtrit de nouveau. L'éponge qui est au fond de la mer, après s'être saturée d'eau, devient incapable d'en recevoir davantage. Non le cœur. Il a une capacité infinie de souffrir. On arrive ainsi au bout. Tout ce qu'on a rêvé s'est évanoui; tout ce qu'on a recueilli est dissipé; tout ce qu'on a fait gît par terre; tout ce qu'on a aimé est mort. Que reste-t-il donc? On est tenté de se décourager, de s'asseoir désespéré sur tant de ruines. O homme aveugle, ce qui reste? C'est toi; c'est ton cœur. Au feu de la douleur, tout s'est anéanti, excepté ton âme. Quand le bûcher où mourut Jeanne d'Arc eut laissé tomber ses flammes, tout avait disparu de la noble victime, tout avait été consumé, excepté son cœur. La vie aussi est un feu. Au terme, il ne reste que le cœur, purifié,

agrandi, embelli, transfiguré par la douleur, digne du ciel pour lequel il a été fait et où il peut maintenant remonter.

Voilà où en voulait venir la douleur. Et vous voyez bien qu'au fond la douleur n'est que le suppléant de l'amour. Ce qu'elle fait, c'était à lui à le faire. L'amour illumine, l'amour purifie, l'amour embellit, l'amour rend saint et sublime; et si la douleur fait aujourd'hui ces œuvres-là, c'est que l'amour n'est plus assez puissant pour les accomplir seul.

Mais qu'il est puissant avec elle! Et qu'à son tour la douleur est un faible ouvrier, quand l'amour n'apparaît pas! Le vrai metteur en œuvre de la douleur, c'est l'amour. Seul, il en sait les forces et peut les employer. Un petit amour et une grande douleur, c'est déjà beaucoup; préparez-vous

à voir des merveilles. Mais quand l'amour est aussi fort que la douleur, oh ! que l'homme grandit vite ! Il mûrit en une heure. Son âme devient céleste. Dieu se penche pour la regarder, et l'ange des saintes espérances descend pour la cueillir.

VII

Le dernier mot divin de la douleur.

Mais il faut s'élever plus haut, à ce qui est le dernier mot de la Religion sur ce douloureux et impénétrable mystère de la douleur. Qui est-ce qui a fait la douleur? Qui est-ce qui lui a donné le pouvoir d'illuminer, de purifier, d'embellir, de sanctifier

les âmes? Qui est-ce qui verse la douleur sur les âmes, comme la lumière et la rosée sur les champs? Qui est-ce qui travaille les âmes, sculpteur sublime, pour les faire belles? Et pourquoi Dieu les veut-il belles par la douleur et par l'amour, si ce n'est parce qu'il les aime? O âmes, écoutez ce mot, le dernier, le plus haut, celui qui seul vous consolera. Car il y a des croix si pesantes, que tout ce que j'ai dit jusqu'ici ne suffirait pas à les faire porter. A l'infini de certaines douleurs, il faut l'infini des consolations.

Sachez donc que Dieu n'est pas seulement bon, sage, grand, miséricordieux; sachez qu'il nous aime; qu'il a pour nous plus que de la bonté, de l'amour; que cet amour, infini comme lui, a deux traits distinctifs, la passion et la jalousie : en sorte qu'auprès

de cet amour ceux de la terre ne sont que des ombres, de pâles feuilles mortes qui tombent sans vie et sans sève. Et comment pourrait-il en être autrement? Est-ce un cœur mort que le cœur de Dieu, un cœur qui ne sache pas aimer? Est-ce de ces demi-cœurs qui n'ont point de flammes, et dont les pâles étincelles ne savent que retomber sur elles-mêmes, incapables d'aller aux autres et de les enflammer? Ou bien serait-ce un de ces cœurs impuissants qui aiment à la vérité et même avec ardeur, mais qui n'ont pas le pouvoir de réaliser leurs rêves? Gémit-il comme nous d'aimer, et de n'avoir que des mots froids pour le dire? Il est père; il est mère. Or vous figurez-vous un père qui serait tout-puissant, une mère dont le pouvoir égalerait le cœur? Avez-vous pesé ces deux mots : Un amour infini? Ah!

l'amour fini est déjà sublime ; *omnia potest,* dit l'auteur de l'*Imitation* [1] : que sera-ce donc de l'amour infini? Pesez ce terme : Infini, c'est-à-dire inépuisable ; infini, c'est-à-dire invincible ; infini, c'est-à-dire ne se lassant jamais de donner, et ne se rassasiant jamais de recevoir. « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre esprit, de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces. » Voilà ce qu'il demande, et il le demande parce qu'il le donne. « Sachez-le, votre Dieu est un Dieu jaloux. » Voilà ce qu'il nous crie sur le Sinaï et sur le Calvaire, aux deux moments où il s'est le plus approché de l'humanité ; ce qu'il a écrit avec des tonnerres et des foudres, et aussi avec des larmes et du sang, afin que les

[1] *Imitation*, liv. III, chap. v.

âmes le sachent et ne puissent plus l'oublier.

Placez-vous dans cette lumière et comprenez la conduite de Dieu. Il aime les âmes; il est jaloux de leur beauté. Il ne les a posées une minute dans le temps que pour qu'elles aient une grandeur de plus, ce je ne sais quoi d'achevé que la liberté seule peut ajouter aux œuvres de Dieu. Avec quelle tendresse il surveille leur vie, il soutient leurs mains pendant ce court mais laborieux travail! Joies et douleurs, amour et souffrances, comme il ménage tout cela, et uniquement pour les rendre belles, à la manière d'un grand artiste qui unit, d'une main savante, la lumière et les ombres pour charmer le regard et enchanter le goût! « Si Dieu veut votre âme tout entière, écrivait le P. Lacordaire à un jeune homme

brisé par une déception dont il ne savait ni vaincre ni oublier l'amertume, faut-il s'étonner qu'il lui ôte tout ce qui pourrait l'enchaîner? C'est un Dieu jaloux, nous dit l'Écriture. Ces caresses que vous rêviez, cet amour doux et légitime qui coulerait comme un baume de votre cœur épris; ces choses ineffables de l'affection pure qu'il est donné aux hommes de goûter en passant, tout cela, pourquoi Notre-Seigneur n'en aurait-il pas peur, s'il veut que vous l'aimiez uniquement? » Il ajoute ces belles paroles: « Quand Dieu nous broie sous ses verges, n'est-ce pas pour que nous ne cherchions pas d'autre tête que la tête sanglante de notre Sauveur; pas d'autres yeux que ses yeux; pas d'autres lèvres que ses lèvres; pas d'autres épaules pour nous reposer que ses épaules sillonnées par les fouets; pas d'autres mains et

d'autres pieds à baiser que ses mains et ses pieds percés de clous pour notre amour; pas d'autres plaies à soigner que ses plaies divines et toujours saignantes? Ah! mon ami, l'amour n'est-il pas l'amour? Vous vous plaignez de n'être pas aimé, et Dieu vous a donné au fond du cœur un amour chaste, immense, invincible. Vous voudriez y mêler d'autres amours profanes, et Dieu, qui ne le veut pas peut-être, vous frappe et vous blesse. Il vous découvre la vanité du monde. Il vous crucifie pour vous faire aimer davantage et imiter le crucifix. Son dessein sur tous les hommes est d'être aimé d'eux, et toute sa providence est dirigée dans ce but. »

Oui, tout est dirigé dans ce but, les rêves qui tombent et les coups de foudre qui brisent. Tout est ordonné par un amour jaloux

qui veut être aimé à tout prix. Là est le grand sens de la douleur, le sens sublime de la mort. C'est l'acte d'un amour passionné, qui travaille à la beauté des âmes, ou qui rompt les liens qui l'empêchent de s'unir à elles. Et l'heure même de la mort ne trouve que là son explication.

Tantôt il attend doucement, patiemment, les âmes. Il les laisse peu à peu mûrir au soleil de la douleur. Il ne les cueille que quand elles ont perdu toute acidité, toute amertume. Oh! les belles morts que celles de certains vieillards! Mais que Dieu a été bon de les attendre longtemps!

D'autres fois, Dieu se hâte de retirer du monde certaines âmes qui n'ont fait qu'y apparaître. On les plaint. On accuse Dieu de cruauté. Et jamais l'amour n'a été ni plus délicat ni plus tendre. Dans ces jeunes

morts dont l'antiquité, par une sorte d'instinct, enviait la destinée, à travers les larmes qu'ils laissent après eux, la sainte Écriture veut qu'on admire et qu'on adore ou l'amour infini qui a cueilli un fruit mûr avant l'âge: *Consummatus in brevi explevit tempora multa;* ou l'amour prévoyant qui a craint pour une plante délicate un orage trop fort: *Raptus est ne malitia mutaret sensus suos.* On dit : Mais elle était si pure! et c'est précisément pour cela qu'elle a ravi le cœur de Dieu. Mais nous l'aimions tant! Oui; mais il y avait quelqu'un qui l'aimait comme vous, avant vous, qui était plus que vous son père, sa mère, son époux, et qui a fait pour elle ce que vous eussiez fait vous-même, si vous aviez eu l'intelligence et la puissance de Dieu comme vous en aviez l'amour. « Malheureux que nous sommes!

écrivait encore l'auteur que nous avons nommé plus haut, nous oublions toujours que ce que nous aimons est aimé par un autre que nous, et que Dieu s'est appelé dans ses Écritures le *Dieu jaloux*. Nous oublions dans nos amours celui qui aime plus que toutes les créatures ensemble, et qui, afin de leur ôter tout droit de se plaindre jamais de lui, a voulu mourir pour eux, tout éternel qu'il fût de sa nature. Levez les yeux vers ces régions de l'amour sans bornes, c'est là que vous connaîtrez le secret de vos larmes; vous y verrez dans les embrassements de Dieu l'âme que vous pleurez. Vous y verrez les raisons de cet ordre qui vous semble cruel, et comment la beauté sans tache d'une âme chrétienne fait violence à Celui qui fut son premier époux dans le baptême. En tournant la vue vers

l'horizon douloureux qui va chaque jour s'éloigner de vous, vous connaîtrez peut-être qu'il y eut plus de peines épargnées que de joies ravies aux objets de votre affection, et vous bénirez la main incompréhensible qui bénit toujours quand elle s'étend sur ses serviteurs et ses élus. »

C'est la gloire de la Religion d'avoir mis, non seulement sur les lèvres du génie, mais au cœur de tous, d'avoir rendu simples et familières des notions tout à la fois si hautes et si douces, si resplendissantes et si pures. Que sont, à côté de telles pensées, les vaines consolations de la sagesse humaine? Que peut-elle pour expliquer la douleur, pour expliquer en particulier celle des plus belles âmes, des familles les plus vertueuses, de ceux qui semblaient les plus dignes du bonheur, puisqu'ils ne pensaient qu'au bonheur

des autres? Qu'elle nous donne à sa manière raison de cet étrange phénomène moral, capable de décourager la vertu. Et surtout qu'après nous avoir montré la source des larmes, elle vienne les essuyer, car c'est ce dont nous avons le plus besoin, et c'est ce que fait la Religion. Mais il n'y a qu'elle qui le fasse, et, nous l'allons voir, elle le fait divinement.

340319

CHAPITRE DEUXIÈME

LES CONSOLATIONS DE LA DOULEUR

Vous me direz peut-être : « Mais s'il en est ainsi, comment peut-on pleurer, sous les coups de la douleur? Si la douleur illumine, purifie, embellit, transfigure; si elle est la grande ouvrière de la vie, envoyée pour créer le cœur de l'homme et pour l'emporter dans le ciel après l'avoir trempé dans ses flammes, pleurer est une inintelligence et une faiblesse; c'est une révolte et un crime. »

Non; ce qui est un crime, c'est de murmurer.

O Seigneur, je conviens que l'homme est en délire
S'il ose murmurer;
Je cesse d'accuser; je cesse de maudire:
Mais laissez-moi pleurer.

La Religion ne le défend pas. Elle permet les larmes. J'allais presque dire qu'elle les commande. Du moins elle les sanctifie, et, en les sanctifiant, elle les adoucit. Elle enseigne à pleurer, en regardant le ciel, mais sans oublier la terre; plus habile peut-être encore dans l'art de consoler les douleurs que dans celui de les expliquer.

Méditons donc, en paix et pleins d'espoir, ce second degré de la science divine de la douleur. Qui n'en a besoin? Qui est encore assez ignorant de la vie pour n'avoir pas une plaie au cœur? Qui de nous, en ces

tristes temps, n'a mené le deuil autour de quelque tombe chérie? O Religion, viens, enseigne-moi à pleurer.

I

La Religion ne défend pas les larmes, mais elle apprend à pleurer chrétiennement.

Où a-t-on pris que la Religion défendait les larmes? L'âme la plus religieuse de tous les temps, le type idéal de toute vie céleste, au témoignage même de ceux qui ne confessent pas sa divinité, Jésus a pleuré. Il s'est troublé, il s'est abattu, sous les coups de la douleur. Au jardin des Oliviers, baigné de sueur et de sang, il a dit : « Mon âme est triste jusqu'à la mort; » et il a fallu

qu'un ange vînt l'aider à boire au calice amer. Sur la croix, il a cherché des consolateurs; il en a eu besoin, quoique, hélas! il n'en ait point trouvé. Au tombeau de Lazare, il a versé des larmes plus belles encore, puisque c'étaient les larmes du cœur. Mais qu'auraient-elles donc été, ces larmes de Jésus, s'il n'avait pas eu, pour se consoler, le divin pouvoir de se rendre son ami? Trouble sacré, saints frémissements, émotion tendre et divine, vous consolerez éternellement ceux qui souffrent! Larmes précieuses, l'humanité vous a recueillies; elle vous a enchâssées dans l'or et dans l'argent; elle vous adore à deux genoux, parce que vous lui apprenez que, dans les grandes infortunes, on peut pleurer et gémir sans offenser un Dieu qui a pleuré le premier!

Il est vrai que de faux mystiques se sont emportés à cet excès de défendre les larmes à ceux qui souffrent. Mais l'Église les a condamnés, et l'humanité en a détourné les yeux avec horreur, pour les reporter, pleine d'une tendre admiration, sur les vrais héros, ses modèles, ceux qui n'ont pas outragé la nature humaine sous prétexte d'honorer Dieu.

D'abord, au pied de la croix, Marie, la mère de douleurs, la plus pure, la plus forte, la plus magnanime des créatures; faible ici, étendue et évanouie selon les uns, debout selon les autres, mais, au témoignage de tous, noyée dans ses larmes, et accablée de douleurs :

Stabat mater *dolorosa*,
Juxta crucem *lacrymosa*.

Après le Maître, à la suite de la Reine,

voici tous les saints. Avez-vous observé quelquefois leurs portraits authentiques? Il y a quelque chose d'attendri sur leurs visages. Ils ont des larmes dans les yeux; et si vous lisiez leur histoire, vous verriez qu'en effet, ni pères, ni mères, ni épouses, ni enfants, ne se sont jamais trouvés plus humains qu'eux sous les coups de la douleur. Qui ne connaît, par exemple, les larmes de saint Augustin au lit de mort de sainte Monique; les gémissements, les plaintes éloquentes de saint Bernard à la mort de son frère? Qui n'a encore dans l'oreille les cris déchirants de sainte Élisabeth de Hongrie, quand son jeune et cher époux fut arraché de ses bras? Voyez dans les auteurs du temps les précautions qu'on dut prendre pour annoncer à saint Louis la mort de sa mère, et, dans la pleine résignation de ce

grand saint, ses sanglots, ses évanouissements qui firent craindre pour sa vie, et qui arrachèrent aux assistants ce cri : « Eh ! Sire, Sire, n'allez pas mourir aussi ! » Faut-il rappeler la lettre et les pleurs de saint François de Sales à la mort de sa mère, et sainte Chantal *scandalisant* par l'immensité de sa douleur ceux qui la virent pleurer? Les faux mystiques dont je parle ne se sont pas contentés de proscrire la sensibilité et la tendresse; comme il leur fallait des modèles, ils ont altéré l'histoire; ils ont fait des saints faux, méconnaissables, odieux; des saints de pierre et de marbre, sans cœur, sans entrailles, sans amour. Ils croyaient les faire plus grands! Insensés! comme ceux qui, sous prétexte de faire triompher la foi, éteignent la raison et foulent aux pieds l'esprit humain. Ils ne savaient donc pas

que le charme souverain des âmes religieuses, ce qui enchantera éternellement l'humanité dans les saints, c'est ce mélange de divin et d'humain, de faiblesse et de force, de sensibilité et de courage, de gémissements dans la douleur, de cris, d'évanouissements à la mort de ceux qu'ils aiment; mais gémissements sans murmure; mais cris sans révolte; mais accablements de la nature dans la plus complète et la plus touchante résignation.

Osons dire toute notre pensée : c'est ce divin qui augmente en eux l'humain. Du moins je n'ai vu nulle part dans l'histoire, et je ne rencontre jamais dans la vie, des cris de douleur pareils à ceux que je trouve dans la vie des saints; et si j'admire leur force, c'est que d'abord j'ai été enchanté et ravi par leur tendresse.

La Religion ne défend donc pas les larmes. Elle ne les a jamais défendues. Elle défendrait plutôt de n'en point verser. Elle s'étonnerait du moins qu'au moment où une vie se brise, pas une larme ne jaillisse. Elle verrait là une force qui ne vient pas d'elle. Elle n'y reconnaîtrait pas le cœur qu'elle a essayé de créer, l'amour dont elle a révélé la beauté au monde. Elle s'éloignerait, inquiète de ne pas retrouver sur la face d'un chrétien quelque chose des traits de Jésus-Christ au tombeau de Lazare, sur la figure d'une chrétienne quelque trace des larmes de Marie au pied de la croix. « Bienheureux ceux qui pleurent. » C'est le mot de la nature, mais c'est aussi celui de la Religion.

Pleurez donc; versez des larmes. Voilà votre vie qui se déchire. Voilà que la moitié de votre âme et la meilleure vous est arra-

chée! Voilà que les fruits de votre amour tombent de vos bras, comme ces fleurs touchées par les premiers froids et qui jonchent tristement la terre. Pleurez, ne vous laissez pas consoler : *Et noluit consolari, quia non sunt.* Ni l'homme ne peut vous consoler, ni Dieu ne le veut. Non, Dieu ne veut pas de ces âmes qui se consolent si vite; qui, après la mort d'un être chéri, tournent la tête et essayent d'oublier. Ah! n'oubliez jamais. « Les larmes, dit saint Augustin, attestent la douleur; elles attestent l'amour. C'est le sang du cœur qui s'en va en ruisseaux [1]. » Laissez ce sang du cœur couler au pied de la croix, dans la foi, dans l'espérance et dans l'amour.

[1] Testantur lacrymæ dolorem; testantur amorem. Erumpunt quasi rivuli sanguinis cordis. (S. Aug., *Homil.* XXVII.)

II

L'âme chrétienne pleure en adorant.

Éclairée par la Religion, l'âme affligée pleure donc; mais elle pleure en adorant. Elle dit : « O mon Dieu, vous l'avez voulu. C'est donc bien. Ma raison ne le comprend pas. Toute ma nature le repousse. O mon Dieu, s'il était possible que ce calice amer s'éloignât de moi ! Mais si ce n'est pas votre volonté, *fiat !* »

Il est vrai que d'abord ce *fiat,* on ne le dit que du bout des lèvres. Les lèvres tremblent en le disant. Mais, à force d'être redit, il passe comme un baume dans le cœur.

Peu à peu l'âme se fortifie ; elle monte plus haut ; elle dit : « Dieu est bon ; Dieu fait tout par bonté. » Elle dit mieux encore : « Dieu est amour ; Dieu fait tout par amour. » Ou, du moins, si ces pleines affirmations de la foi sont encore impossibles à son cœur brisé, elle dit, comme une jeune veuve accablée de douleurs, et qui essayait d'amener peu à peu sur ses lèvres la parole de la foi : « Oh ! oui, j'espère que je suis persuadée que tout ce que tu fais, ô mon Dieu, est bien fait ! » Voilà la première consolation que la Religion donne aux âmes : la vue claire de la bonté infinie de Dieu, et, dans la nuée qui nous enveloppe, sous le coup de foudre qui nous brise, la certitude de son amour.

Quand cette jeune veuve dont je parlerai plus tard fut près de défaillir sous le poids

de la croix, le doux et pieux abbé Gerbet, qui lui servait d'ange consolateur, composa, pour la soutenir, un acte de foi qu'il appela le *Credo de la douleur*. Faites-vous à votre usage, approprié au genre de croix que vous portez, votre *Credo* de la douleur. Il n'y a qu'un *Credo* de la foi, il y a mille *Credo* de la douleur. Faites donc le vôtre. Mais de quelque manière que vous le composiez, mettez-y les articles suivants :

« O mon Dieu, je crois que vous êtes bon ; je crois de toutes les forces de mon âme, de toutes les lumières de ma raison, de toutes les intuitions de mon cœur, que vous êtes la bonté même !

« O mon Dieu, je crois que vous n'êtes pas seulement bon, tendre, clément, indulgent, miséricordieux ; je crois que vous êtes l'amour infini ; je crois que toutes vos pen-

sées, tous vos actes, ont leur racine dans votre cœur, leur première et dernière inspiration dans votre amour!

« O mon Dieu, j'aime mon père, ma mère, mes frères, mes sœurs, mon époux, mes enfants; j'aime tendrement, profondément, tous ceux que j'aime; ô mon Dieu, je crois que vous m'aimez bien davantage encore!

« O mon Dieu, je ne voudrais pas faire de mal à mon enfant. Comment pourrais-je donc croire que vous vouliez me faire du mal? Il est vrai que je l'ai puni quelquefois; je l'ai même frappé; je lui ai enlevé des choses qui lui plaisaient; et, sans m'arrêter à ses cris, je lui ai interdit des amusements qui lui étaient agréables. Mais, ô mon Dieu, que cherchais-je, si ce n'est son bien! Ah! je proteste que je n'ai jamais agi pour lui faire du mal, jamais pour lui prouver

ma puissance; j'aurais eu horreur d'une telle pensée; toujours j'ai voulu son bien, je l'ai cherché toujours. Je suis prête à souffrir, à mourir pour le lui procurer. O mon Dieu, voilà mon cœur, ombre du vôtre. Je baise donc ma croix. Je dis : Elle vient de la bonté de Dieu. C'est son amour qui me l'envoie. Je ne le vois pas; toute ma nature frémit; mais je le crois. Je ferme les yeux, et, brisée, meurtrie, je me repose sur son cœur.

« O mon Dieu, j'attends avec impatience, mais en paix, le grand jour de la lumière. Ce jour-là, les brouillards se dissiperont. Je saurai pourquoi vous m'avez enlevé mon père, ma mère; pourquoi vous m'avez arraché mon époux; pourquoi, dans ce doux nid que j'avais préparé à mes enfants, vous m'en avez emporté un, deux, trois peut-

être. Je saurai pourquoi il a fallu que je ne sois pas comprise, que je sois abandonnée, trahie, peut-être calomniée. Je saurai pourquoi il a fallu que la maladie me clouât de si longues années sur un lit de souffrances. Je saurai tout cela, mon Dieu!... Mais déjà je le sais. Le mot de l'éternité, de la pleine lumière, et le mot des ombres est le même : Dieu est bon, Dieu est amour; Dieu fait tout par miséricorde, Dieu fait tout par bonté.

« O mon Dieu, vous réunirez ceux que vous séparez aujourd'hui. Vous sècherez les larmes; vous embaumerez les douleurs. J'attends, je crois et j'aime[1]. »

[1] Voir dans le *Récit d'une sœur* le *Credo* de la douleur, composé par l'abbé Gerbet. Toutes les paroles en sont tirées de la sainte Écriture.

III

L'âme chrétienne pleure en espérant

Il faut l'avouer cependant, il y a quelquefois des malheurs qui déconcertent la raison et font chanceler la foi, et où la foi semble même le plus grand obstacle à la consolation. C'est un être tendrement aimé qui est mort, sans avoir donné pendant sa vie un regard à Dieu. C'est un enfant, un jeune homme que la mort emporte tout vif au milieu de ses passions. Mon Dieu ! j'aurai toute ma vie dans l'oreille les cris d'une mère dont le fils venait de se suicider. Douleur

immense pour une mère, accablante pc une chrétienne. Mais là même, la Religi ne fait pas défaut à ceux qui souffrent, l'espérance, agitant son flambeau, verse sein des plus profondes ténèbres une l mière qui nous empêche de défaillir.

Qui peut dire les miséricordes de Dieu lit de mort de ses enfants! Là, dans (ombres confuses de la dernière heure, l'œil de l'homme ne discerne plus rien, (peut savoir ce qui se passe entre Dieu une âme! Quand l'âme erre sur les lèv comme un léger souffle, déjà plus de terre, pas encore du ciel; au moment Dieu s'approche pour recueillir cette âm qui peut dire ce qui se passe? Une mère ı poussera-t-elle son enfant, même ingra N'essayera-t-elle pas, par tous les moyer de le ramener à elle? Ne fera-t-elle pas

premières et les dernières avances? N'excèdera-t-elle même pas? Et jusqu'au bout, ne cherchera-t-elle pas à le sauver, même malgré lui? Or Dieu est plus que mère.

Voyez ce qu'il a fait pour rendre la perte des âmes presque impossible. C'est peu de nous avoir enveloppés de cette grâce dont il est dit qu'elle nous prévient, qu'elle nous accompagne, qu'elle nous suit, qu'elle nous enveloppe et nous baigne comme une atmosphère; c'est peu d'avoir établi sept sacrements, c'est-à-dire sept fleuves de lumière et de force, qui arrosent la vie tout entière et chaque période de la vie; comme ce n'était pas encore assez pour rassurer son cœur de père, voyez et adorez l'admirable invention de son amour.

Vous êtes dans une île déserte; vous êtes seul; vous n'êtes pas baptisé. Il n'y a là,

pour vous donner le sacrement de la régénération, ni un prêtre, ni un chrétien, ni un homme. Vous allez mourir. Serez-vous perdu? Non; vous avez un cœur; vous en tirez un seul acte, un acte de désir, un acte d'amour; vous voilà baptisé, régénéré, sauvé. Qui enseigne cela? l'Église.

Vous êtes malade; déjà vous sentez que la mort étend sur vous ses ailes funèbres. Vous vous rappelez vos péchés, vos faiblesses, tel acte dont la conscience vous dit : « Ceci, certainement, incontestablement, c'est le mal. » Le prêtre n'arrive pas pour recueillir votre aveu, l'offrir à Dieu, et vous pardonner en son nom. Que faire? Vous avez un cœur; vous en tirez un souffle, un cri, une larme, un regret, un acte d'amour, un seul. Vous voilà absous, purifié, pardonné.

Vous êtes dans une église, à l'heure où le saint sacrifice de la messe ne s'offre pas, où nul prêtre n'ouvre les portes du tabernacle. Cependant vous avez faim et soif de Dieu. Vous dites : « Comme le cerf altéré soupire après les sources d'eau vive, ainsi mon âme soupire après vous, ô mon Dieu ! » Serez-vous privé du bonheur de la sainte communion ? Non ; vous avez un cœur ; vous en tirez un acte d'amour ; vous voilà communié. Qui dit cela ? l'Église. Et elle enseigne que cette communion du désir peut avoir une telle intensité, qu'elle égale, en résultat, la communion réelle et que quelquefois elle la surpasse.

Ainsi le cœur de l'homme a reçu de Dieu une sorte de puissance sacramentelle. Il baptise, il absout, il communie. Il produit tout seul les effets des sacrements, et les

remplace, quand on ne peut pas les
voir. Il est à lui seul toute la Religion.
dites-vous donc quelquefois que nous
nons tout le monde! Eh! vous voyez
que nous ne pouvons damner personne
homme qui va mourir, il blasphémait
à l'heure. Le prêtre est venu, il l'a repo
le crucifix, il l'a écarté de la main. Ç'
son dernier mot, son dernier acte. P
est tombé dans les ténèbres et dans ces
niers bégayements que l'homme n'en
plus. Les secours de la religion ne pou
plus arriver jusqu'à son âme, désor
trop avancée dans les ombres de la r
Mais il lui reste son cœur, et pour
sauvé, pardonné, que faut-il? Un si
acte d'amour, un seul désir, un seul re
un seul mot : « Mon Dieu, je vous air
Hommes aveugles, qui pleurez de d

poir autour de cette couche! Pendant ce temps, peut-être, les anges emportent l'âme avec des cris de joie. Elle a été sauvée par le huitième sacrement.

Cet homme qui vient de se suicider, oh! il a fait un crime affreux. L'Église se détourne avec horreur de ses restes mutilés, et elle fait bien. Mais enseigne-t-elle qu'il est certainement perdu sans ressources? Non, certes; car qui sait ce qu'a fait son âme au moment où elle partit, blessée, de ce monde? Qui sait ce qu'elle a vu à la lueur du coup qui l'a tuée, quelle révélation lui a apportée la décharge de l'arme à feu? Elle a eu bien peu de temps, direz-vous. Et que fait le temps ici? Un mot, un cri, un regard, un élan, c'est assez pour qu'elle sorte purifiée de ce monde.

Écoutez une histoire :

Dans un des monastères de la Visitation, au temps de la mère de Chantal, il y avait une humble et sainte religieuse, célèbre d'abord à la cour par sa beauté, et plus tard au cloître par ses prières perpétuelles et ses pénitences. Elle se nommait Marie-Denise de Martignat; et elle eut un jour la révélation que voici :

Charles-Amédée, duc de Nemours, qu'elle avait connu autrefois à la cour de Savoie, s'étant battu en duel avec son beau-frère le duc de Beaufort, fut percé d'un coup d'épée et tué raide; ce qui jeta la Savoie dans la désolation. Or le matin du jour où avait lieu ce triste duel, et près d'une semaine entière avant qu'on en eût reçu à Annecy la nouvelle, la mère de Martignat vint tout en larmes se jeter aux genoux de la supérieure, en lui disant : « Ma mère, je

viens vous dire que le duc de Nemours s'est battu en duel et a été tué raide ; mais ne craignez rien : au moment où l'épée le toucha, dans cet éclair, il a eu le temps d'élever son âme à Dieu et d'obtenir son pardon. Il est en purgatoire. Mais si bas, si bas ! Hélas ! qui l'en retirera ? »

Et comme la supérieure hésitait à croire au salut de cette âme : « Ah ! disait la sœur de Martignat, il n'a eu qu'un moment pour coopérer à la lumière de Dieu, mais il l'a fait. » Et elle ajoutait : « Je ne suis pas tant émue du lamentable état des souffrances où j'ai vu cette âme, comme je suis arrêtée et occupée en l'admiration du bienheureux moment de grâce qui a fait son salut. Je vois cet instant bienheureux comme un écoulement de l'infinie bonté, douceur et charité divine. L'action dans laquelle il est

mort mériterait l'enfer. Ce n'est pas son attention à Dieu qui lui a su attirer du ciel ce précieux moment de grâce ; c'est un effet de la communion des saints, par la participation qu'il a eue aux prières que l'on a faites pour lui. La toute-puissance divine s'est amoureusement laissé fléchir par quelque bonne âme, et a fait ce coup au-dessus des lois ordinaires de sa sainte conduite. »

Elle disait encore (car toute cette théologie est admirable, on ne se lasse pas de la citer) : « Dieu s'est servi de l'instinct que nous avons naturellement d'invoquer notre principe, quand nous sommes dans le pressant danger de perdre l'être que nous tenons de lui, pour toucher ce prince et pour l'attirer par un élan de recours à la divine grâce efficace. La grâce divine est plus ac-

tive que nous ne saurions concevoir ; nous n'avons pas sitôt fait un clin d'œil que Dieu a fait son coup dans une âme qui veut coopérer ; le moment dans lequel l'âme fait l'acte de coopération n'est pas de beaucoup plus long que celui dans lequel elle le reçoit, et en cela l'âme fait une admirable expérience qu'elle est créée à l'image et à la ressemblance de Dieu. »

A partir de ce jour, cette humble et ardente sœur se voua à diminuer, par voie d'expiation et de solidarité, les souffrances de celui qu'elle appelait « son pauvre prince ». Elle pria ; elle fit prier pour lui. Elle quêtait partout des prières. Elle ne mourut pas sans avoir acquis la certitude que, par le mérite de ses expiations, il avait fait quelques pas vers la lumière où il devait entrer un jour. Et jamais ni prêtre,

ni évêque, ni supérieure, ni la sainte elle-même ne mirent en doute la vérité de cette révélation.

Oh! que nous connaissons peu le cœur de Dieu! Quand l'homme va mourir, cet homme qu'il a créé de ses mains, qu'il a surveillé avec tendresse pendant toute sa vie, qu'il a talonné, frappé, blessé, illuminé pour le rappeler à lui; qui n'a rien écouté; quand il va mourir, Dieu se prépare à lui livrer le dernier combat, le combat de l'amour, le combat suprême d'une mère qui, voyant que son fils va lui être arraché, devient folle, devient furieuse, arrive au paroxysme de la colère et de l'amour. Il descend donc, ce Dieu de bonté; il se penche, ce père inquiet, sur la couche douloureuse où va mourir un de ses fils. Il fait appel à tout ce qu'il avait employé déjà

pour le vaincre, lumières, grâces, tendresses, bienfaits :

Je t'en avais comblé, je t'en veux accabler!

Si le malade se rend aux premiers assauts, les hommes voient le triomphe, et la Religion se réjouit de la conversion d'un pécheur. Mais si l'homme résiste et entre, avant d'avoir cédé, dans les ombres qui précèdent la mort, le combat ne cesse pas pour cela ; il continue, et la victoire peut encore rester à Dieu, alors même qu'il n'y a plus, pour les hommes, aucun moyen de le savoir. Quand les yeux du malade sont déjà envahis par les ombres de la mort, quand ses pieds sont froids, quand pour s'assurer qu'il vit encore on est obligé de poser la main sur son cœur, si la main était plus sensible, elle sentirait la lutte qui continue,

la lutte suprême. Il s'agit d'obtenir un m
rien qu'un mot, moins qu'un mot,
souffle, un simple élan. Dieu y travai
avec l'obstination de l'amour; et qui ne se
que Dieu, lutteur habile, bien souvent d
l'obtenir?

Vous me direz : Que savez-vous de tc
cela? Où avez-vous pris l'histoire de ce
lutte? Et moi je vous réponds : Je l'ai pr
dans votre cœur. Êtes-vous père? Êt
vous mère? Ce que je dis là, ne le feri
vous pas? Eh quoi! le cœur de Dieu
vaudrait pas le vôtre! Et vous auriez l'hc
neur de faire pour vos enfants plus q
Dieu ne ferait pour les siens! Cela est i
possible. Et c'est ainsi, ô Religion divir
que nulle douleur ne reste sans consolatic
Tu les embaumes toutes dans l'espéran

IV

L'âme chrétienne pleure en aimant.

Mais ni la foi ni l'espérance ne sont le dernier mot de la Religion. Le dernier mot de tout, c'est la charité; c'est l'amour. « Il y en a trois, dit l'Apôtre, la foi, l'espérance et la charité; mais le plus grand des trois, c'est la charité. *Tria hæc, major autem horum est caritas.* » Après donc qu'elle a embaumé la douleur dans ces aromates précieux qu'on appelle la foi et l'espérance, s'enhardissant avec le succès, et sachant qu'il n'est rien qu'on ne puisse obtenir de l'homme quand on s'adresse à son cœur,

la Religion a essayé de transfigurer la do
leur par l'amour.

Oui, elle a essayé de faire aimer la do
leur. L'application de l'amour à la doulei
la douleur devenant l'objet de cette passi
qu'on appelle l'amour, voilà peut-être
que la Religion a tenté de plus grand sur
terre, et il faut avouer que si une parei
chose n'est pas un rêve, c'est la soluti
complète, radicale, et évidemment divir
du problème de la douleur.

Plus je réfléchis, plus je suis étonné
peu qu'ont pu les hommes vis-à-vis de
problème. Voilà six mille ans que la do
leur, semblable au vautour de Prométhe
nous laboure la poitrine, nous broie
cœur : eh bien! qu'a-t-on fait? A quoi
réduisent tous les efforts des hommes vis
vis de la douleur? Ou la nier, ce qui est u

folie; ou essayer de la supprimer, ce qui est un rêve; ou la haïr, ce qui ne sert qu'à l'augmenter; ou tâcher de se distraire et d'oublier, ce qui est ajouter une douleur à une douleur, une tombe à une tombe, ensevelir une seconde fois ceux qu'on a le plus tendrement aimés. Et voilà tout, pourtant!

« Non, vous ne pouvez pas vous imaginer, me disait dernièrement un homme du monde, un ingénieur en chef, arrêté tout jeune par une maladie de langueur au milieu de la plus brillante carrière, vous ne pouvez pas vous imaginer la platitude, la vanité des consolations que je reçois tous les jours. On me dit : « Voyagez, allez en Italie, allez voir l'Orient. — Et avec quoi? Est-ce que j'ai trente mille francs de rentes pour vivre ainsi sur les grandes routes? — Alors, étudiez, faites de la physique, de la

chimie, cela récrée. — Mais j'ai quarante ans, toutes mes études se sont dirigées ailleurs. Je ne sais pas le premier mot de ces sciences-là. Il me faudrait un cabinet, des instruments, et je n'ai pas vingt mille francs à y mettre. — Eh bien alors, achetez un microscope et amusez-vous à voir de petites bêtes. C'est intéressant. — Tenez, laissez-moi tranquille avec toutes vos consolations. Je souffre, je suis triste, j'ai la vie à dégoût. Vous ne pouvez rien pour moi. »

« Voilà pourtant, Monsieur, continuait cet ingénieur, mes conversations de tous les jours, ce dont j'ai les oreilles rebattues chaque matin. Et savez-vous quels sont ces beaux consolateurs? des gens qui se portent comme des charmes et qui ont cinquante mille livres de rentes. »

Et celui dont je parle était simplement

arrêté par une maladie de langueur au milieu d'une brillante carrière! Mais s'il avait perdu un enfant, une femme chérie, pensez-vous qu'on aurait su lui dire autre chose?

Oh! nous les connaissons, disait déjà Job, ces consolateurs onéreux, *consolatores onerosi*. Et nous connaissons aussi leurs solutions. Il n'y en a point d'autres que celles que je viens de dire. Et aussi qui est consolé? Où sont les larmes essuyées? Le monde se remplit d'une foule d'hommes qui ont trop d'esprit pour nier la douleur, trop de sagesse pour essayer de la supprimer, et qui, n'ayant pas les lumières de la Religion pour la comprendre, courbent la tête sous ses coups, et s'en vont muets, mornes, silencieux et désespérés. Un médecin de nos jours a dit que les deux tiers des hommes de ce temps mouraient de chagrin. J'en ai

eu moi-même des preuves nombreuses. Et comment en serait-il autrement? La douleur en haut, la douleur en bas, la douleur à droite, la douleur à gauche; et aucune consolation! et sur la tête un ciel d'airain! Il y a de quoi devenir fou.

Et c'est pourquoi, quand je vois que la Religion apprend à l'homme à supporter la douleur, à l'accepter avec foi, avec résignation, avec espérance; quand je vois qu'elle va plus loin, et qu'après avoir fait franchir aux âmes ces degrés élémentaires, elle les élève, même les plus humbles, au degré transcendental, et qu'elle met tant de lumière dans leur esprit qu'elle les amène à aimer la douleur, je dis que Dieu est là et qu'il n'est peut-être pas de preuve plus haute de sa réelle présence au sein de la Religion.

Dites, tant que vous voudrez, qu'il est impossible d'aimer la douleur, qu'il y a là de l'hyperbole et de l'exaltation. Moi, je vous réponds : Ce sont là des faits, des faits d'expérience, des faits qui remplissent la vie de tous les saints, et, à des degrés divers, la vie de tous les chrétiens, même les plus humbles ; et j'ajoute que ce sont des faits parfaitement logiques. — Quoi ! aimer la douleur ! — Eh ! oui, si elle nous fait du bien ; si, en brisant notre corps, notre enveloppe mortelle, elle illumine notre âme ; si elle la purifie et la refond ; si elle lui donne sa vraie grandeur, son immortelle beauté ! Supposez que le bloc de marbre sur lequel s'acharnait Michel-Ange à grands coups de ciseau eût eu l'intelligence, est-ce qu'il n'aurait pas tressailli de joie à chaque coup qui le transformait ? Et l'or, mélangé de terre,

souillé, laid à voir, animez-le; est-ce qu'il ne soupirera pas après la fournaise? Est-ce qu'il ne dira pas : « Il y a un baptême dans lequel il faut que je sois plongé, et combien le temps m'en dure! *Baptismo habeo baptizari, et quomodo coarctor usque dum perficiatur!*

Voilà l'histoire des saints, des héros de la Religion. Cherchez bien, vous n'en trouverez pas un seul qui n'ait aimé la souffrance, non en elle-même ni pour elle-même assurément, mais à cause de ses effets. La douleur est une purification, une refonte; et ces âmes si pures, qui gémissaient de sentir en elles la loi de péché, tressaillaient de joie en voyant la souffrance venir à elles comme un auxiliaire sublime. La douleur est une humiliation; et ces âmes si humbles se réjouissaient de penser qu'elles seraient éten-

dues un jour sur un lit de douleur, le visage éteint, les traits défigurés, toute beauté évanouie, dans la plus profonde humiliation qu'on puisse subir en ce monde. La douleur, la mort, c'est la séparation de toutes les choses créées, la destruction de tous les rêves, de toutes les illusions, de tous les péchés ; c'est la fin du temps et le commencement de l'éternité ; c'est le déchirement du voile qui nous cache Dieu. Comment les saints qui ne vivaient que pour lui n'auraient-ils pas tressailli ? Comment n'auraient-ils pas salué la douleur comme une amie, la mort comme une libératrice? Comment n'auraient-ils pas dit : *Cupio dissolvi et esse cum Christo?*

Voilà où la Religion conduit ses héros. Elle jette sur la douleur une telle lumière, qu'elle la leur fait aimer. Ils en savourent

les délices. Ils s'y plongent comme dans un bain. Ils regardent la croix, et ils lui disent : *O bona crux! crux amata!*

Il est vrai que je ne parle ici que de la douleur physique, de cette douleur qui brise nos os, qui torture nos membres. C'est de celle-là seulement que je dis que la Religion nous la fait aimer. Mais quand vous, hommes de la sagesse humaine, vous ne parvenez même pas à me la faire accepter, à me la faire aimer, ou même simplement à me faire entrevoir et comprendre qu'on puisse l'aimer, n'est-ce pas déjà un résultat sublime?

Quant aux autres douleurs, douleurs de cœur, perte d'êtres chéris, séparation de ceux qu'on aime, oserai-je bien ici prononcer le mot d'amour? En vérité je n'oserais. J'aurais peur d'outrager la nature humaine en lui laissant espérer une telle

guérison. Et cependant, ce mot impossible, voilà que je le trouve sur les lèvres d'une femme qui a immensément souffert; et puisque nous sommes ici au plus vif de cette grande question, on me permettra de rappeler rapidement, à l'honneur de Dieu et de la Religion, comment, dans cette femme si affreusement éprouvée, la plus cruelle des douleurs a été divinement consolée et presque changée en bonheur.

V

Exemple d'une grande douleur consolée divinement.

Je ne sais si la littérature intime du XIXe siècle a produit quelque chose de plus émouvant que le *Récit d'une sœur*.

Deux jeunes gens se rencontrent à Rome. Ils se voient, ils s'aiment. Ils emportent à Naples, l'un le coup de foudre de l'amour, l'autre le germe seulement, mais un germe qui va grandir, et en quelques mois devenir sublime. Écoutez les confidences du premier, ou plutôt, car tous les charmes devaient se trouver réunis ici, écoutez les confidences de l'un et de l'autre, mêlées à leur insu dans un même récit. Quelle passion, mais quelle pureté! Quel amour, mais quelle religion! Jamais deux cœurs, en se donnant l'un à l'autre, ont-ils mieux mis aux mains de Dieu le lien sacré qui allait les unir.

« Je vous jure, écrivait Albert, que, lorsque je suis près de vous, ce que j'éprouve me semble être le présage d'une autre vie. Comment des émotions de ce genre ne franchissent-elles pas la tombe? Oh! non,

je ne crois pas qu'on puisse aimer avec innocence, avec profondeur; je ne crois pas qu'on puisse *vous* aimer enfin, sans être pénétré de religion et d'immortalité[1]. »

Alexandrine écrivait de son côté : « Maman proposa au prince Lapoukin de monter sur la terrasse. Je les laissai monter et suivis le plus lentement possible. Car je me disais : Dans ce moment *il* va entrer peut-être! Et cela arriva. Et moi, de la joie de le voir, je ne pouvais parler. Cependant, comme ce silence prolongé en disait plus que je ne voulais en dire, ce fut moi, je crois, qui le rompis la première; et toute la soirée je fus si joyeuse! Oh! mon Dieu! mon Dieu! Dieu tout amour! Cette pure extase, cette joie infinie, cet amour qui fait trouver parfait

[1] *Récit d'une sœur,* par Mme Craven, née de la Ferronays, t. 1, p. 49.

l'objet qu'on aime, n'est-ce pas un avant-goût de la manière dont tu nous permettras d'aimer *pour toujours* ceux que nous aimons déjà ainsi sur terre[1] ? »

Et encore : « Nous passions la plus grande partie de nos soirées sur la terrasse d'en haut. Cela était enchanteur. Ces deux golfes, ces rivages, ce Vésuve d'où ruisselaient des rivières de feu, un ciel toujours étoilé, un air toujours embaumé, et avec tout cela *s'aimer!* s'aimer en osant parler de Dieu! »

Et Albert : « Je voudrais retenir les heures. Chaque jour qui finit est si beau! Oh! jamais je n'ai mieux compris le malheur que depuis que mon âme est si remplie de joie! Un si beau bouquet doit-il se faner! Oh! non, c'est pour toujours! ce bonheur

[1] *Récit d'une sœur*, t. I, p. 54.

doit vivre par delà le tombeau, et c'est le ciel qui s'ouvre pour moi dès ici-bas[1] ! »

Et Alexandrine (c'est comme un chant, un concert à deux voix): « Un de ces soirs, à Castellamare, nous étions ensemble au balcon à regarder le coucher du soleil dans la mer. Maman n'était pas même dans la chambre. Il nous semblait être seuls au monde avec Dieu. Albert suivait avec extase le soleil, et il dit : « Oh ! si nous pouvions aller où il va ! » J'admirais son enthousiasme; mais je n'en partageais qu'une faible partie. Je pensais plus à lui, et lui, plus au ciel. J'admirais le ciel par lui, lui y allait tout seul. Oh! après des moments comme ceux-là, comme la soirée qui suivait me semblait sanctifiée! Avec quel délicieux

[1] *Récit d'une sœur,* t. I, p. 69.

et calme bonheur j'allai m'occuper de ma toilette pour apparaître ensuite un peu plus jolie aux yeux de celui qui me rendait meilleure[1]. »

Tout est de ce ton. Il faudrait tout citer. Jamais aube plus pure ne se leva sur deux jeunes vies. « Le long de la Villa-Réale, je marchais avec lui et ses sœurs. Leurs parents fermaient la marche. Nous cheminions ainsi presque déjà en famille, éclairés par une lune charmante et par les plus belles étoiles, que nous regardions avec adoration pour Dieu, remplis d'amour ou d'amitié les uns pour les autres[2]. »

C'est de ce ciel enchanté qu'ils tombèrent, après onze jours seulement de mariage, dans la plus poignante des inquiétudes, et

[1] *Récit d'une sœur*, t. I, p. 81.

[2] *Ibid.*, p. 89.

quatre ans plus tard dans la plus effroyable des douleurs. Mais la Religion, qui avait souri à leur bonheur, ne leur fit pas défaut à l'heure suprême. Elle les unit plus divinement, plus tendrement encore, sur la couche de leurs douleurs. Au moment où l'un arrivait, par une sainte mort, à la vraie vie, l'autre, née dans l'erreur, arriva, par une volonté pure, à la vraie foi. La première communion de l'une se rencontra avec la dernière communion de l'autre; et une même hostie, partagée en deux, les unit avec Dieu dans un dernier baiser. « O mon Dieu, écrivait huit jours après celle qui survivait, ne sépare pas ce que toi-même tu as uni. Souviens-toi, mon Dieu, mon Père, et pardonne-moi ma hardiesse, souviens-toi que nous nous sommes toujours souvenus de toi! Souviens-toi qu'il n'y a

pas même eu un billet d'amour écrit entre nous où ton nom n'ait été prononcé et ta bénédiction appelée! Souviens-toi que nous t'avons beaucoup prié ensemble! Souviens-toi que nous avons toujours voulu que notre amour fût éternel[1]! »

Ce fut le dernier bienfait de la Religion. Si sublime, en effet, qu'eût été son rôle dans cet amour et dans cette douleur, dans cette union de deux âmes et dans leur séparation, elle le fut davantage encore dans la terrible tâche de consoler celle qui restait. Elle l'empêcha à la fois, et de mourir de douleur, et de mourir à sa douleur. Elle la préserva de l'immense malheur d'oublier, de se distraire, de chercher au dehors de vaines et misérables consolations. Cet époux

[1] *Récit d'une sœur*, t. I, p. 430.

disparu, elle le fit resplendir à ses yeux; en sorte qu'elle commença à vivre avec lui, dans une union plus haute que la première. Et comme ce qui lui avait arraché d'abord des torrents de larmes, c'était la séparation d'avec celui qu'elle aimait, l'ayant retrouvé dans l'immortalité d'un nouvel amour, elle se consola. Sa première vie, si heureuse, ne lui apparut bientôt plus que comme une pâle aurore; l'annonce, bégayée dans le langage infirme du temps, de l'union qui les attendait. « Tiens, dit-elle un jour à une de ses belles-sœurs, jette-toi dans la pensée que tout ce qui nous plaît tant sur terre n'est absolument qu'une ombre, et que la vérité de tout cela est au ciel. Et aimer, aimer, après tout, n'est-ce pas, sur terre, ce qu'il y a de plus doux? Je te demande s'il n'est pas facile de concevoir qu'aimer

l'Amour même doit être la perfectic
cette douceur. Et aimer Jésus-Christ
pas autre chose, pourvu que nous sac
l'aimer absolument comme on aim
terre. Je ne me serais jamais consolée
n'avais pas appris que cet amour-là
pour Dieu, et celui-là durera toujours.
sœur insistant et lui disant : « Tu es
heureuse d'aimer Dieu comme cela !
répondit : « Oh ! ma sœur, comment
tu que je n'aime pas Dieu? Comment
tu que je ne sois pas transportée qua
pense à lui? Comment veux-tu que j
cela du mérite, même celui de la foi, q
je sens qu'après avoir tant aimé et dés
bonheur de la terre, l'avoir eu, l'avoir
et avoir été au comble du désespoir
aujourd'hui l'âme si transformée et si
plie de bonheur, que tout ce que j'ai c

ou imaginé n'est rien, rien du tout en comparaison... »

Sa sœur, surprise de l'entendre parler ainsi, lui dit : « Mais si l'on remettait là, devant toi, la vie telle que tu l'avais rêvée avec Albert et qu'on te la promît pour de longues années ? »

Elle répondit sans hésiter : « Je ne la reprendrais pas[1] ! »

Et un autre jour que sa sœur la regardait aller et venir d'un air serein dans cette chambre où elle avait tant souffert, et que sa sœur avait fait allusion à ce passé douloureux, elle lui dit ce mot frappant pour qui sait quelle fut jusqu'au bout la profondeur de son inaltérable amour : « Oui, oui, cela est vrai, c'étaient de cruels et de terri-

[1] *Récit d'une sœur*, t. II, p. 405.

bles jours; mais aujourd'hui, par la grâce de Dieu, je pleure mon Albert gaiement[1] ! »

Je pleure mon Albert gaiement! Voilà le mot divin. Prendre une âme dans les déchirements de la plus profonde douleur, et, sans violenter sa nature, sans sécher brusquement ses larmes, sans outrager l'amour en elle, l'élever doucement, tendrement, jusqu'à l'acceptation volontaire de cette douleur; et de l'acceptation à la résignation; et de la résignation à la paix; et de la paix, du repos du cœur dans une espérance sublime à la joie et à une joie sans oubli de l'être aimé ou plutôt pleine d'un amour croissant : voilà le triomphe. Mais il n'y a que la Religion qui puisse avoir un triomphe pareil, et il n'y a que la Religion de Jésus-Christ qui l'ait jamais eu.

[1] *Récit d'une sœur*, t. II, p. 409.

VI

Jésus-Christ, le dernier mot de la consolation de la douleur.

Jésus-Christ! J'aurais voulu ne pas prononcer ici son nom. Car je ne traite pas encore de la Religion révélée, du Christianisme; je traite de la Religion en général[1]. Mais le Christianisme est tellement la Religion au sens absolu du mot, la Religion universelle et éternelle, la Religion du cœur de l'homme et du cœur de Dieu, que dès

[1] Il faut se souvenir que ces pages sont extraites du premier volume du *Christianisme et les temps présents*, où l'auteur ne traite encore que de la Religion en général.

qu'on parle de Religion on arrive au Christianisme; et ici en particulier, par le chemin de la douleur et de la douleur consolée, on y arrive d'un élan irrésistible.

Chose étrange! toutes les religions ont fait adorer le bonheur, le Christianisme seul a fait adorer la souffrance. Les dieux du paganisme se présentaient à l'homme couronnés de fleurs, entourés de ris et d'amours; et je me demande ce qu'ils disaient au pauvre dans son grenier, à l'esclave dans son cachot, à la veuve, à l'orphelin, à tout ce qui souffre, à tout ce qui pleure ici-bas. Aussi ce dut être une révolution profonde que l'apparition de cette religion qui disait : « Le vrai Dieu, regardez-le; le voici. Il est attaché à un gibet. Ses pieds et ses mains sont percés; son front est meurtri; son cœur est blessé; tout son corps n'a d'autre

pourpre que la pourpre de son sang. Les dieux anciens étaient les dieux du plaisir. Arrière ces faux dieux! L'humanité n'en a pas besoin. Le vrai Dieu, le voici, c'est le Dieu de la douleur. »

A ce langage étrange, l'humanité a levé les yeux. Elle a cru d'abord à un rêve. Elle s'est dit : « Quoi! est-ce possible? S'il est vraiment Dieu, comment a-t-il souffert? comment est-il mort? Pourquoi n'a-t-il pas foudroyé ses ennemis? pourquoi a-t-il subi la douleur? Ce n'est pas par faiblesse; il est Dieu. Ce n'est pas par nécessité; il est Dieu. C'est donc par amour. Quoi! il aurait souffert par amour! »

Cela a produit le ravissement. On n'en est pas revenu.

Les sophistes se sont levés. Ils ont dit : « C'est impossible; c'est inconvenant. Un

Dieu n'a pas pu souffrir et mourir p
l'homme ! » Mais la mère, pressant
enfant dans ses bras, a regardé la croi
les sophistes, et elle leur a dit : « Qu'y a
là d'impossible? Pour nourrir mon enf
je lui donne mon lait; pour le sauver, je
donnerais bien mon sang. » Et le je
homme dans les chastes joies de son prem
amour, et la jeune fille dans ses r
d'absolu dévouement, ont regardé la c
et les sophistes, et ils ont dit : « Quoi ! v
vous étonnez des humiliations et des d
leurs de Jésus-Christ ! Vous n'avez d
jamais aimé? Moi, pour prouver mon am
s'il fallait m'abaisser, m'humilier, souff
me faire crucifier, je n'hésiterais pas. » V
dix-huit siècles qu'à tous les sophistes l
manité répond par ce cri du cœur. A l'am
elle répond par l'amour.

Et ce n'a été là que le commencement. Après avoir regardé la croix du Maître, l'humanité a regardé la sienne et l'a trouvée plus légère. L'esclave, battu par son maître, s'est dit : « Il a été flagellé ! » Le pauvre, dans son grenier où il meurt de faim, s'est dit : « Il a eu soif, et on ne lui a donné que du fiel et du vinaigre. » Le roi, non pas sur son trône, mais sur son échafaud, s'est souvenu qu'il avait été lié; et, faisant taire le sang de soixante rois qui se révoltait dans ses veines, il a tendu ses mains pour être garrotté. Le génie mourant a fait mettre le crucifix devant ses yeux, et, comme on lui disait : « Vous ne pouvez plus lui parler ! » il a répondu : « Non, mais je le regarde ! » Et le sceptique lui-même, rencontrant tout à coup le crucifix, au moment où, dans un accès de jalousie et de colère, il allait poi-

gnarder, au milieu de son sommeil, celle qu'il croyait infidèle, s'est apaisé, a jeté son couteau, s'est agenouillé, a baisé le Christ et lui a dit : « O Jésus, pardonne-moi. Je suis né dans un siècle impie et j'ai beaucoup à expier. Pauvre Fils de Dieu qu'on oublie, on ne m'a pas appris à t'aimer. Je ne t'ai jamais cherché dans les temples ; mais, grâce au ciel, là où je le trouve, je n'ai pas encore appris à ne pas trembler. Souviens-toi qu'un infortuné n'a pas osé mourir de sa douleur, en te voyant cloué sur la croix. Impie, tu l'as sauvé du mal ; s'il avait cru, tu l'aurais consolé ! »

J'entends un académicien bel esprit prétendre qu'il ne comprend rien à ce mystère ; que les douleurs d'un autre n'ont jamais diminué les siennes, et que ce lui est une médiocre consolation de savoir que Jésus-

Christ a plus souffert que lui. Je le plains d'en être là, et son sophisme n'aura de moi qu'une réponse : c'est la suite même de la prière que la vue du crucifix arracha

Au moins crédule enfant de ce siècle sans foi.

La voici : « Pardonne à ceux qui blasphèment! Ils ne t'ont jamais vu, sans doute, lorsqu'ils étaient au désespoir! O Christ! les heureux de ce monde pensent n'avoir jamais besoin de toi! Pardonne. Quand leur orgueil t'outrage, leurs larmes les baptisent tôt ou tard; plains-les de se croire à l'abri des tempêtes et d'avoir besoin, pour venir à toi, des leçons sévères du malheur. Notre sagesse et notre scepticisme sont dans nos mains de grands hochets d'enfants; pardonne-nous de rêver que nous sommes

impies, toi qui souriais au Golgotha. De toutes nos misères d'une heure, la pire est, pour nos vanités, qu'elles essayent de t'oublier. Mais, tu le vois, ce ne sont que des ombres qu'un regard de toi fait tomber. Toi-même, n'as-tu pas été homme? C'est la douleur qui t'a fait Dieu ; c'est un instrument de supplice qui t'a servi à monter au ciel et qui t'a porté, les bras ouverts, au sein de ton Père glorieux; et nous, c'est aussi la douleur qui nous conduit à toi comme elle t'a amené à ton Père; nous ne venons que couronnés d'épines nous incliner devant ton image; nous ne touchons à tes pieds sanglants qu'avec des mains ensanglantées, et tu as souffert le martyre pour être aimé des malheureux. »

Toi-même, n'as-tu pas été homme? C'est la douleur qui t'a fait Dieu. Voilà,

dans cet admirable cri, la seule note fausse. Il aurait dû dire : Tu étais homme et tu étais Dieu ; divinement beau comme homme, divinement beau comme Dieu ; mais cette beauté, la douleur l'a augmentée encore. La douleur, s'il en eût été besoin, t'aurait sacré une seconde fois roi de l'humanité.

Nous verrons plus loin ce qu'a été cette royale beauté du Fils de l'homme, et nous la verrons grandir au feu de la douleur, je ne sais quoi de plus doux et de plus tendre, de plus chaud, de plus sublimement aimable, apparaître dans ses yeux, sur ses lèvres, dans toute sa physionomie, à mesure que la mort approchera. Oh ! que Jésus-Christ est beau, à la lumière de la douleur ! Faisons comme lui ; devenons meilleurs en souffrant.

Il a dit : « Personne ne me prend ma vie,

je la dépose librement. » Faisons de même. Souffrons, mourons, non par nécessité, comme des esclaves, mais librement, volontairement. Et que ceux qui nous verront sur notre lit de mort disent de nous comme de lui : *Oblatus est quia ipse voluit.*

Il a dit : « Nul ne peut donner une plus grande marque d'amour que de mourir pour ceux qu'il aime. » Disons-le aussi, et faisons-le. Donnons à nos souffrances, à nos maladies, à notre mort, avec la gloire d'être un acte libre, la gloire plus grande encore d'être un acte d'amour. Ne mourons, ni par faiblesse, ni par épuisement, ni par maladie; mourons d'amour. Que notre vie serve à nos enfants, à nos parents, à nos amis, à notre pays, à l'humanité, à Dieu ! Que la fente par où notre vie se sera écoulée goutte à goutte ait été faite par l'amour !

Il a dit : « Je meurs pour expier vos péchés, pour expier les péchés de l'humanité. Dans un des plateaux de la balance s'amoncellent les péchés de l'homme; dans l'autre, pour faire contrepoids, j'apporte mon sang. » Faisons comme lui. Apportons-y aussi le nôtre. Apprenons, au pied de la croix, que, par-dessus toutes les gloires dont nous avons parlé, plus haut que la gloire de mourir en victime immolée par l'amour, il y a la gloire de mourir en rédempteur; de souffrir, comme le Christ, en mettant son sang dans la balance où se pèsent les destinées du monde.

Voilà ce que s'est dit l'humanité, et le degré sublime où elle est montée à la suite du crucifix. Ce n'a plus été assez d'accepter la douleur, de l'aimer; elle a soupiré après elle. Elle l'a trouvée trop lente à venir; on

a vu des chrétiens, des chrétiennes, s'armer d'une verge et ordonner à leur sang de sortir librement, magnanimement, de leurs veines. On en a vu se lever la nuit, à l'heure où tout est enseveli dans l'ombre, se rappeler que Jésus-Christ avait été flagellé comme un esclave, découvrir leurs épaules et y imprimer les stigmates sanglants de l'expiation. Que parlez-vous maintenant de consoler la douleur? Voilà qu'à la suite de Jésus-Christ on la désire; voilà qu'on soupire après elle; voilà que vous ne pouvez pas même rassasier dans les âmes le goût qui s'y est éveillé, l'étrange soif de douleur qui les consume. On dira que ce sont des folies; soit, mais on n'en contestera pas la réalité. Et, quand tous les efforts de l'homme n'ont abouti à rien vis-à-vis de ce sombre problème, on admirera une religion qui, non contente de

faire accepter la douleur, la fait aimer, même des âmes les plus humbles, et en est venue à ce prodige, au moins dans quelques âmes héroïques, de la leur faire désirer, chercher, trouver, et, sous les verges volontaires de la pénitence, tressaillir à la fois de douleur et de joie.

O Christ consolateur! puisque j'ai prononcé ton nom, je ne défendrai pas à mon cœur de monter jusqu'à toi. Je ne t'ai pas encore cherché, et déjà je te trouve! Je te reconnais à ce signe que toutes les larmes se sèchent sur tes pieds, et que toutes les douleurs s'apaisent et s'endorment sous tes baisers.

O mon Dieu! mon Dieu! que des hommes en viennent à aimer la souffrance! que de pauvres créatures humaines, couronnées d'épines, meurtries, brisées dans leurs mem-

bres et encore plus dans leur cœur, surabondent véritablement de joie au milieu de leurs épreuves! *Surabundo gaudio in tentationibus meis!* Y a-t-il une plus grande preuve de ta réelle habitation au milieu de nous?

CHAPITRE TROISIÈME

LES ESPÉRANCES ÉTERNELLES
LA VIE ET L'AMOUR PAR DELA LA MORT

Résumons ce que nous avons dit aux chapitres précédents. Il y a dans le fait de la douleur tout à la fois un mystère et un besoin.

Un mystère pour l'intelligence : pourquoi la douleur?

Un besoin pour le cœur : comment soulager la douleur?

Devant ce mystère et devant ce besoin, tout échoue, excepté la Religion. La philosophie reconnaît son impuissance, et ceux

qui souffrent la reconnaissent mieux encore. Seule, la Religion peut ici quelque chose. A sa lumière, l'effrayant fantôme n'est plus si horrible. Ce n'est ni un tyran ni un adversaire. C'est un aide. Il joue un rôle divin. Il illumine; il purifie; il rend meilleur; il fait grandir dans la vertu; il refond le cœur dans sa flamme et le rend digne de Dieu. L'âme, effrayée, se rapproche, le regarde, le palpe avec étonnement, en accepte les coups, s'y résigne du moins, finit par l'aimer, en vient même, en quelques cœurs vaillants, à le désirer; et au lieu de fuir l'échafaud, d'en détourner les yeux, de s'y laisser traîner comme un esclave, elle y monte librement, volontairement, et s'y transfigure dans l'amour. Voilà d'abord ce qu'obtient la Religion; mais il s'en faut bien que ce soit son dernier mot.

La Religion, qui sait d'où vient la douleur et pourquoi elle arrive, sait aussi comment elle finit; et elle le dit avec une précision qui achève de consoler. Elle sait que cette vie n'est qu'un commencement, et elle en connaît le terme, ou plutôt le couronnement. Elle sait et elle affirme que pas un des nobles instincts de notre nature ne sera trompé. Lumière infinie, amour sans bornes, vie interminable et heureuse, elle sait que nous trouverons tout cela, en dépit de la mort. La mort n'est qu'un tunnel. La lumière reparaît après, plus belle.

Oui, l'Immortalité, c'est-à-dire le plein rassasiement de l'âme; c'est-à-dire l'éternelle réunion, l'amour par delà la mort; voilà ce que la Religion affirme, et c'est par là qu'elle achève de consoler ceux qui souffrent.

O mon âme, restons encore un peu sur ces hauts sommets solitaires. Il y fait bon. De là, la terre est peu de chose; mais le ciel resplendit. La vie ressemble à cette montagne abrupte du Righi, en Suisse. On sue à la gravir. Mais quand vous êtes au sommet, vous apercevez le ciel sur votre tête, et l'immense panorama des Alpes sous vos pieds.

I

La vie croissante et plus belle après la mort.

Il y a des âmes, heureuses sont-elles! pour lesquelles le grand argument de l'immortalité, c'est la mort. Elles ne savent pas

s'agenouiller près des reliques chéries de ceux qu'elles ont aimés sans se sentir imprégnées d'un parfum céleste, d'un arome de vie et d'immortalité, sans dire avec le poète :

Peut-on douter sur un tombeau?

Heureuses de telles âmes! Chaque tombe qui se creuse sous leurs pas leur illumine le ciel. Elles arrivent au bout de la vie moins accablées; elles savent que la meilleure partie d'elles-mêmes est déjà là-haut et qu'elles vont la rejoindre.

Mais il y en a d'autres, celles-là plaignons-les! sur lesquelles la mort produit un effet opposé. Leurs espérances d'immortalité se voilent dans leur cœur par le nuage de leurs tristesses. La nuit se fait, traversée par un doute aigu : Si tout était fini! Amère épreuve,

qui naît souvent de leur amour même. Elles douteraient moins, si elles aimaient moins.

Or c'est ici surtout que la Religion déploie sa sublimité. Elle rassure l'âme inquiète. Elle lui ouvre ce portique obscur, et lui permet de jeter par delà les ombres du tombeau un regard plein d'espérance. Elle lui aide à retrouver, dans son âme, les certitudes endormies. Car Dieu n'a pas écrit sur la pierre ou sur le parchemin ce dogme nécessaire de l'immortalité. Il l'a écrit dans toutes les évidences de la raison, comme dans les intuitions du cœur. Il a voulu qu'on ne pût le rejeter qu'en s'abdiquant soi-même.

L'âme est, donc elle sera. Voilà le plus simple, le plus invincible des arguments gravés par Dieu dans l'âme humaine. Argument sans réplique. Et la preuve, c'est

que quand on ne veut pas de l'âme dans l'avenir, on commence par la supprimer dans le présent. Mais comment faire? Il faut beaucoup d'esprit pour se persuader qu'on n'a pas d'âme. Tout le monde n'est pas capable de cet effort; et comme ce malade auquel on cherchait à persuader qu'on ne meurt que quand on le veut bien, et qui répondait : « J'ai peur d'avoir une distraction, » à la moindre distraction on se retrouve ayant foi à son âme.

Et non seulement l'âme est, mais elle veut être; elle veut être de plus en plus. Encore plus de lumière! encore plus d'amour! encore plus de vie! voilà ce qu'elle dit. C'est le cri de toutes les âmes. Et cela aboutirait au néant! Cette faim, cette soif, qui constituent l'essence de l'âme, auraient été inutiles, sans but, sans raison, dénuées de sens!

que dis-je? elles se retourneraient contre elle, comme une moquerie! Vous avez soif de lumière infinie; réjouissez-vous; vous aurez des ténèbres éternelles! Vous avez faim et soif de vie; on vous donnera la mort et le néant! Vous disiez : « Toujours! » on vous répondra : « Jamais! » C'est stupide.

« Finir! parole stupide, s'écria Gœthe un jour. Pourquoi finir? Fini et rien, c'est même chose. » Si ce qui est doit finir, que signifie donc la glorieuse création? Non, non, ce qui est ne peut finir que pour recommencer.

D'ailleurs cette vie croissante n'est pas seulement un besoin; c'est une réalité. Il y a des âmes qui grandissent vraiment. Et comment se fait leur progrès? A force de douleur et à force d'amour. Mais quoi! la douleur et l'amour sont dans le monde! Ils

purifient l'âme, ils l'agrandissent; ils lui donnent une beauté que personne ne conteste. Et pourquoi faire, s'il n'y a pas d'immortalité? Quoi! tout ce que j'ai rêvé est perdu; tout ce que j'ai aimé est mort; tout ce que j'ai désiré s'est fondu dans mes mains; il ne me reste rien de tous mes rêves; et je me consolais en pensant que du moins mon cœur me restait, purifié, agrandi, embelli, digne du Dieu qui m'attend et dans lequel je retrouverai tout ce que j'ai perdu! Et vous venez me dire que mon cœur va périr avec tout le reste!

Quoi! voilà vingt ans, trente ans que je travaille mon cœur pour le rendre pur, fécond, pour le détacher de tout ce qui est bas, vil, périssable, passager; et au moment où il donne des fruits et des fleurs, c'est la mort qui cueillera les fleurs! C'est le néant

qui moissonnera les fruits! Non, non, cela est impossible. J'affirme que vous vous trompez. L'âme ne peut s'agrandir pour mourir! Elle ne peut pas se parer pour le néant!

Et si, rien qu'en interrogeant mon cœur où habitent la douleur, l'amour, la vertu, le progrès désiré et déjà quoique faiblement réalisé, je sens s'allumer toutes mes espérances d'immortalité, qu'est-ce donc quand je lève les yeux au ciel et que je pense à Dieu?

Car Dieu est, je n'en ai jamais douté. Nulle des ardentes passions de ma jeunesse n'a mis sur ce point une ombre à mon front. En tous cas il n'y en a plus. Chacun de mes chagrins m'a dit son nom. Chacune de mes rides m'a prouvé sa grandeur. Je possède maintenant un évangile qui ne me permet

pas le doute, ce sont mes cheveux blanchis et mes rêves éteints.

Dieu est donc; il est créateur, il est père; il aime les âmes, il les a créées par amour, car autrement pourquoi? Pendant vingt ans, trente ans, il les a bénies, protégées, vivifiées, aimées; et puis tout à coup il les anéantirait! Il ne s'en souviendrait plus! Moindre en amour que cette mère qui est louée dans les saintes Écritures de n'avoir pas voulu se consoler, parce que ses enfants ne sont plus! *Quia non sunt!*

Et après avoir anéanti toutes les âmes qui sont sur notre globe, s'il y en a dans les soleils et dans ces millions de mondes qui flottent sur nos têtes, après que ces âmes auront vécu, prié, souffert, aimé, quand elles seront bien belles, il les anéantira aussi!

Tous ses enfants, nés du souffle de son cœur, seront éteints, anéantis, et par lui, et pour toujours ! Et il emploiera le reste de son éternité à jouir du bonheur de n'avoir plus d'enfants ; à veiller, comme un fossoyeur sans ouvrage, sur ces cimetières où il n'y aura plus même de reliques ! Quel Dieu vous vous faites !

Et si vous dites qu'il créera sans cesse, comme en définitive c'est pour anéantir sans cesse, quel artiste vous imaginez ! Il n'y aurait donc, dans la grande œuvre de Dieu, que des commencements, des essais, des ébauches ! rien de complet, de fini ! un concert où l'on n'entendra que des préludes ! un drame qui s'arrêtera brusquement, et finira dans l'horreur ! Cela est impossible. « Je verrai mon Dieu dans la terre des vivants. »

Oui, je verrai mon Dieu! c'est ma foi absolue. *Reposita est hæc spes mea in sinu meo.* Je trouverai en lui tout ce que je cherche. J'ai cherché si longtemps la lumière, la lumière pure, sans ombres, et je ne l'ai pas trouvée! Je m'en vais, ayant sondé tous les problèmes, n'en ayant résolu aucun; entouré à soixante ans de plus de ténèbres qu'à vingt, sachant que l'homme ne sait rien; mais non découragé, toujours avide de savoir, et saluant avec bonheur la terre où je pourrai me rassasier : *Satiabor cum apparuerit.*

J'ai cherché l'amour, et je ne l'ai guère trouvé davantage. Et je ne parle pas seulement de l'amour des créatures. Oh! lui, manifestement, n'a été qu'un commencement, une ébauche. J'avais à peine les lèvres à la coupe qu'elle m'a été enlevée! Je

parle de l'amour de Dieu. Qu'est-ce que j'en ai goûté? Et cependant que de désirs! Mais quelles ombres! et quelle distance de lui à moi! et quel voile entre nous! Oh! il se déchirera, ce voile! Je ne chercherai plus mon Dieu comme un aveugle qui palpe dans les ténèbres. Je le verrai de mes yeux. Et je me rassasierai éternellement d'amour en le voyant : *Satiabor cum apparuerit!*

J'ai cherché la vie. Pendant quelques années je l'ai sentie croître en moi. Je grandissais, je me fortifiais. Puis tout à coup elle s'est arrêtée. Et, parvenu à ce sommet où l'on demeure si peu, après lequel il ne reste plus qu'à descendre la pente si rapide des années, je l'ai sentie décroître, comme une lampe qu'on ne renouvellerait plus. Maintenant me voici affaibli, brisé, meurtri, penché vers la terre. Est-ce la fin? Oh!

non. « Je verrai mon Dieu dans la terre des vivants. » Je trouverai en lui la vie que je rêve, une vie inépuisable, la vie éternelle. *Satiabor cum apparuerit.*

Voilà par quelles pensées la Religion soutient, fortifie, attendrit les âmes; comment elle les aide à traverser les régions solitaires de la vieillesse, et les endort doucement dans la mort. A mesure qu'elles déclinent dans l'ombre, la grande lumière se lève. Quand le chrétien ne voit plus la terre, la Religion vient s'asseoir à son chevet et lui montre le ciel. Elle l'avertit tendrement de sa dernière heure. Elle touche, pour les préparer à la lutte suprême, ses membres lassés de la vie, et, toujours grave, elle mêle des idées de repentir à ses paroles d'espérance. Après l'avoir rendu humble, résigné, doux, par le souvenir de ses fautes,

elle le revêt de force, en mettant dans ses mains l'image du Dieu qui a souffert pour nous. Ainsi armé, elle le mène par la main au-devant de la mort, et lui apprend à la saluer comme une libératrice. Encore un moment, et tous ses rêves seront réalisés. Il se désaltérera aux sources intarissables de la lumière et de l'amour. Voilà ce que dit la Religion à cette âme inquiète, qui a tant désiré, tant souffert, qui a si peu possédé. Déjà le mourant en respire l'avant-goût. L'aurore du jour sans fin commence à lui apparaître; il en a comme un reflet sur le front. Un parfum d'immortalité enveloppe la couche où il meurt dans la paix. Et les yeux de ceux qui l'ont aimé le cherchent encore sur la terre, que déjà il s'est envolé dans le ciel.

II

La famille, l'amitié, l'amour après la mort.

Mais si haute que soit cette première espérance et cette première consolation donnée par la Religion à ceux qui meurent et à ceux qui survivent, elle ne pouvait pas suffire. Elle est trop divine; elle n'est pas assez humaine. Elle ne tient pas assez compte de ce cœur de chair que Dieu nous a donné et qu'il veut immortel aussi. A cette première parole, la Religion en ajoute une seconde, non moins belle.

En cette terre heureuse, vers laquelle je marche, je ne trouverai pas seulement mon

Dieu. *Je verrai mon Dieu dans la terre des vivants*. Oui, je le trouverai entouré de tous ceux qui vivent; car « Dieu n'est pas le Dieu des morts, il est le Dieu des vivants ». Si je vis, pourquoi tous les miens ne vivraient-ils pas? Si ma foi, mon amour, ma beauté croissante ont triomphé du néant, pourquoi, eux aussi, n'en auraient-ils pas triomphé? Si je garde mon intelligence, ma conscience, ma liberté, ma personnalité, ils auront aussi la leur. Je les reconnaîtrai. J'achèverai la vie, l'amitié, l'amour, la paternité, que je n'ai qu'ébauchée. Je l'agrandirai. Fils, je remonterai la longue suite de mes aïeux jusqu'au commencement; je les reconnaîtrai tous. Père, je descendrai la suite de mes enfants, jusqu'au jour où mon sang s'éteignit par la volonté de Dieu ou par ma faute. Je retrouverai mes amis,

tous ceux que j'ai aimés. Je les aimerai vraiment. Nous sourirons ensemble de ce peu que nous appelions autrefois l'amour. Voilà ma foi absolue. Cette seconde vie, cette vie de la famille, de l'amitié, de l'amour, de la société, aura comme l'autre son couronnement. C'est mon second acte de foi, aussi certain que le premier. *Reposita est spes mea in sinu meo.*

Mais voilà que j'aperçois dans certaines âmes, non pas sceptiques, mais religieuses, un doute étrange. Est-ce qu'on se reconnaîtra dans le ciel? L'une d'elles disait : « Les oiseaux sont bien heureux. Ils émigrent en famille. Nous presque toujours, un à un, nous faisons une migration solitaire. On vécut deux, on part seul pour le voyage inconnu. Grande tristesse au cœur de ceux qui aiment. Je crois, j'espère, je me confie.

Je ne mourrai que pour vivre. Mais, hélas! si c'était pour vivre sans revoir ce que j'aimai! »

Et une autre, une mère qui avait perdu une jeune fille de dix-sept ans et qui était momentanément éloignée d'une seconde enfant très malade : « Oh! si j'étais sûre de revoir ma fille! — Votre petite malade? lui dis-je, croyant qu'elle parlait de celle-là. — Oh! non, l'autre. — Comment, vous en doutez? — Je n'en doutais pas quand j'étais heureuse; mais maintenant je doute. Je ne vois là qu'une pieuse croyance. L'Église ne dit rien, l'Évangile se tait, et il y a même des livres où l'on enseigne qu'on ne se reconnaîtra pas dans le ciel. Cela me brise le cœur. »

Voilà comment les faux mystiques glacent les âmes, et comment ils créent, sans

le vouloir, par de sottes doctrines, entre les plus nobles instincts du cœur de l'homme et la Religion, des abîmes. Et parce que les extrêmes se touchent, voilà comment ils achèvent, de leurs pieuses mains, l'œuvre des impies. Ceux-ci ne veulent point d'immortalité; ceux-là en enseignent une, mais odieuse.

Où ont-ils pris cette doctrine qu'on ne se reconnaîtra pas dans le ciel? Où ont-ils trouvé que la contemplation sublime de Dieu effacera tout souvenir? C'est toujours le même procédé d'outrager la nature humaine sous prétexte de faire triompher la grâce. Comme si Dieu pouvait se plaire au déshonneur de ses enfants! Comme si les instincts profonds, invincibles du cœur humain n'étaient pas nécessairement, ici et partout, la lumière absolue! Est-ce que tout

ce qui prouve l'immortalité de l'âme ne prouve pas en même temps l'immortalité du souvenir, l'immortalité de l'amour, l'immortalité de l'union avec ceux qu'on aime? Est-ce que le dernier mot, la démonstration suprême de l'immortalité n'est pas celle-ci : Je veux aimer toujours ceux que j'aime? Donc ils vivront. Oui, si Dieu existe, si le monde a un sens, si la création n'est pas une raillerie, un immense à quoi bon, voilà le dernier mot de l'immortalité, sa preuve souveraine.

Écoutez les échos du cœur humain.

« O mort, disait une noble intelligence, je pourrais te livrer tout le reste; mais je ne te livrerai pas mes amis. »

Et une autre : « Oh! non, je ne crois pas qu'on puisse aimer avec innocence, avec profondeur, sans être pénétré de religion et

d'immortalité. Ce que j'éprouve me semble être le présage d'une autre vie. Comment des émotions de ce genre ne franchiraient-elles pas la tombe? »

Et un poète : il ne faut pas mépriser les poètes; ils ont des intuitions :

> Où vivent-ils? quel astre à leur paupière
> Répand un jour plus durable et plus doux?
> . . . . . .
> Ont-ils perdu ces doux noms d'ici-bas?
> A nos appels ne répondront-ils pas?
>
> Oh! non, mon Dieu! si la céleste gloire
> Leur eût ravi tout souvenir humain,
> Tu nous aurais enlevé leur mémoire :
> Nos pleurs sur eux couleraient-ils en vain?

Et deux jeunes époux errant sur les bords de l'Adriatique : « N'est-ce pas une souffrance d'aimer pour cette vie seulement?

N'avez-vous pas le goût des amours éternelles? »

Voilà le vrai. Que l'Église s'explique ou se taise sur ces questions; que l'Évangile ne parle pas: qu'importe? le cœur parle, et ici, en ces choses qui sont absolument de son domaine, il est infaillible. O mort, je pourrais t'abandonner tout le reste, mais non pas ceux que j'aime!

III

Jésus-Christ enseigne qu'au ciel on se retrouve.

Il est vrai qu'au saint Évangile, Jésus-Christ, consulté par les sadducéens sur le mystère de la vie future, et sur le sort en

particulier de ceux qui auront été mariés plusieurs fois, répond : « Dans la résurrection, il n'y aura plus d'époux et plus de noces. *In resurrectione neque nubent, neque nubentur.* » Mais qu'est-ce à dire? Ils ne seront plus époux, au sens de la terre. Non. Que seront-ils donc? Fiancés, amants éternels.

Et si vous me dites : « Mais que deviendra leur amour? » je réponds : Il ressemblera à l'amour d'un frère pour ses sœurs, ou à l'amour d'une mère pour ses enfants :

Chacun en a sa part, et tous l'ont tout entier;

ou, si vous aimez mieux, à l'amour de Notre-Seigneur pour les âmes. Chacune est épouse, et il n'y a qu'un unique Époux.

Voilà ce que dit l'Évangile, non pas, certes, pour contredire cette intuition du

cœur de l'homme; au contraire, pour l'affirmer, même aux pages où cette doctrine apparaît le moins; car il y en a où elle étincelle. Qu'est-ce que l'Évangile, sinon l'histoire du Sauveur mort et ressuscité; ayant aimé les siens, mais les ayant aimés jusqu'à la fin, par delà le tombeau; n'ayant perdu, dans la contemplation sublime de son Père, dans sa transfiguration après sa mort, le souvenir d'aucun de ceux qu'il avait aimés; étant venu le leur redire vingt fois, cent fois, avec un accent plus tendre qu'avant sa mort, et avec des délicatesses, des nuances d'affection vraiment touchantes? Il avait une mère : qu'en a-t-il fait? ne siège-t-elle pas à sa droite, toute-puissante sur son cœur, et plus puissante même qu'aux jours de sa vie mortelle? Et qui oserait dire que dans le ciel elle ne

reconnaît plus son fils et n'en est pas reconnue?

Il avait des disciples, douze apôtres : les a-t-il oubliés? Que leur disait-il avant de les quittter? « Que votre cœur ne se trouble pas ; je vais vous préparer un lieu [1]. » Et pourquoi ? « Afin que là où je suis, vous soyez aussi. » O parole divine! c'est le même cri que tout à l'heure : « O mort, je puis bien t'abandonner tout le reste, mais non pas ceux que j'aime. »

Et à Pierre, qui lui disait, inquiet : « Où allez-vous? — Où je vais, tu ne peux me suivre à présent; mais tu me suivras ensuite. » Vous les voyez qui vont se réunir. Et que répond Pierre? « Pourquoi pas tout de suite? Est-ce que je ne puis pas

[1] Joan. XIV, 24.

mourir pour vous[1] ? » Comme s'il disait : Est-ce la mort qui est l'obstacle? Eh bien! je mourrai, afin que nous ne nous séparions pas.

Et que leur dit-il encore? « Vous serez sur douze sièges, jugeant les enfants d'Israël[2]. » Dira-t-on que sur ces douze sièges ils ne se reconnaîtront pas entre eux? ou bien qu'ils ne reconnaîtront pas ceux qu'ils devront juger? ou encore, que ceux qui devront être jugés ne connaîtront pas leurs juges?

Et sous quelle figure parle-t-il du ciel? sous la figure d'un banquet. « Celui qui aura vaincu, je lui donnerai de s'asseoir à ma table, dans mon royaume. » Ces convives se connaîtront-ils, oui ou non? Et s'ils

[1] Joan. XIII, 37.

[2] Matth. XXX, 29.

ne se connaissent pas, imagine-t-on cette ombre de festin où se glissent silencieusement des ombres qui ne se connaissent pas? Ce sera bien agréable.

IV

L'Église affirme qu'au ciel on se reconnaît.

Après avoir lu l'Évangile, veut-on maintenant entendre l'Église? Elle affirme mille fois, sous toutes les formes, avec une précision absolue, qu'au ciel on se verra, on se reconnaîtra, on s'aimera. Elle veut qu'on prie Dieu pour avoir ce bonheur. Qu'est-ce que les saints qu'elle honore? Sont-ce de

pures ombres, pâles, vides, sans personnalité, ne se reconnaissant pas les unes les autres, ne se souvenant plus de la terre, et abîmées dans la contemplation sublime de Dieu? Ce sont, au contraire, des êtres actifs, vivants, personnels, conservant au ciel leur physionomie distincte, s'aimant, s'intéressant à nous, se mêlant aux choses de la terre, suivant de l'œil nos combats, nos victoires, et y applaudissant. Et que demande pour nous l'Église dans chacune de leurs fêtes? Que nous ayons le bonheur de vivre dans leur société. *Da nobis in æterna beatitudine de eorum societate gaudere.* Voilà ce qu'elle demande, et assurément le bonheur de vivre dans leur société suppose que nous les connaîtrons et que nous en serons connus. Ce n'est pas assez; il faut qu'il n'y ait pas d'équivoque : que

demande-t-elle encore? Que nous ayons le bonheur de les voir : *Da, quæsumus, Domine Deus noster, ut sicut tuorum commemoratione sanctorum temporali gratulamur affectu,* ITA PERPETUO LÆTEMUR ASPECTU. Est-ce clair? Notre bonheur sera de les voir, et d'en être vus; nous ne serons pas seulement côte à côte, absorbés dans la sublime contemplation. Nous nous verrons, nous nous reconnaîtrons, nous nous aimerons. C'est l'Église qui le dit, qui nous le fait répéter vingt fois, cent fois chaque année, ou plutôt tous les jours, à la fête de chaque saint.

Mais voici quelque chose de plus consolant. Il y a dans le Missel, pour être dite à la messe, une oraison que le prêtre peut réciter pour son père ou sa mère, après leur mort : *Pro patre et matre sacerdotis.*

Or, que demande ici l'Église? Est-ce simplement le bonheur éternel pour ce père et pour cette mère? Est-ce simplement, pour le fils, le bonheur de les savoir au ciel et d'y être aussi un jour? Non, cela ne serait pas suffisant, s'ils ne devaient, l'enfant et le père, la mère et l'enfant, continuer dans le ciel la douce vie de famille. Pour être parfaitement heureux, il faut qu'ils SE VOIENT. « O mon Dieu, qui avez ordonné d'entourer d'honneur notre père et notre mère, traitez avec bonté l'âme de mon père et l'âme de ma mère; oubliez leurs fautes; pardonnez-leur, et faites que, dans la joie de la lumière éternelle, j'aie le bonheur de les voir : MEQUE EOS IN ÆTERNÆ CLARITATIS GAUDIO FAC VIDERE. »

Ce qu'elle dit du père, de la mère, de l'enfant, l'Église le dit de l'époux, de l'épouse.

Elle affirme que leur mutuel amour se continuera dans le ciel sous une forme plus haute et dans une tendresse plus grande. Et c'est dans ce sentiment exquis, délicat, qu'elle a puisé cette répugnance qu'elle éprouve pour les secondes noces, auxquelles elle refuse la pompe solennelle des prières, où elle ne tolère ni voile, ni couronne, ni bénédiction du prêtre et presque aucune expression de joie. Que veut-on de plus? Et c'est au moment le plus auguste des saints mystères que l'Église nous fait prier ainsi.

V

Tous les Pères ont cru à la persistance de la famille, de l'amitié, de l'amour dans le ciel.

Il paraîtra maintenant peu utile, après ces affirmations solennelles, de faire entendre ici le témoignage de la tradition. Je le ferai pourtant, mais avec rapidité. Vous verrez passer devant vous les plus grands génies et les plus nobles cœurs, et vous sentirez une fois de plus quelle harmonie il y a entre Dieu et l'homme, entre les enseignements infaillibles de la Religion et les intuitions non moins sûres du cœur humain.

Je cite, du reste, sans suivre d'autre ordre que celui des temps.

TERTULLIEN. Voici d'abord un des plus vastes esprits du Christianisme, génie sombre, cœur austère, peu ouvert aux choses de l'affection, et dont, pour cette raison et parce qu'il touche aux temps apostoliques, les paroles sont deux fois précieuses : « Dans la vie éternelle, Dieu ne séparera pas plus ceux qu'il a unis qu'il ne permet leur séparation dans cette vie terrestre. La femme sera toujours la compagne de son mari ; et le mari possédera ce qu'il y a en elle de principal et de meilleur, le cœur. L'absence des relations inférieures ne lui fera rien perdre. L'union n'est-elle pas plus haute quand elle est plus pure[1] ? »

[1] Tertul. *de Monog.*, cap. x.

Saint Cyprien. Écoutez d'admirables paroles : « Puisque nous traversons ce triste monde comme des étrangers et des voyageurs, soupirons après le jour qui nous ramènera dans notre maison et qui nous réintègrera dans le ciel. L'exilé n'a-t-il pas hâte de rentrer dans sa patrie? Et celui qui s'embarque sur mer pour revenir près des siens ne désire-t-il pas un vent favorable, afin de pouvoir embrasser plus tôt ceux qu'il aime? Notre patrie, c'est le ciel, et nos pères nous y ont devancés. Hâtons-nous, courons pour les saluer. Nous sommes attendus au ciel par un grand nombre de personnes qui nous sont chères; nous sommes désirés par une foule considérable de parents, de frères et d'enfants, qui, assurés désormais de leur bonheur, sont inquiets de notre salut. Allons les voir;

allons les embrasser. Ah! quelle joie pour eux et pour nous[1] ! »

SAINT ATHANASE. Il n'y a ici, de ce grand et profond théologien, qu'un mot, mais lucide comme un diamant. Un de ses traités est intitulé : *Questions nécessaires qu'aucun chrétien ne doit ignorer*. Or, dans la réponse à la XXIIe question, on lit : « Aux âmes justes, dans le ciel, Dieu accorde un grand bien, qui est de se connaître mutuellement[2]. »

SAINT AMBROISE. Son doux et tendre génie ne pouvait pas hésiter sur une pareille question. Il s'épanche dans une admirable prière, adressée à son frère qui venait de mourir. « O mon frère, puisque vous m'y avez précédé, préparez-moi une place dans

[1] S. Cypr. *de Immortal.*, in fine.

[2] S. Athan. *Quæstiones ad Antiochium.*

cette demeure commune à tous, qui est désormais pour moi la plus désirable. Et de même qu'ici-bas tout fut commun entre nous, de même au ciel ignorons la loi des partages. Ne faites pas attendre longtemps, je vous en conjure, celui qui éprouve un si pressant besoin de vous rejoindre. Attendez celui qui s'avance ; aidez celui qui se hâte ; et si je vous parais encore trop tarder, faites-moi venir. O mon père, quelle consolation me reste-t-il, si ce n'est cet espoir de vous rejoindre bientôt ? Oui, je me console en espérant que la séparation, mise entre nous par votre départ, ne sera pas de longue durée, et que vous obtiendrez la grâce d'attirer à vous plus promptement celui qui vous regrette si vivement[1]. »

SAINT AUGUSTIN. Tous ses ouvrages sont

[1] S. Ambr. *de Excessu fratris sui*, lib. I, n. 78.

pleins de cette doctrine. Citons-en deux passages seulement : d'abord celui sur Nebridius, qui venait de mourir, d'être enseveli, selon l'antique expression, dans le sein d'Abraham. « Quel que puisse être ce sein d'Abraham, reprend saint Augustin, c'est là qu'il vit, mon Nebridius, mon doux ami. Il vit au séjour bienheureux dont il me faisait tant de questions, à moi qui avais si peu de lumière pour répondre. Il n'approche plus son oreille de ma bouche ; mais il approche sa bouche de vous, mon Dieu, source de vie; et heureux à jamais, il se désaltère à loisir, selon l'immensité de sa soif. Et, toutefois, je n'ai pas peur qu'il s'enivre là jusqu'à m'oublier, puisqu'il vous boit, ô mon Dieu, vous qui ne m'oubliez jamais[1]. »

[1] S. Aug. *Confess.*

Et cet autre passage sur sa mère : « Oh! non, disait-il un jour à son peuple, les morts ne reviennent pas. Car, si ce pouvoir leur était donné, il n'y a pas de nuit où je ne verrais m'apparaître ma pieuse mère, elle qui, pendant sa vie, ne pouvait pas vivre séparée de moi ; qui m'a suivi par terre et par mer, jusque dans les contrées les plus lointaines, afin de ne pas me quitter. Car, à Dieu ne plaise qu'en entrant dans une vie plus heureuse elle soit devenue moins aimante, et qu'elle ne vînt pas me consoler lorsque je souffre, elle qui m'a aimé plus que je ne saurais dire ! »

Entrant dans une vie plus heureuse, il n'est pas possible qu'elle soit devenue moins aimante ! Voilà la certitude absolue et le divin fondement de cette précieuse doctrine,

que nous nous reconnaîtrons un jour pour continuer à nous aimer.

Saint Jean Chrysostome. Ce sublime orateur veut consoler une jeune veuve qui venait de perdre son mari après cinq années de la plus douce et de la plus chrétienne union. Que lui dit-il? Est-ce qu'il lui dit : « Consolez-vous, vous ne le reverrez jamais. Vous vivrez dans le même ciel, mais si absorbés dans la divine contemplation, que vous ne vous reconnaîtrez même pas. » Oh! non; écoutez ce qu'il lui écrit : « Si vous désirez revoir au ciel votre mari, si vous voulez jouir de votre mutuelle présence, faites briller en vous la même pureté de vie qui brillait en lui. Vous habiterez avec lui, non seulement pendant cinq années, comme sur la terre, non seulement pendant vingt, cent, mille,

dix mille années, mais pendant des siècles sans fin. Vous le retrouverez, non plus avec cette beauté corporelle dont il était doué quand il partit, mais avec une autre splendeur, une beauté qui surpassera en éclat les rayons du soleil... Après avoir pratiqué les mêmes vertus, vous serez reçue dans la même demeure, et vous pourrez de nouveau être unie à lui, dans les siècles éternels, non par le lien du mariage terrestre, mais par un autre lien meilleur. Le premier unit seulement les corps, tandis que le second, plus pur, plus agréable et plus saint, unit l'âme à l'âme[1]. »

C'est ce que nous disions plus haut. Ils ne seront plus époux au sens de la terre, mais amants éternels. Du mariage, la se-

[1] S. Chrysost. *ad viduam juniorem.*

conde union tombera ; l'autre subsistera, plus belle.

Saint Théodore Studite. Moine austère du VIIIe siècle, qui, ayant vu apparaître de son temps cette doctrine odieuse des faux mystiques, cette altération de la vraie Religion, bondit d'indignation : « Assertion insensée ! s'écrie-t-il, assertion impie ! Oui, il faut n'en pas douter, le frère reconnaîtra son frère, le père ses enfants, l'épouse son époux, l'ami son ami. Nous nous reconnaîtrons, afin que l'habitation de Dieu en nous soit rendue plus joyeuse par un bienfait ajouté à tant d'autres, celui de nous reconnaître les uns les autres. »

Il écrivait à une veuve : « Le Dieu qui vous a créée, et qui, vers le milieu de votre jeunesse, vous a unie lui-même à un homme si distingué, saura bien vous unir à

lui de nouveau, au jour de la résurrection. Regardez donc son éloignement comme un voyage. Ne vous y résigneriez-vous pas, si un roi l'ordonnait? Or, celui qui a ordonné ce voyage est le roi véritable, le seul roi de l'univers. Je vous y exhorte, sachant que vous posséderez de nouveau votre mari au jour du Seigneur[1]. »

Sainte Thérèse. On recueille plus volontiers encore sur les lèvres de ces âmes tout embrasées de l'amour de Dieu les élans d'un cœur que cet amour dilate et agrandit sans le déshonorer. Un jour sainte Thérèse était accablée de tristesse, souffrante, épuisée, comme il arrive quelquefois, même dans les vies les plus fortes. Que va faire Notre-Seigneur pour la consoler? Elle-

[1] S. Theod. Stud. *Epist.* lib. I, ep. xxix.

même nous l'apprend. « Quelques instants s'étaient à peine écoulés, qu'un ravissement vint, avec une irrésistible puissance, m'enlever à moi-même. Je fus transportée en esprit au ciel, et les premières personnes que j'aperçus furent mon père et ma mère[1]. » Elle les voit de la terre au ciel, elle les reconnaît malgré l'immense distance qui s'étend entre le paradis et notre cœur. Ne les verra-t-elle plus, lorsque la distance sera détruite?

Saint François Xavier. Écoutez ce cri : « Vous dites, écrivait-il à saint Ignace, vous dites, dans l'excès de votre amitié pour moi, que vous désireriez ardemment me voir encore une fois avant de mourir. Ah! Dieu seul, qui voit l'intérieur de nos cœurs,

[1] Sainte Thérèse, sa *Vie* écrite par elle-même, ch. xxxviii.

sait quelle vive et profonde impression a faite sur mon âme ce doux témoignage de votre amour pour moi. Chaque fois que je me le rappelle, et cela m'arrive souvent, mes yeux se remplissent de larmes involontaires; et si l'idée délicieuse que je pourrais vous embrasser encore une fois vient se présenter à moi, je me trouve en un instant surpris par un torrent de larmes que rien ne peut arrêter. Hélas! il est probable que nous ne nous verrons plus sur la terre autrement que par lettres; mais dans le ciel, ah! ce sera face à face! Et alors, comme nous nous embrasserons[1]! »

SAINT FRANÇOIS DE SALES. Tous les livres du saint évêque de Genève, on le devine bien, sont pleins de cette consolante doc-

[1] Saint François Xavier, *Lettre* XCIII.

trine, que nous nous reverrons au ciel, et que nous y achèverons l'amitié, la famille, l'union que nous n'avons que misérablement ébauchée en ce monde.

A une dame qui venait de perdre son mari : « Dans peu de temps nous le suivrons au ciel, lieu de notre repos. Ce sera là où nous accomplirons et parferons sans fin les bonnes et chrétiennes amitiés que nous n'avons fait que commencer en ce monde. C'est la principale pensée que nos amis décédés requièrent de nous..., etc.[1]. »

A une de ses cousines qui venait de perdre son père : « Ne nous fâchons pas, ma fille; nous serons bientôt réunis. Nous allons incessamment et tirons pays du côté où sont nos trépassés. Pensons seulement à bien

[1] Saint François de Sales, édit. Migne, t. V, p. 407.

marcher et à suivre tout le bien que nous aurons reconnu en eux[1]. »

A une mère qui avait perdu son enfant : « Demeurez en paix, ma très chère fille, et tenez bien votre cœur au ciel, où vous avez ce brave petit saint. Vous le retrouverez bientôt. Notre société, désunie par la mort, sera restaurée au ciel[2]. »

FÉNELON. On aurait pu craindre que le grand archevêque de Cambrai, séduit et aveuglé par ses rêves d'amour pur, ne méconnût la doctrine que nous développons ici. La tendresse de son cœur le protégea. N'est-ce pas lui qui écrivait : « On serait tenté de désirer que tous les bons amis s'attendissent pour mourir ensemble le même jour » ?

[1] Saint François de Sales, t. V, p. 938.

[2] *Id., ibid.*, p. 895.

Aussi, voyez comment il console ceux qu'il aime, lorsque leur cœur est frappé. Non seulement il croit que l'on se reconnaîtra un jour et que la séparation de la mort sera détruite, mais il nie à la mort le pouvoir de séparer, même dès ce monde, ceux qui s'aiment. Jamais ils ne sont plus présents que lorsque la mort a fait cesser la présence visible. « Non, écrit-il à la duchesse de Beauvilliers, il n'y a que les sens et l'imagination qui aient perdu leur objet. Celui que nous ne pouvons plus voir est plus que jamais avec nous. Nous le trouvons sans cesse dans notre centre commun. Il nous y voit; il nous y procure les vrais secours; il connaît mieux que nous nos infirmités, lui qui n'a plus les siennes; et il demande les remèdes nécessaires pour notre guérison. Pour moi, qui étais privé de le

voir depuis tant d'années, je lui parle; je lui ouvre mon cœur; je crois le trouver devant Dieu; et, quoique je l'aie pleuré amèrement, je ne puis croire que je l'aie perdu. Oh! qu'il y a de réalité dans cette société intime! »

Et à la veuve du duc de Chevreuse : « Unissons-nous de cœur à celui que nous regrettons; il ne s'est pas éloigné de nous en devenant invisible. Il nous voit, il nous aime, il est touché de nos besoins. Arrivé heureusement au port, il prie pour nous, qui sommes encore exposés au naufrage. Il nous dit d'une voix secrète : Hâtez-vous de nous rejoindre. Les purs esprits voient, entendent, aiment toujours leurs vrais amis dans leur centre commun. Leur amitié est immortelle comme sa source. Les incrédules n'aiment qu'eux-mêmes; ils devraient se

désespérer de perdre à jamais leurs amis; mais l'amitié divine change la société visible en une société de pure foi; elle pleure, mais en pleurant elle se console par l'espérance de rejoindre ses amis dans le pays de la vérité et dans le sein de l'amour même[1]. »

Arrêtons-nous; nous pourrions multiplier les textes; nous n'augmenterions pas la lumière. Elle est ici à ce haut degré d'intensité après lequel elle ne croît plus. Ainsi donc le cœur de l'homme ne se trompait pas! ce qu'il rêve, il le trouve enseigné par la Religion. Ainsi donc la Religion ne se trompe pas! ce qu'elle enseigne, elle le trouve rêvé, entrevu, désiré, cru ardemment par le cœur de l'homme. Les deux lumières, celle qui vient d'en haut, de Dieu, et celle qui vient, je n'ose pas dire d'en bas,

[1] Fénelon, *Lettres.*

du cœur de l'homme, sont harmoniques. Elles disent toutes deux, pour achever de consoler l'homme, que la terre n'est qu'un commencement, et que nous achèverons là-haut ce que nous n'avons pu qu'ébaucher sur cette terre; que notre esprit s'y rassasiera de lumière et notre cœur d'amour; et cela, non pas seuls, isolés, mais dans la société, dans la famille, dans l'amitié. Ce sera la même vie que celle que nous menons ici-bas, avec le péché de moins et Dieu de plus.

Voulez-vous vous faire une idée de cette belle vie du ciel? Rappelez-vous la scène de saint Augustin et de sainte Monique à la fenêtre d'Ostie. Tous deux sont là, un soir, s'entretenant ensemble. Ils ont devant eux de grands jardins solitaires, le ciel d'Italie, le Tibre si triste et si mélancolique toujours, l'infini de la mer devant leurs regards, l'in-

fini du ciel dans leurs cœurs. Ils s'élèvent peu à peu par la pensée, par la prière, plus haut que ces vastes campagnes, plus haut que les astres, plus haut même que leurs âmes, au-dessus de toute créature, jusqu'à Dieu. Ils y arrivent, ils y touchent, *ictu oculi, ictu cordis,* d'un élan de l'esprit, d'un élan du cœur, et, pendant une minute au moins, leurs âmes s'oublient dans la vision de l'éternité. Mais ils n'y montent pas isolés. Le fils, dans son extase, n'oublie pas sa mère; la mère, dans son bonheur, n'oublie pas son fils; ils montent ensemble; leurs mains se joignent, se serrent; et, en se communiquant ainsi leurs émotions, ils redoublent leurs ravissements. Voilà le ciel, en y joignant la durée : les yeux et le cœur en Dieu, et la main dans la main de ceux que nous aimons!

CHAPITRE QUATRIÈME

UNE EXPÉRIENCE PERSONNELLE. GAÉTANE

Après avoir exposé les principes, et montré comment la Religion de Jésus-Christ console l'âme, et seule la console, dans les grandes douleurs de la vie, je voudrais en donner une preuve. On demande aujourd'hui des faits. En voici un dont j'ai été témoin. Il n'y a pas dans le récit qu'on va lire un mot qui n'ait été prononcé, une ligne dont je n'atteste la vérité. C'est une page de mes *Mémoires*, j'allais presque dire une

page de mon cœur, toute mouillée encore de mes larmes. Je voudrais qu'elle pût révéler à ceux qui la liront, comme elle me l'a révélé à moi-même, combien Dieu est puissant pour consoler ceux qui meurent, et ce qu'est la Religion dans les grandes infortunes de l'âme.

Mais j'ai hâte de prévenir ceux qui voudront bien lire ces pages qu'elles ne contiennent rien d'extraordinaire. C'est un de ces mille drames douloureux, comme il s'en passe dans toutes les familles, comme vous en avez peut-être déjà vu, comme je souhaite que vous n'en voyiez jamais. Une charmante enfant de seize ans s'éteint lentement entre son père et sa mère; et pendant qu'elle trouve dans la Religion la force de sourire à la mort, son père et sa mère trouvent dans la même Religion la force de ne pas mourir

de douleur en la voyant mourir dans leurs bras. Voilà tout, mais c'est assez. Ah! il fallait bien que le Christianisme procurât au monde de plus grandes consolations! autrement, il aurait rendu les séparations trop poignantes. Pourquoi a-t-il fait si profonde la blessure de l'amour? Il était condamné par là même à y apporter le remède.

Mieux peut-être que tout ce que j'ai dit, cette histoire montrera la grandeur de ce remède. On y verra la Religion vivante. On y sentira la présence de cet Esprit que l'âme humaine reconnaissante a nommé : *Consolator optime*. Car, je le répète, tout dans ce récit est simple et vrai. Rien n'y a été arrangé. Tout s'y est passé comme je vais le dire, et, à ce titre, est irrécusable.

I

Le 29 juillet 18..., j'arrivais au bord de la mer. La France possède, sur l'Océan et la Méditerranée, des plages d'une beauté singulière. Mais de toutes celles que j'ai vues, nulle ne m'a semblé plus étrangement belle, plus triste d'abord, et bientôt plus attachante que celle où j'arrivai ce jour-là. Imaginez, à droite et à gauche, sous vos pieds, devant vos regards, aussi loin qu'ils peuvent s'étendre, une première mer de sable, fin, blanc, où l'on enfonce presqu'à la cheville, et que borne un amphithéâtre de dunes, sur lesquelles

poussent des joncs marins qui y flottent comme des panaches. C'est sur cette immense plage dont l'œil ne peut embrasser l'étendue, que l'Océan vient étendre mollement et sans bruit la solitude démesurée de ses flots. Quand le ciel est brumeux, que de grands nuages gris assombrissent l'horizon, et qu'on marche à travers ce désert de sable en côtoyant ce désert d'eau, on se croirait dans les steppes désolées de la Norwège. On a quelquefois, le matin, en ouvrant ses fenêtres, de ces effets de neige, comme ceux qu'a peints un artiste célèbre dans son grand et triste tableau de la retraite de Russie. Mais que le soleil vienne tout à coup à percer les nuages, le spectacle change. Les deux mers, celle des flots et celle du sable, étincellent à la fois et éblouissent. Vous vous croiriez transporté

en Égypte, dans les déserts brûlants du Sahara. Seulement, au bord de la mer, on a les magnificences de la nature, on n'en a pas les accablements. De ces doux nids, abrités et tièdes, que l'on se fait, aux jours plus froids, dans les dunes, on descend sur la plage; on va s'asseoir à l'ombre d'un bateau de pêcheur qui attend la marée pour partir; et, sous un soleil ardent, on trouve une fraîcheur inattendue et un repos délicieux.

Rien n'égale toutefois la beauté des soirées. Dès que le soleil est descendu dans la mer comme un immense globe rougi au feu, que la ligne de carmin qui borde l'horizon commence à pâlir, le vent du jour tombe, le silence se fait. Un air pur et vif, plein d'iode et de senteurs marines, circule en liberté à travers ce désert. On sort, attiré

par un attrait auquel on ne résiste pas. On s'assied devant son chalet; et là, l'infini des sables sous les pieds, l'infini des flots devant les yeux, l'infini des astres sur la tête, on reste des heures entières perdu dans des rêveries sans fin. Et si le hasard ou plutôt le bonheur voulait que vous eussiez près de vous des âmes capables de comprendre ces beautés, de sentir ces harmonies, de vibrer avec vous et comme vous à ces souffles de l'infini, d'unir leurs émotions aux vôtres, vous auriez une des plus pures jouissances qu'il soit donné à l'âme de goûter en ce monde.

II

Je l'éprouvai à cette époque. Je rencontrai là une famille dans laquelle j'avais été introduit un peu avant, comme le prêtre l'est souvent, de la manière la plus inattendue. Une des trois jeunes filles, m'ayant entendu prêcher à un des moments les plus graves de sa vie, avait désiré me demander quelques conseils; et le bien que j'avais essayé de lui faire m'avait acquis la reconnaissance du père et de la mère. J'avais depuis béni son mariage; je venais de baptiser son premier enfant; mais je ne me doutais pas encore que Dieu, qui m'avait associé à

toutes leurs joies, allait m'unir à eux plus intimement et pour toujours, en m'associant à leurs douleurs. Jamais je n'oublierai les trop courtes heures que je passai à ce moment au milieu de cette charmante famille, sanctuaire de paix, d'union, d'élévation et de noblesse, et où la rare beauté des jeunes filles n'était qu'une image de la beauté des âmes. Assis, le soir, devant le chalet, la mère à mes côtés, les jeunes filles groupées autour de moi, le fils plus jeune jouant dans le sable et écoutant sans en avoir l'air, nous causions. Nous parlions de Dieu, de l'âme, de la manière de s'entretenir avec lui; nous parlions de l'avenir, du bonheur, de celui de la terre et de celui du ciel. A seize ans, à dix-huit ans, à vingt ans, c'était l'âge des trois jeunes filles, on comprend si bien ces choses! Le cœur

monte d'un élan si vrai, si pur vers Dieu ! Quelquefois, sur un ton qui commençait par un sourire et qui finissait par une larme, je parlais aux jeunes filles de la vanité des choses de la terre; de la beauté qui passe; des affections du cœur qu'il ne faut pas mépriser, qu'il faut, au contraire, demander à Dieu, car il n'y a rien de meilleur; mais dont il faut savoir qu'elles n'ont de parfum, de beauté, de durée qu'en Dieu seul. Doux épanchements d'âme ! Longues et tendres conversations ! Que de fois nous avons pris la résolution de les abréger, sans y réussir ! Chaque jour on refaisait le règlement, dont le premier article était qu'on se coucherait de bonne heure pour se lever matin; et chaque soir nous nous étonnions de nous retrouver à la même place, un peu plus infidèles que la veille.

J'ai dit que ces conversations sur la vanité des choses de la terre finissaient presque toujours par une larme. Il y avait, en effet, au sein de cette famille une plaie douloureuse et récente sur laquelle il ne fallait pas appuyer, de peur d'amener un cri. Une des quatre jeunes filles, car elles avaient été quatre, l'aînée, je ne dirai pas la plus belle, car elles rivalisaient de beauté, mais la plus accomplie par l'âge et par l'éducation, était morte, il y avait deux ans à peine, moissonnée dans sa fleur au moment où elle venait d'atteindre sa dix-septième année. Elle était morte comme un ange, et son souvenir embaumait et attristait la famille. Ce n'est pourtant pas d'elle que je veux parler. Je ne l'ai connue que par les larmes de sa mère. Je l'ai aperçue une seule fois, au moment où elle revenait du Midi peu

avant sa mort, portant déjà sur sa douce et belle physionomie la trace profonde du mal qui allait l'enlever. Quand je la vis, elle était dans la cathédrale d'Orléans, à genoux aux pieds d'une statue de la sainte Vierge, ses grands yeux noirs arrêtés sur l'autel. Je ne lui ai pas parlé. Elle a passé devant moi comme un rêve, comme l'apparition d'un ange qui aurait touché la terre, et qui, y souffrant, se hâterait de remonter au ciel.

III

Mais, au moment où je commençais à connaître plus intimement cette famille, la mystérieuse maladie qui avait enlevé si

promptement l'aînée semblait vouloir diriger ses coups sur la plus jeune. Celle-ci se nommait Gaétane. Elle avait seize ans. Bien qu'elle n'eût pas encore son dernier éclat, il était facile d'entrevoir qu'elle serait d'une grande beauté. Jamais je n'oublierai le jour où pour la première fois cette beauté me frappa. C'était au mariage de sa seconde sœur. Elle descendit au salon, vêtue d'une robe rose qui lui allait à merveille, grande, élancée, flexible, des yeux qui pétillaient, un sourire charmant. Mes yeux ne se détachaient pas d'elle; car, pendant qu'elle causait devant moi, avec deux petites amies, de ce doux langage des jeunes filles qui est tout innocence et gaieté, qui ressemble à un gazouillement d'oiseaux, quelqu'un me disait tout bas à l'oreille qu'elle était frappée à mort comme sa sœur aînée, et qu'elle

n'achèverait pas ses dix-sept ans. Je ne voulais pas le croire. La beauté de ses traits, sa vivacité si grande, son espièglerie de jeune fille, ce charmant sourire et la joie qui l'enveloppait tout entière et qui avait comme un rayonnement, faisaient avec la parole qu'on venait de me dire un tel contraste, que je ne savais pas en détacher mes yeux. Je ne le faisais que quand, malgré moi, j'y sentais venir une larme.

L'esprit, du reste, était dans cette enfant plus remarquable encore que la beauté physique. Son éducation avait été un peu négligée, car elle n'avait que treize ou quatorze ans quand sa sœur aînée, Louise, était tombée gravement malade; sa mère était partie emmenant cette chère petite mourante sous tous les climats les plus doux de France et d'Italie, n'ayant plus ni le

temps ni la pensée de s'occuper de Gaétane. Et quand plus tard le malheur avait rendu à la mère toute liberté, les premiers symptômes de la terrible maladie, apparaissant dans l'enfant, avaient fait éviter la fatigue et ajourner tout travail. Du reste, elle n'en avait pas besoin. Elle ne travaillait pas, elle devinait. Il y avait de l'intuition en elle. Elle n'apprit pas la musique par principe. Dès que ses doigts furent sur le piano, elle comprit, elle composa. Il en fut de même du dessin. Elle n'avait pas encore vu de maîtres qu'elle crayonnait à merveille, surtout des caricatures. Car sa première pente, avant que la douleur l'eût touchée, était de saisir le côté plaisant des choses ou des personnes. D'un coup d'œil elle jugeait une situation, et elle trouvait pour la caractériser une expression originale qui faisait

sourire et qu'on n'oubliait pas. I
passionnément le beau, et, dan
elle ne supportait rien de méc
verra plus tard ce qu'était, ce qu
son cœur. Ce qui le caractérisait
générosité et la tendresse; mais u
singulière, je ne sais quoi de c
gênait à cette époque les élans. (
fond qui n'osait s'ouvrir et qui
qu'on l'aimât. Mais alors il ren
delà, avec une tendresse singu
ce qu'on lui avait donné.

IV

A l'époque dont je parle, cette vivacité qui m'avait tant frappé un an auparavant, au mariage de sa sœur, avait déjà diminué. La langueur de sa démarche, le feu plus voilé de ses regards, la pâle transparence de ses traits, ce doux sourire qui avait succédé aux vifs éclats de sa gaieté d'autrefois, cette charmante malice qui ne reparaissait plus que par intervalle, tout annonçait la marche de la maladie, mais sans me faire croire à une mort prochaine. Du reste je ne l'avais qu'entrevue; je ne connaissais pas son âme ; et rien ne m'indiquait encore

que Dieu m'eût choisi pour aider cette chère enfant à quitter la terre et à retourner au ciel.

Voici le premier indice que j'en eus. Le matin du jour où je devais partir pour Orléans, je me promenais sur la plage, méditant et priant, me préparant à dire la sainte messe, quand je fus rejoint par la mère de Gaétane. Il y a des intuitions dans le cœur des mères. Celle-ci était inquiète. Elle sentait son enfant qui lui échappait. Elle aurait voulu que je ne partisse pas sans profiter de l'affection que me témoignait l'enfant, pour ouvrir son cœur, pénétrer dans cette petite âme, et y mettre un mot et un trait qui la préparât, au moins de loin, à un événement dont, hélas ! on ne pouvait pas se dissimuler la venue prochaine. Chose singulière ! j'étais moins convaincu que la

mère du péril de son enfant. Je croyais que la mort de sa fille aînée la portait à s'exagérer la situation de celle-ci. Comment néanmoins me refuser à une sollicitude si élevée ? Seulement il fallait un prétexte pour ne pas frapper l'esprit de la petite malade. La veille au soir, les enfants m'avaient vivement pressé de rester encore un jour. J'avais été inflexible. Je pris l'enfant à part : « Gaétane, ma petite fille, lui dis-je, savez-vous à quoi j'ai réfléchi ? Au lieu de partir demain, je ne le ferai qu'après-demain matin. » Elle éclata de joie. « Mais j'y mets une condition, ajoutais-je en souriant. Je dirai demain la sainte messe pour vous, et vous y ferez la sainte communion. Nous demanderons au bon Dieu de vous rendre la santé. Voyez-vous, chère enfant, le bon Dieu est le meilleur des médecins. »

L'enfant ne répondait rien. Je devinai son embarras. « C'est la confession qui vous gêne, n'est-ce pas ? — Oh ! oui, me dit-elle ; je n'oserai jamais me confesser à M. le curé, que je ne connais pas. » Et après un petit moment de silence : « Si vous pouviez, vous ! — Oh ! repris-je, chère enfant, s'il n'y a que cela qui vous arrête, ne vous inquiétez pas. Pourquoi pensez-vous que le bon Dieu ait fait le télégraphe ? Pour lui, n'est-ce pas, et pour les âmes ? Préparez-vous bien, nous aurons demain une belle journée. »

J'envoyai immédiatement une dépêche télégraphique à l'évêque dans le diocèse duquel je me trouvais au bord de la mer, et une heure après j'avais les pouvoirs nécessaires. C'est ainsi que je visitai pour la première fois la chère âme de cette enfant.

J'y versai tout mon cœur. Et, la contemplant avec tendresse, sachant qu'elle n'avait plus que trois ou quatre mois à vivre, je résolus d'employer toute mon influence à la rendre aussi belle que possible, non seulement tout innocente, elle l'était ; mais toute généreuse, forte, magnanime malgré ses seize ans en face de la mort. Du reste, je ne lui parlai pas de la mort. A quoi bon ? Pourquoi l'attrister ? Elle était pure. De quelle autre préparation avait-elle besoin ? Que je pusse verser dans cette innocence une goutte d'amour de Dieu : n'était-ce pas assez ? Le lendemain elle communia à la messe, et je la quittais avec des larmes dans les yeux.

J'avais été profondément ému de cette première rencontre, mais je ne m'étais pas douté des suites qu'elle devait avoir. Je

pensais que l'enfant, rentré à D**, dans sa ville natale, y retrouverait les secours spirituels dont elle avait besoin, et que moi, séparé d'elle par plus de deux cents lieues, fort occupé d'ailleurs et peu libre, je n'interviendrais plus que par quelques lettres, par mes incessantes prières ; au plus me promettais-je d'accourir au moment suprême pour les derniers secours et les derniers adieux.

V

Gaétane rentra à D** vers le commencement du mois de septembre, et les premiers temps qu'elle y passa furent assez doux.

Elle ne gardait pas encore le lit. Elle allait et venait. Elle travaillait des doigts. Elle dessinait. Elle faisait un peu de musique. Le seul changement que l'on apercevait en elle depuis notre entrevue, c'était un grand désir de faire du bien. Elle voulait à tout prix, disait-elle, devenir bonne. Elle avait entendu parler d'une pauvre famille profondément malheureuse : le père adonné à la boisson, la mère battue et abrutie, six petits enfants abandonnés. Elle résolut d'adopter cette famille, et de la sauver à la fois du vice et de la misère. Aux objections de son père elle répondait : « N'ayez peur, c'est par l'aînée des petites filles que j'arriverai à toute la famille. Vous le verrez, j'aurai Marie, et les autres viendront après. » Et, en effet, elle habilla elle-même, de l'ouvrage de ses mains, les six enfants, obtint

une place pour l'aînée dans l'école de D**, et, par ses exhortations, ses prières, ses soins incessants, elle arriva au cœur du père et de la mère, et fit renaître la paix, l'ordre et même la vertu dans cette pauvre famille.

En même temps qu'elle consolait ainsi son âme en faisant du bien, elle nous la révélait par quelques notes harmonieuses jetées au crayon dans son portefeuille, et par quelques petits pastels qu'elle aimait à peindre sur son lit. Il y a un sujet qu'elle affectionnait, qu'elle a reproduit vingt fois en le diversifiant de mille manières, et qui montre la pente douce, élevée, triste, forte de ses pensées à ce moment. C'était un petit paysage, un lac, d'ordinaire ; sur le bord du lac, un arbre; et sur les branches vacillantes de l'arbre un bel oiseau

qui chante ; et au bas, ces vers de Victor Hugo :

Soyez comme l'oiseau, posé pour un instant
Sur des rameaux trop frêles,
Qui sent plier la branche et qui chante pourtant,
Sachant qu'il a des ailes.

Hélas ! le rameau sur lequel avait été posée cette charmante petite vie était trop frêle, en effet ; mais l'enfant chanta jusqu'à la fin, doucement et harmonieusement, *sachant qu'il a des ailes !*

VI

Cependant l'hiver était venu. Décembre tempêtueux et froid éprouvait la malade. Elle s'affaiblissait visiblement. On redoutait une

crise. J'étais averti presque chaque
sa mère :

« 17 décembr

« Monsieur et ami, notre pauvre
s'affaiblit de jour en jour. Notre
sienne ne sont qu'un martyre. Vo
prenez cela. De grâce, tâchez c
lettres puissent toujours vous
promptement, car j'ose compter su
quoique nous ayons des momen
effrayante surprise. Elle est encore
due hier ; le pourrait-elle aujou
Quoiqu'elle comprenne son état,
demande point à se confesser. Son
seur ordinaire lui produit une
révolution, à cause d'une trop
administration de l'extrême-onctio
quelques années, dans une maladi

a faite. Je pourrais en appeler un autre; mais je sais le cri de cette pauvre chère âme. C'est à vous qu'il s'adresse. Oh! dites-moi bien où je puis vous parvenir. Si vous saviez le bien que vous pouvez nous faire. Mon Dieu! que je me sens faible devant un tel coup! Jugez. La voir souffrir, s'éteindre, et dire : je ne puis rien!

« Adieu, Monsieur; que se passera-t-il entre ceci et ce que je vous écrirai demain? J'en tremble. »

« 24 décembre.

« Que vous dire aujourd'hui de l'état de Gaétane? Le matin calme, l'après-midi anéantie par la fièvre, qui la jette ensuite dans une agitation, laquelle, si elle durait, ne se supporterait pas vingt-quatre heures. J'attends le médecin. Je vous dirai, en finis-

sant, son dernier mot. Le mien est qu'elle est très mal. Rien ne peut être plus déchiré que nos cœurs, plus écrasé que nos esprits. Tout en nous vous crie : Venez. Gaétane aspire à vous voir. On devine qu'une confession doucement faite la consolerait. Elle n'a rien à attendre ici. Son confesseur très malade. Elle ne connaît pas les autres prêtres, et j'aurais peur de l'effrayer, de la frapper, en lui amenant un inconnu. De grâce, écrivez-nous un mot d'espoir. Gaétane en a besoin. Si vous ne pouvez absolument pas, eh bien ! il vaut mieux savoir que sur le Calvaire il n'y a pas eu une seule goutte d'eau pour apaiser la fièvre de douleurs. Mais si vous le pouvez, oh ! qu'un rayon de consolation vienne donc nous rafraîchir un peu ! Gaétane me navre par des plaintes de fièvre glacée. Je dois les

entendre jusqu'à dix heures ce soir. Jugez ce que je suis moi-même.

« Nous sommes tous autour de vous, vous appelant avec tout ce qu'on peut avoir de plus pressant quand on souffre jusqu'au fond du cœur.

« *P. S.* 6 heures du soir.

Le médecin sort d'ici en nous disant : « Nous perdons du terrain. — La trouvez-vous en danger ? — Immédiat ? non, mais cela peut venir d'un moment à l'autre. Jugez. »

On ne résiste pas à de pareilles lettres ; et cependant je résistais. J'aurais voulu gagner deux ou trois jours. Nous étions au vendredi 25 décembre, jour de Noël. Or,

j'étais attendu le surlendemain, dimanche 27, à Chartres pour un sermon solennel qu'il m'était impossible de remettre. Il aurait donc fallu, dans la nuit du vendredi, faire deux cents lieues, apparaître au lit de l'enfant, n'y passer qu'une journée, refaire deux cents autres lieues dans la nuit du samedi, pour être en chaire le dimanche à Chartres. Mais la fatigue n'était rien ; ce qui m'accablait, c'était la pensée de n'avoir qu'une journée à donner à ma petite malade, et surtout la nécessité de brusquer l'administration des derniers sacrements, de paraître pressé là où il ne faut jamais l'être ; et la nécessité plus cruelle encore d'être obligé de quitter l'enfant mourante, expirante, ayant besoin de moi... J'étais brisé de ces pensées, et, malgré les cris pressants de la mère, décidé à attendre

au lundi, lorsqu'une dépêche télégraphique vint mettre fin à toute hésitation :

« Vendredi matin, 25 décembre.

« Gaétane mourante ; de grâce, venez vite. »

Je partis immédiatement, le jour même de Noël, pendant les vêpres ; je traversai Paris ; je conjurai en passant un prêtre, de mes plus chers amis, d'aller me remplacer à Chartres si une dépêche télégraphique le lui demandait ; car de quitter l'enfant mourante, cela était au-dessus de mes forces ; et j'arrivai auprès d'elle au milieu de la nuit.

Hélas ! depuis que je l'avais vue, elle avait bien changé. Mais soit que la crise fût finie, soit que la joie de me revoir eût fait sur elle

une heureuse impression, elle était mieux. Je la bénis avec tendresse ; je lui dis quelques mots de foi et d'espérance, et je m'établis dans la chambre qui touchait à la sienne, prêt à intervenir au moindre signe.

La nuit fut calme, et la journée du lendemain encore plus. Je passai une partie de la matinée auprès de son lit. L'enfant ne souffrait pas. Nous eûmes là une de ces longues et intimes conversations où le fond des cœurs se dévoile, et après lesquelles il n'y a presque plus rien à dire, parce que tout est dit. Je lui donnai la sainte absolution, qu'elle reçut avec une foi dont je fus singulièrement touché. Du reste, pas un mot de la mort. Elle n'en parlait pas, ni moi non plus. Je voyais bien qu'elle y pensait ; mais pour le ministère que je remplissais auprès d'elle, il me suffisait que son

cœur s'ouvrît à l'amour de Dieu, s'emplît de foi, de force, d'espérance, de grandeur d'âme ; et de cela je ne doutais pas.

Il y a cependant une chose dont j'aurais voulu qu'elle me parlât la première, c'était de la sainte communion ; mais elle ne m'en disait rien ; et je savais que, comme beaucoup de malades, elle avait une extrême répugnance à communier sans être à jeun et au lit. Je me hasardai alors à lui en parler le premier. « Oh ! non, me dit-elle ; plus tard, quand je pourrai aller à l'église. »

Hélas ! je savais trop qu'elle n'y retournerait jamais. Mais comment insister ? Je ne voulais à aucun prix frapper son imagination ; et si j'avais eu plusieurs jours devant moi, j'aurais attendu ; mais je devais partir le soir ; il fallait prévoir une nouvelle crise, et, moi parti, combien n'eût-elle pas

été plus frappée de voir arriver un inconnu? Je ne sais quelles paroles Dieu me mit sur les lèvres, mais elle joignit ses deux petites mains et me dit : « Oh ! comme cela, je veux bien. » J'irais chercher la sainte communion en secret ; sa bonne mère assisterait seule à la cérémonie; et elle, la petite malade, se lèverait et viendrait communier à un petit autel qu'on dresserait dans la chambre voisine. « De cette manière, me dit-elle, mon père n'en saura rien. » Son père était un bon chrétien, mais extrêmement sensible et brisé par la mort de sa première fille. Elle avait peur de l'achever.

Je ne sais ce qui se passa dans l'esprit de Gaétane pendant que j'allais à l'église du village y chercher le bon Dieu ; mais quand je revins, portant sur ma poitrine le Dieu que l'Eglise appelle : *Consolator optime*, le

plan qui avait tant souri à ma petite malade avait été changé. Elle avait elle-même averti son père, son frère, ses sœurs, les domestiques. Un charmant autel, tout odorant des dernières fleurs d'hiver, avait été dressé. Elle avait voulu qu'on l'ornât avec le voile de sa première communion. Elle s'était levée, et, assise devant cet autel, pâle, modeste, vêtue de blanc, n'ayant plus de vivants que les yeux et le cœur, elle attendait son Dieu. Je lui adressai quelques paroles en cachant mes larmes et en essayant de sourire à son bonheur. Je croyais communier un ange.

L'après-midi fut d'une douceur singulière. L'air était tiède. On avait pu ouvrir les fenêtres pour donner de l'air à la chambre. Un rayon de soleil, de ce pâle et doux soleil d'hiver, essayait de sourire. L'enfant

semblait ressuscitée. Soutenue par son père, elle put descendre et s'asseoir à table avec nous. Hélas ! c'était la dernière fois ; mais nous ne le savions pas, et, pour un instant du moins, nous nous reprîmes tous à l'espérance.

VII

Je partis le soir, et le lendemain matin dimanche, je montais en chaire, à Chartres, pâle d'émotion et d'insomnies. Sur ma route, j'achetai *la Journée des malades* de ce cher et éloquent ami, Henri Perreyve, et je l'envoyai à Gaétane, espérant qu'elle pourrait en lire quelques pages, et que ce

beau livre, écrit par un homme « savant en douleurs », m'aiderait à élever peu à peu cette petite âme vers Dieu. Cette seconde visite m'avait, en effet, décidé à me vouer tout entier à l'achèvement de cette belle œuvre, et, malgré la distance et des difficultés de toutes sortes, à réapparaître à son lit aussi souvent que je le pourrais. Hélas ! quel que fût le mieux qui venait de se déclarer si merveilleusement, je sentais bien que mon dévouement n'aurait pas à s'exercer bien longtemps.

J'étais parti le 26 décembre. Cinq jours après, Gaétane, qui était sortie de cette crise et qui goûtait, dans les matinées du moins, un peu de calme, écrivait au crayon, sur son petit portefeuille, les lignes suivantes retrouvées après sa mort :

« 1er janvier.

« Encore une année de passée, ma quinzième ! Et quelle sera pour moi cette année que je commence dans mon lit ? Sera-ce la dernière ? ou, au contraire, plus forte que la maladie, je me guérirai, je vivrai ! Quand je pense que je pourrais me guérir ! Mon Dieu, courir comme les autres ! Dessiner... mon cher dessin ! Lire... j'ai de si beaux livres ! Travailler !... ah ! quelle jouissance ! Et puis j'irai à la messe ; j'entendrai encore chanter aux grandes fêtes !

« Mais non, c'est fini ! je n'entendrai plus le son des cloches, je n'irai plus à l'église. Pourquoi me faire des illusions ? Il vaut mieux penser à la réalité. Je suis malade, très malade ; je souffre surtout beaucoup : mais, avec la grâce de Dieu, j'espère aller

jusqu'au bout dans les mêmes sentiments qu'aujourd'hui. Oh ! oui, j'offre toutes mes souffrances à Notre-Seigneur. Puisse cette offrande de tant de misères me faire pardonner les péchés de ma vie ! »

« 5 janvier.

« Mon Dieu ! quel temps il fait ! Le soleil ne paraît plus. Seule et triste, je rêve à l'avenir. Quel sera-t-il, cet avenir ? Mon Dieu, je tremble par moments. Je tiens encore tant à la terre. Ah ! ayez pitié de moi ; soutenez-moi ; ne me faites plus voir ma mère pleurant ; mais montrez-moi ma sœur au ciel. Oh ! oui, le ciel, qu'il doit être beau ! »

« 11 janvier.

« Seize ans ! Pourquoi cet âge ? Pourquoi ne suis-je pas plus âgée ? Pourquoi n'ai-je

pas vécu davantage? Déjà je suis vieille par la pensée. Les souffrances m'ont lassée de la vie! Depuis près de deux ans que je souffre, chaque jour me paraissait une année; et maintenant, à seize ans, à la fleur de la vie, je ne désire plus vivre!

« Que c'est beau pourtant d'avoir seize ans! Combien de fois ai-je désiré cet âge! J'aurais été si heureuse avec mes sœurs. Nous aurions travaillé ensemble, lu ensemble près de ma mère. Quelle joie dans notre pauvre famille! Mais seize ans, dans son lit!... Mes sœurs y viennent bien; mais nous ne travaillons plus ensemble... »

« 12 janvier.

« Dieu m'a toujours guidée d'une manière toute particulière. J'avais un caractère trop indépendant, il me semblait que ma volonté

devait toujours être faite. J'aurais voulu n'obéir à personne, pas même à vous, ô mon Dieu. Mais vous avez eu pitié de moi ; vous m'avez envoyé cette maladie pour me montrer ma faiblesse. Je vous en remercie, mon Dieu, je vous remercie de m'avoir conduite là où il n'y a plus d'espérance que dans la croix. »

L'image de sa sœur, qui était morte à dix-sept ans de la même maladie qu'elle, ne la quittait pas, quoique, par une touchante délicatesse, jamais elle n'en ait prononcé le nom devant sa mère. Elle en esquissait ainsi le portrait :

« Elle avait un mètre cinquante-cinq centimètres, la peau blanche ; l'éclat de ses joues était charmant ; de grands yeux noirs très expressifs ; ses lèvres étaient fines et

roses ; ses cheveux châtains. Elle avait le nez droit, très bien fait ; le front large et élevé. Son visage exprimait la noblesse et la délicatesse de ses sentiments. Ses mains et ses pieds étaient très petits. Elle avait dans sa figure et dans sa tournure quelque chose de particulièrement gracieux et distingué. Elle avait beaucoup d'esprit et était d'une intelligence remarquable. Elle était très instruite, jouait parfaitement du piano, et parlait l'anglais aussi bien que le français. Elle avait dix-sept ans et onze mois, quand le bon Dieu nous l'a prise ! »

VIII

Cependant la grâce commençait à travailler profondément le cœur de cette jeune fille. Dans les morts bénies de Dieu, avant les douleurs du calvaire, il y a toujours les tristesses du jardin des Olives ; avant l'heure où, les lèvres brûlées par la fièvre des derniers jours, on dit avec Notre-Seigneur : *Sitio,* j'ai soif ; il y a une autre heure plus douloureuse peut-être où l'on tombe à genoux, où l'on dit : Mon âme est triste jusqu'à la mort ; où l'on regarde sa vie passée, ses faiblesses, ses défaillances, le nombre de ses ingratitudes, la sainteté de

Dieu ; où l'on se sent défaillir et trembler. Un après-midi de ce mois de janvier, qui devait être marqué par de si grandes douleurs et par un si beau progrès dans le bien, Gaétane laissa tomber sa tête sur le cœur de sa mère, et, à voix basse, lui confia les tristesses, les inquiétudes et presque les terreurs qui agitaient son âme. Sa pauvre mère en fut bouleversée.

« 12 janvier.

« Monsieur et si excellent ami, oh ! que j'ai besoin d'un peu d'expansion avec vous ! Mon cœur déborde de douleurs. Gaétane va de plus mal en plus mal ; ses forces ne lui permettent plus de descendre ni d'être portée en bas depuis votre départ. La fièvre, accompagnée d'oppressions et de battements

de cœur, ne la quitte pas de quatre heures du soir à minuit. Hier, après l'avoir tenue dans mes bras pendant presque tout ce temps, elle m'ouvrit son cœur avec un abandon que je ne lui avais jamais vu. Elle a le plus grand besoin de s'épancher, de faire pénétrer dans son âme, et elle ne trouve que moi ! La pauvre enfant a pleuré votre départ et fut transportée, quand je lui dis, le soir même, que vous m'aviez permis de vous rappeler, si elle vous désirait trop. Depuis ce temps elle me dit : Oh ! maman, ne me laisse pas mourir avant que je l'aie revu ; et puisqu'il ne peut être ici, écris-lui, je t'en prie, dès que tu me verras plus mal. » Voilà ce qu'elle me dit l'autre jour ; mais hier au soir, ô mon Dieu ! comment ai-je pu l'écouter et même lui parler, tandis que je fondais de douleur ? « Vois-tu, me

disait-elle, je sens mon état ; il y a longtemps que j'en suis les phases, et que je sais que je ne vivrai pas longtemps... Par moments j'étais triste, parce que j'ai eu de malheureux doutes qui m'ont fait souffrir. J'étais si peu instruite ; je ne connaissais rien, moi qui ai si peu appris. Jamais je n'ai eu un confesseur à qui j'aurais osé parler. On me fermait tout de suite la bouche que j'avais tant de peine à ouvrir ; car tu sais comme je suis timide. Alors je restais avec mes pénibles idées... Oh ! que j'ai été méchante et que je le suis encore ! Combien je manque de charité envers tous ceux qui m'entourent. Mon Dieu ! que je voudrais être bonne ! » Et après un instant : « Oh ! que M. Bougaud est donc peu resté ! Et puis cette timidité m'a empêchée de lui parler, comme je le fais maintenant à toi. Car j'ai besoin d'ar-

racher de mon cœur des pensées qui m'oppressent. » Et comme je ne pouvais retenir mes larmes : « Ne vous attristez point. Je quitterai la vie sans regrets. Je ne la demande pas même à Dieu, ni qu'il abrège mes souffrances. Mais quand je serai morte, où irai-je ? — Au ciel ! m'écriai-je. — Ah ! » dit-elle en secouant la tête, comme si elle doutait d'y être reçue. Puis : « Comment y aller toute seule, moi qui suis si timide ?... » Une pensée traversa son cœur dans lequel je lus le nom de cette sœur chérie qui fut sa seconde mère, et dont, par le plus tendre sentiment, elle ne me parlera qu'à son dernier moment, j'en suis sûre. Elle me parla ensuite des choses de la terre comme ne contenant que des déceptions ; du bonheur du ciel, et qu'elle voudrait bien se préparer sérieusement à

y aller. Je vis qu'une longue confession, bien détaillée, bien complète de toute sa vie, la soulagerait beaucoup. Elle s'aperçoit de tout ce qu'ont eu d'incomplet les autres. Et puis ce cher cœur s'est singulièrement mûri depuis ce long mal. Mon Dieu ! pourquoi faut-il que vous soyez retenu là-bas ! Ah ! si vous pouviez revenir ! Mais qu'il serait malheureux, douloureux, que vous n'arriviez qu'après que cette intelligence si claire, si lucide, aura épuisé toutes les tortures de l'abandon, de l'isolement de l'âme ! C'est à présent qu'elle a besoin de tous les secours. Du reste, au milieu des anxiétés dont je viens de vous parler, sa force est entière. « Dieu fait tout bien, me disait-elle encore ; il a retardé ma première communion, que je n'aurais peut-être pas bien faite, étant trop jeune. Il me retire du

monde, où je n'aurais pas su résister au mal. Que sa sainte volonté soit faite et bénie en moi ! »

Je connaissais trop Gaétane, et j'ai déjà trop l'expérience des âmes, pour ne pas sentir ce qui se cachait sous ces inquiétudes. C'était la purification qui commençait. C'était l'or que Dieu jetait dans la fournaise pour y consumer toute scorie. Je me hâtai d'écrire à sa mère : « Je garde précieusement votre lettre où je vois tout l'esprit et tout le cœur de votre chère enfant. Mais quant à son âme, à sa conscience, quoique je n'aie été là que trop peu de temps, je l'ai vue à fond. Soyez sans inquiétude. C'est un petit ange qui s'en va tout doucement au ciel. De plus longs épanchements auraient pu la consoler; ils ne m'en auraient pas

appris davantage. C'est une âme toute pure. Et, comme elle est très courageuse, il ne me reste plus qu'à lui apprendre à sanctifier ses douleurs. Quelques mots, quelques aspirations, un regard de temps en temps sur le crucifix ! mais je vais le lui dire moi-même, cela vaudra mieux. »

J'écrivis, en effet, le même jour à Gaétane. J'eus l'air de ne rien savoir de ses peines, de peur de frapper son imagination, en lui montrant que sa mère y avait attaché de l'importance ; je m'appliquai seulement à dilater son cœur, à le mettre dans la paix ; dans la confiance en Dieu, à lui insinuer le grand art de souffrir divinement.

Je ne me contentai pas d'écrire. Me souvenant de ce qui est dit dans l'Évangile que, quand Notre-Seigneur tomba dans l'agonie, un ange vint le consoler, inquiet d'ailleurs

de sentir une enfant si jeune livrée à la fois aux douleurs du corps et aux anxiétés de l'âme, je profitai d'une journée de liberté et j'y courus. Oh! que, dans de tels moments, on sent le prix des merveilleuses inventions du génie moderne! Qu'ils sont beaux, ces chemins de fer qui portent les envoyés de Dieu avec la rapidité de l'éclair! A deux cents lieues de vous souffre, meurt une enfant; vous n'avez que quelques heures à lui donner. Vous partez le soir à l'heure où vous vous seriez endormi; vous vous réveillez le matin à son chevet. Vous l'avez bénie, encouragée, fortifiée, mise dans la paix et dans la joie, qu'on ne se doute pas encore autour de vous que vous vous soyez absenté.

J'avais prévenu ma petite malade par le billet suivant:

« 13 janvier 1869.

« Ma bien chère enfant,

« Une affaire m'amène à Paris, j'en profite pour vous aller rendre une petite visite. Et comme j'ai pu vous faire célébrer votre beau jour de Noël, je me réjouis de vous aider à célébrer aussi le grand jour des Rois. Les Mages ont apporté à Notre-Seigneur de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Nous, chère enfant, nous ne lui apporterons qu'un présent qui vaudra mieux encore : notre cœur avec ses souffrances ; notre cœur doux, résigné, humble, aimant toujours le bon Dieu quoique sa main soit lourde, et lui disant : Seigneur, je crois que c'est pour mon bien et par amour pour moi que vous m'envoyez la maladie. Je crois,

Seigneur, mais augmentez ma foi. Adieu, chère enfant, à lundi. Je prie toujours bien pour vous, et je vous bénis du plus profond de mon cœur. »

IX

Ce voyage si court, car je ne passai que la journée auprès d'elle, m'a laissé deux souvenirs ineffaçables. Comme il suffit d'une goutte de pluie pour mettre fin à une tempête, je n'eus besoin que de quelques mots pour faire descendre le calme dans le cœur craintif de cette pieuse enfant. Tous les nuages disparurent avec les vaines frayeurs. Son âme si pure retrouva la sérénité, et elle ne parut plus occupée que du désir de

posséder un Dieu dont elle avait tant craint d'être séparée. Je partis donc pour aller chercher et lui apporter la sainte communion. Voici, dans ce cas, comment les choses se passaient. L'église étant à trois à quatre kilomètres de la maison, on mettait les chevaux à la voiture, et je partais toujours seul, afin que nul ne pût me distraire dans un moment si sacré. Je descendais à l'église ; je tirais la sainte hostie du tabernacle ; je la plaçais en secret sur ma poitrine, dans un petit vase en or ; puis je remontais en voiture. Rien n'égalait pour moi la paix toute céleste de ce retour. Quand je pensais que le Dieu du ciel et de la terre était sur mon cœur ; qu'il sortait de son tabernacle pour donner à une petite malade ce qu'au prix de mon sang j'aurais voulu lui donner : la consolation, la force dans la dou-

leur, mes yeux se baignaient de larmes. Mystères augustes de la Religion, comment peut-on ne pas vous comprendre, et qu'il est bien évident que vous n'êtes inaccessibles qu'à ceux qui n'ont jamais aimé! J'arrivai ce jour-là tout tremblant d'émotion, les yeux mouillés de larmes. L'enfant était recueillie et dans le ravissement, comme un ange. « Ah! merci! me dit-elle avec un accent que je n'oublierai jamais, je suis inondée de paix. » Et elle n'avait pas besoin de le dire : elle la portait dans ses yeux.

L'autre souvenir est d'un autre genre. Dans l'après-midi, j'étais assis près du lit de ma petite malade; je causais avec elle, lorsque sa mère entra, la baisa sur le front, écarta ses beaux cheveux qui flottaient toujours libres sur ses épaules, et, enveloppant sa tête de son bras : « Gaétane voudrait

bien vous dire quelque chose, me fit-elle, mais elle n'ose pas. — Vraiment, ma petite fille, même aujourd'hui ! Vous serez donc toujours la même ! » Et après un moment : « Qu'est-ce qui plairait donc à ma petite fille ? » J'avoue que je ne m'attendais pas à sa réponse. Ce qu'elle désirait si vivement c'était une bague en or, enrichie de diamants. Elle la voulait très belle. Seulement elle avait peur que ce désir ne déplût à Dieu ; elle m'avait attendu pour me consulter avant de la choisir. Je me souvins alors d'une parole charmante de saint François de Sales. Il avait de beaux diamants sur sa croix pastorale. Quelqu'un s'en étonnait. « Oh ! dit-il en riant, vous voyez bien que ce sont des diamants crucifiés. » « Eh bien ! chère petite, ajoutais-je en souriant aussi, vous êtes sur la croix ; vos diamants, ce

seront des diamants crucifiés. » Aussitôt on apporte tout ce qu'on peut trouver de plus beau dans la ville en fait de bagues. Elle en choisit une. Je la bénis. Sa mère la lui met au doigt. L'enfant était ravie. Était-ce un dernier instinct de la nature, un reste de cet amour du beau qui demeure jusqu'à la fin au cœur des jeunes filles ? Y attachait-elle un sens plus haut, et, commençant à se détacher de la terre, rêvait-elle déjà aux noces éternelles ? Elle ne l'a pas dit, et nous n'osâmes pas le demander. Plus tard, quand elle fut morte, sa mère et ses sœurs prirent les diamants de ses bagues, les perles de ses boucles d'oreilles. Elles les firent disposer en croix sur le pied d'un calice que je conserve comme une relique. Ce sont vraiment des diamants crucifiés. Je ne les regarde pas sans émotion.

Quelques jours après mon retour, je reçus les lettres suivantes :

« 16 janvier 1869.

« Monsieur et si véritable ami, trois jours de *paix*, de *calme;* le physique s'en est ressenti. Maintenant, à quatre heures, un retour de fièvre ; elle repose après d'accablantes quintes de toux, pendant lesquelles elle disait : « Ah ! si mon cher Père était ici près de moi, je ne souffrirais pas tant. » Le médecin qui sort à l'instant m'a dit : « Pas mieux, et il ne faut pas s'attendre à autre chose. » Ces mots me percent comme au premier jour. Mais enfin nous avons cette paix que mon cœur désirait avec *ardeur*, avec *angoisse*. Vous nous l'avez donnée dans le cœur de cette enfant, dans les

nôtres aussi. Voilà donc cette petite Gaétane toute au bon Dieu, sans regrets, sans crainte ; il sait seul combien nous sommes à vous par conséquent, puisque nous ne savons marcher vers lui qu'avec vous et par vous. »

Ce mieux ne dura pas. Bientôt les cris de la mère recommencèrent plus pressants.

« 20 janvier.

« Monsieur et ami, le médecin sort d'ici et trouve Gaétane un peu plus mal. Des vomissements lui font penser que l'estomac se prend et ne laissera bientôt plus d'espoir. Voilà les paroles qu'il m'a dit de vous transmettre, sans trouver le danger immédiat. De grâce, ne lui laissez pas recevoir les derniers sacrements par un autre. Cette

goutte de fiel, au fond du vase, serait trop amère pour nous tous, et pour elle donc ! Ne partez pas encore d'Orléans ; mais partez, je vous en conjure, au premier télégramme ! Ah ! combien je prie pour attendre au moins le 26 ! »

X

En quittant Gaétane, le 14 janvier, j'avais annoncé qu'une affaire devait me rappeler le 26 à Paris. C'était un mariage que je devais bénir ; mais je n'avais pas prononcé ce mot, de peur d'augmenter la tristesse par cette idée de bonheur, comme un éclair qui rend la nuit plus sombre. J'avais seule-

ment promis que j'arriverais le 26 au soir. Or, le 23 au matin, je me promenais dans ma chambre, rêvant à ce que je dirais aux deux jeunes gens dont j'allais bénir l'union, lorsque je reçus à la fois une lettre et une dépêche.

La lettre annonçait une aggravation subite dans le mal, et se terminait par ces mots : « Nous sommes au pied de la croix. Passera-t-elle la nuit ? Venez, venez, en grâce, venez. Impossible d'écrire. Je ne sais plus qu'être mère. »

La dépêche arriva en même temps comme un cri de douleur, plus pénétrant encore :

« Gaétane mourante. Votre absence désole tous. Arrivez de grâce ce soir. »

Jamais je n'oublierai la commotion que je reçus à ce moment. Attendre, pour courir à la malade, jusqu'au 26, c'est-à-dire trois

jours, était impossible. La mort n'attend pas. Faire remettre le mariage, il n'y fallait pas songer, on était à la veille. Il fallait donc partir et m'en aller préparer mon discours de noces auprès d'un lit de mort. Cette idée me brisait. J'aimais tendrement les deux jeunes gens que j'allais marier ; je les avais donnés l'un à l'autre ; je ne pouvais pas leur manquer en un jour pareil. D'autre part, quel tendre amour n'avais-je pas voué à ma petite malade ! Et il me fallait rêver de bonheur auprès de sa couche douloureuse ! Cette douleur et cette joie se touchant à la fois dans mon âme la faisaient éclater. O mon Dieu, mon Dieu ! que vous avez fait profond le cœur de vos prêtres ! Et néanmoins, comment ne se brise-t-il pas dans de telles émotions ?

Je partis donc, et le soir de ce jour, vers

minuit, j'arrivai près de Gaétane. Après une crise très violente, qui avait failli l'emporter, elle reposait. J'entrai sur la pointe des pieds dans sa petite chambre. Une religieuse veillait auprès d'elle, et sa mère, qui ne la quittait jamais. A la lueur de la veilleuse, dans ce silence de la nuit augmenté encore par ce silence plus grave et presque religieux dont on entoure une couche de douleurs, je la contemplai quelque temps. La maladie, en pâlissant son visage, avait donné à ses grands traits, si nobles et si doux, je ne sais quelle transparence qui augmentait encore leur beauté. Sa figure angélique, un peu inclinée à gauche, était empreinte d'une paix toute céleste. Ses grands cheveux bruns, débarrassés de tout lien, flottaient épars sur l'oreiller et encadraient son visage, dont ils faisaient ressor-

tir la pâleur et la beauté. On sentait qu'il n'y avait plus qu'à poser sur cette belle tête une couronne de fleurs blanches pour la faire ressembler à un de ces anges dont les peintres du moyen âge se plaisaient à entourer la Vierge et à peupler le ciel. Seulement ces beaux anges ne souffrent pas. Et ici, la respiration courte, les traits amaigris, les yeux cernés de noir indiquaient que l'heure approchait où, pour qu'elle devînt un ange, il fallait que l'être humain se brisât. Je la bénis en silence, sans la réveiller; car, à la paix qui avait succédé à la crise, il me paraissait évident qu'il n'y avait plus de péril immédiat, et, selon mon usage, je m'établis dans la chambre voisine, prêt à accourir au moindre signe.

XI

On a remarqué qu'à chacune de ses crises, en proie aux plus violentes douleurs, dès que ma dépêche télégraphique lui annonçait mon arrivée pour le soir, elle se calmait; une paix surnaturelle semblait se répandre sur elle et diminuer ses souffrances. Ce n'était assurément pas mon humble personne qui produisait ce mieux extrordinaire dont le médecin s'émerveillait. C'était la Religion, l'appui divin qu'elle trouvait en moi; comme une personne qui cesse de trembler dans un passage obscur, lorsqu'elle se sent pressée par un bras puissant

et ami. Nous en fûmes frappés cette fois. La nuit fut si bonne, que, sur les sept heures du matin, laissant la petite malade qui dormait encore à la garde de la religieuse, nous partîmes tous, père, mère, enfants, et nous allâmes dans une église voisine prier ardemment pour elle. Oh ! qu'on prie bien dans des moments pareils ! Avec quelle ardeur nous demandions à Dieu de nous laisser ce cher ange ! Et si l'heure était venue où l'enveloppe mortelle devait tomber pour qu'il pût s'envoler au ciel, avec quelle foi pleine d'espérance nous lui demandions d'abréger les douleurs, de donner la paix, la résignation ; et là où abondait la souffrance, de faire surabonder le secours !

J'entrai vers elle à neuf heures du matin ; son visage s'illumina. Elle m'ouvrit ses

deux petits bras, — ce qui était vis-à-vis de moi son grand signe d'affection, — et me reprocha doucement de ne pas l'avoir réveillée la veille au soir, au moment de mon arrivée. Après lui avoir fait une petite croix sur le front, je m'assis auprès d'elle et nous causâmes un peu. La paix que je lui avais laissée lors de ma dernière visite n'avait plus cessé, et la résignation avait grandi. Sans rien dire à personne, l'enfant s'était habituée à regarder la mort en face. Elle ne la craignait plus. L'amour de Dieu, qui est plus fort que la mort, la soutenait, quoique sous ce dernier rapport les quelques jours qui lui restaient à vivre dussent amener encore un merveilleux progrès. Après la paix, après la résignation, après le courage en face de la mort, l'amour de Dieu faisait son entrée dans le cœur de cette

enfant, et un événement que je dirai bientôt, en portant cet amour au comble, devait achever la consommation de sa beauté.

Et néanmoins, malgré la force que j'apercevais dans cette pieuse et vaillante enfant, je tremblais de la mission que j'avais à remplir, de la question que j'allais aborder avec elle. Le matin, en revenant de l'église, il avait été convenu avec ses pieux et excellents parents qu'il fallait profiter de cette matinée pour lui donner l'extrême-onction. Qui sait quand je reviendrais? Ne pouvait-elle pas d'ailleurs passer dans une crise? Et puis pourquoi ne pas profiter de la paix de cette matinée, de la force de cette généreuse enfant, pour lui faire acquérir le grand mérite d'offrir sa vie à Dieu? Elle était trop belle, de trop noble cœur, pour que nous ne lui souhaitions pas toutes les beautés, et

la plus grande de toutes, celle de transfigurer sa mort en une généreuse immolation. Après donc les plus tendres précautions, je hasardai le mot. Elle eut un mouvement. « Est-ce que c'est maman qui vous en a parlé ? — Oui, mon enfant, lui dis-je : elle sera plus tranquille, puisqu'il faut que je parte. Et puis vous voyez bien que les médecins sont impuissants. Il n'y a que le bon Dieu qui puisse vous guérir, et le sacrement de l'extrême-onction a été établi en partie pour cela. » Je pris alors le livre qui contient toutes ces belles prières des mourants, embaumées de toutes les sortes d'espérances : espérance de la santé du corps, espérance de la sainteté de l'âme, espérance de l'éternelle union avec Dieu. Je les lui traduisis, et les lui expliquai aussi tendrement que je pus, afin de pré-

parer son âme au sacrement que j'allais lui donner.

J'avais déjà assisté bien des fois à cette touchante cérémonie ; mais je n'avais jamais rien vu de pareil. Assise sur son lit, pleine de foi, de résignation, elle tendait elle-même ses petits bras à l'onction divine. Personne ne pleurait, ni son père, ni ses sœurs, ni moi. Nous étions embaumés de sa propre espérance. Sa mère, qui s'était tant effrayée de cette cérémonie, ne revenait pas de l'espèce de paix divine qui nous remplissait tous.

Cependant il devenait de plus en plus évident que l'enfant s'en allait à grands pas. Ce n'étaient pas seulement ses forces physiques qui diminuaient ; c'était la beauté de son âme qui faisait de rapides et visibles progrès. Grand indice pour qui connait les

voies de Dieu. Il fait épanouir les fleurs, avant de les cueillir.

Je la quittai le soir, persuadé que je ne la reverrais plus, et que deux ou trois jours de souffrance et d'amour allaient achever le mystère de sa préparation. Aussi, à peine arrivé à Paris, j'eus l'idée de lui envoyer, comme un dernier adieu, un beau crucifix qu'elle pût tenir à sa dernière heure, et sur lequel elle pût, au moment de l'agonie, poser ses lèvres mourantes. Je voulais quelque chose qui pût satisfaire à la fois sa piété et ce goût du beau qui ne la quitta jamais. J'eus de la peine à trouver ce que je désirais. Je courus plusieurs maisons. On me proposait de le faire en quelques jours. « Non, non, disais-je, il me le faut tout de suite : c'est pour une enfant qui se meurt. » J'avais des larmes dans les yeux. Les marchands

me regardaient tout étonnés. Je le lui envoyai le jour même avec une petite lettre où j'avais versé les dernières gouttes de mon cœur. J'ai toujours cru que cette inspiration venait de Dieu, non seulement à cause de la vivacité de la lumière que j'en eus, mais à cause de ses merveilleux effets. Ayant reçu ce crucifix, l'enfant ne le quitta plus. Elle le tenait toute la journée entre ses mains. La nuit, elle le mettait sous son oreiller. Elle le baisait mille fois dans ses crises. Je l'ai vue, pendant son agonie, le serrer sur son cœur, et la mort, qui arracha son âme de son corps, ne put desserrer ses mains du précieux trésor auquel elles étaient attachées.

XII

Quinze jours se passèrent depuis ce moment, jours longs, douloureux, avec des mieux perfides qui ne donnaient pas de repos; jours d'attente sans espoir: chose accablante! Je recevais tous les jours une lettre, et j'avais pris toutes mes mesures pour partir au premier signal. Il m'arriva à Paris, le dimanche 13 février au matin, aigu comme un cri de mort. Ce dimanche-là, je montais en chaire à la Madeleine. C'était le premier sermon de la station de carême. Je ne pouvais absolument pas y manquer. Mais, à peine le sermon fini, une

voiture, qui m'attendait à la porte de l'église, m'emportait en toute hâte au chemin de fer, et à minuit j'étais auprès de ma petite malade. Je n'avais pas cru la revoir jamais. Aussi mon cœur battait de joie. J'entrai dans sa petite chambre sur la pointe des pieds. J'avançai la tête à travers les rideaux. L'enfant ne dormait pas. Elle tenait son crucifix à la main. Son visage de plus en plus pâli s'illumina. « Oh ! père, que je vous attends ! — Et moi, mon enfant, que j'avais hâte de vous voir ! Vous êtes toujours bien sur la croix ! — Oh ! oui, mais avec Notre-Seigneur. » Pauvre petite martyre, elle était là à la même place où je la voyais depuis plus de quatre mois ; seulement à mesure qu'on avançait, la croix se faisait plus dure à ses pauvres membres amaigris. Et à côté d'elle, à la même place, dans le même

fauteuil, je retrouvais sa mère. Il y avait six semaines qu'elle ne se couchait plus, qu'elle ne descendait plus, qu'elle ne savait plus quel temps il faisait, qu'elle ne mangeait ni ne buvait. Et je me rappelle que ce soir-là, après avoir fait un signe de croix au front de l'enfant, après avoir adressé à sa mère quelques paroles de consolation, rentrant dans ma chambre, je me disais : « Mon Dieu, mon Dieu, que ferez-vous donc pour nous, si les mères font de telles choses pour leurs enfants ! »

Le lendemain matin, pour soutenir et consoler la famille, pour entretenir l'espérance au cœur des jeunes filles, pour achever d'embraser celui de la petite malade, je proposai de commencer une neuvaine au cœur très bon et très compatissant de Notre-Seigneur, et de faire le vœu de ne

rendre tous un jour au tombeau de la bienheureuse Marguerite-Marie, à Paray. Mais, hélas! en faisant ce vœu, je sentais bien que les vertus de notre chère enfant seraient plus fortes que toutes nos larmes. Aussi, me penchant à son oreille pour que sa mère n'entendît pas, sachant l'enfant capable de comprendre un tel langage et croyant l'heure venue de le lui tenir : « Chère enfant, demandez à Dieu qu'il vous rende la santé, et, s'il ne le veut pas, ce qui est bien possible, demandez-lui qu'il vous consomme dans son amour. » Elle me répondit par un de ces regards qui en disent plus que toutes les paroles.

Dans l'après-midi de ce jour, nous étions tous assis autour de son lit, son père, sa mère, ses frère et sœurs et moi, lorsqu'on annonça que la petite pauvre à laquelle

Gaétane s'était tant intéressée, qu'elle avait habillée de ses propres mains, par laquelle elle avait réussi à pénétrer dans une misérable famille pour la réformer, était en bas et demandait de ses nouvelles. Gaétane voulut la voir. On la fit monter. Nous nous retirâmes un peu dans l'embrasure d'une fenêtre pour lui laisser plus de liberté. On parle beaucoup de Socrate mourant, devisant avec ses amis sur l'immortalité. J'eus là un plus grand spectacle. Elle s'assit sur son lit, fit approcher l'enfant, et commença à lui faire réciter son catéchisme. « Qui vous a créé et mis au monde ? Qu'est-ce qu'un chrétien ? » Puis elle fit l'inspection de sa toilette, sa robe, son tablier, ses souliers ; la gronda d'être si peu soigneuse, lui demanda des nouvelles de ses frères et sœurs, de son père et de sa mère, et lui fit un petit

sermon sur la nécessité de prier soir et matin, de bien aimer Dieu et de le servir. Toutes nos conversations s'étaient éteintes d'elles-mêmes. Je ne reconnaissais plus ma petite malade. Cette force surnaturelle, cette autorité, cette liberté d'esprit, cette flamme de zèle, cette enfant de seize ans retrouvant des forces pour enseigner une petite pauvre, ces lèvres mourantes parlant de Dieu et de son amour, je n'avais rien vu de pareil. Des larmes roulaient dans mes yeux, pendant qu'elle embrassait sa petite pauvre et lui distribuait si gentiment un peu d'argent et quelques cadeaux. C'étaient du reste les dernières lueurs d'une lampe près de s'éteindre. Je partis le soir, et je ne devais plus la revoir que douze jours après, à l'agonie.

XIII

Le 21 février, quatre jours avant sa mort, il arriva une chose fort extraordinaire. On eût dit qu'elle venait d'entendre l'appel de Dieu. Elle qui jusque-là n'avait voulu se confesser qu'à moi, que j'avais si vivement et si inutilement pressée de s'adresser à d'autres, — car, me sentant séparé d'elle par deux cents lieues et par mille chaînes, je tremblais de lui manquer à l'heure critique, — tout à coup déposa sa timidité, et, oubliant l'homme, ne voyant que Dieu, elle dit à sa mère : « Faites-moi venir un prêtre, n'importe lequel. Qu'il me donne la sainte

communion. J'en ai besoin. La sainte communion apaisera mes douleurs et me rendra de la force. » Il était sept heures du soir ; le danger n'était pas immédiat, la maison placée à la campagne fort éloignée de toute église : on la conjura d'attendre au lendemain matin. Elle eut peine à y consentir, et demeura dans un recueillement, une prière, un détachement, qu'un mot d'une de ses sœurs fit éclater tout à coup. On veillait autour de son lit. On causait à voix basse. Une de ses sœurs, celle qui était mariée, demandait à sa mère un conseil de ménage. « A quoi tout cela sert-il ? dit vivement la malade. Pouvez-vous attacher du prix à des choses si insignifiantes ? » Mais bientôt elle eut regret de cette parole ; et sur les neuf heures, craignant d'avoir blessé sa sœur, elle demanda son petit

pupitre, et lui écrivit trois ou quatre lignes charmantes d'affection et de regret.

Le lendemain 22 février, elle reçut son Dieu avec de si vives dispositions de piété, qu'elle ne vit ni le prêtre qui lui donna la sainte communion ni rien de ce qui l'entourait. Elle était comme ravie en Dieu. Le prêtre, qu'on avait été chercher à la ville voisine et qui ne la connaissait pas, ne pouvait cacher son étonnement. Une telle ferveur dans un enfant de seize ans le jetait dans l'admiration.

La nuit fut assez paisible; mais, sur les quatre heures du matin, sa mère eut tout à coup l'intuition que la mort arrivait. « Je venais de m'assoupir un instant, m'écrivit-elle, lorsque je me réveillai au bruit singulier de la respiration de mon enfant. La fatigue qui depuis quelque temps engour-

dissait mes membres cessa subitement et fit place à une agilité et à une claire vue qui me firent frémir. Je sentis l'approche du danger. Je la trouvai demi-évanouie, respirant un peu d'éther que lui présentait la religieuse. « Qu'y a-t-il ? lui dis-je en l'embrassant. — Maman, je m'en vais, répondit-elle avec une douceur de voix extraordinaire. — Non, non, pas encore. — Si ; mais pourquoi ne m'a-t-on pas avertie ? » Je m'étais retirée à la tête du lit, continue la mère, pour ne pas lui montrer mes larmes. Je ne sais comment elle les vit. « Ne pleure pas, me dit-elle, je ne suis pas triste. Non, je ne suis pas triste de mourir. Je suis contente, va, ma pauvre mère. Tu viendras bientôt me revoir. Mais, je t'en prie, ne pleure pas. » Son père arriva. « Adieu, papa, je m'en vais ; » et elle lui

jeta les bras autour du cou. La religieuse lui dit : « Bénissez alors vos sœurs. — Oh ! oui. — Et votre frère. — Oh ! oui. — Et votre petite nièce. — Oh ! oui, je bénis tout le monde. » Sa sœur arriva. Mais elle ne pouvait plus parler. Elle lui prit la main et la posa sur son cher christ. Elle semblait lui dire : « Il est bon, aime-le bien. » Puis elle porta à ses lèvres la main de sa sœur, celle qui avait touché le christ, et la baisa longuement et tendrement. »

Presque toute la journée se passa, la pauvre petite tête de l'enfant mourante reposant sur l'épaule de sa mère. Elle ne parlait plus, mais elle ne se lassait pas d'entendre sa mère lui parler de Dieu, de son amour pour nous, du bonheur qu'il nous préparait. Tendre et auguste spectacle que celui cette mère déchirée, ouvrant à son enfan

perspectives de l'éternité, l'encourageant à mourir, souffrant mille fois plus à cette heure pour la mettre au ciel qu'elle n'avait souffert seize ans auparavant dans cette même chambre pour la mettre au monde! Et ce qui n'était pas moins beau, c'était cette enfant de seize ans suspendue aux lèvres de sa mère, y buvant la vie éternelle; et, parmi les baisers et les dernières caresses, ne tressaillant plus qu'au nom de Dieu et de Notre-Seigneur.

Le soir, il y eut une scène dont la beauté touchante surpassa encore celle-là. Elle demanda ses bijoux, ses petits ornements de jeune fille, et, appelant auprès de son lit ses frère et sœurs, elle les leur distribua avec ses dernières tendresses. Tout le monde pleurait. « Oh! ne me plaignez pas, disait-elle, j'en aurai de plus beaux là-haut! »

XIV

Il y a des pressentiments qui viennent du ciel. Pendant que ces choses se passaient, je sortais de la Madeleine, où je venais de dire la sainte messe pour ma petite mourante. Tout à coup, sur le boulevard, rentrant à mon hôtel, un trait perce mon cœur : « Qu'est-ce qui se passe là-bas ? Partons. » J'allais le faire, lorsqu'on me remet une lettre écrite la veille, et où on me disait : « Le danger n'est pas immédiat. » Dès lors, comme je tenais absolument à être là à l'heure de l'agonie ; que, prêchant une station de carême, j'étais pris

par des obligations impérieuses, forcé de passer, pour ainsi dire, entre deux sermons ; et que ce voyage précipité pouvait empêcher le voyage nécessaire, je résolus d'attendre. Mais je ne pouvais ni travailler, ni rester en place. Allant et venant au milieu de la foule, accablé, je portais toutes les douleurs de l'agonie. Moi qui jusqu'alors avais trouvé qu'on s'alarmait trop vite et qu'on m'appelait trop tôt, je sentais en moi je ne sais quoi qui me pressait de partir. Tout à coup on m'apporte une dépêche : « Gaétane se meurt. Venez de grâce avant le dernier soupir. » Je pars à la hâte. Oh ! qui dira la douleur de ce voyage ? la retrouverais-je ? et mes impatiences ? Le chemin de fer ne marchait pas. J'arrive. La voiture, les chevaux étaient à la gare. Mais, hélas ! comme les autres fois, personne, ni enfants,

ni père. J'interroge du regard le cocher. « Oh ! bien mal, Monsieur ! venez vite. » Nous partons au triple galop. Il était dix heures du soir. A moitié chemin, une voiture qui revient croise la nôtre et nous crie : « Allez vite, elle se meurt et vous appelle. » En quelques minutes j'y suis. Je monte deux à deux les escaliers. « C'est moi, mon enfant, me voici ! » L'enfant semblait m'attendre. Elle ouvre ses grands bras, et, ce qu'elle ne faisait jamais, les jette autour de mon cou. « Voilà tout ce que je puis. Il est trop tard. Je ne puis plus parler. Explique, mère. » Je m'assieds au pied de son lit ; je lui prends la main, et, par quelques paroles de piété et d'affection, verse la paix dans cette petite âme. répondait à mes élans, mais du regard lement. Je lui donne de nou au la

absolution qu'elle reçoit, son crucifix sur les lèvres.

Il était dix heures et demie. Nous envoyons coucher tous les enfants, même la sœur aînée. Son père, sa mère et moi, nous nous établissons dans cette petite chambre, décidés à y passer la nuit, trop sûrs, hélas! que l'heure dernière approchait. J'étais assis près de son lit, et ma main ne quittait pas la sienne. Elle reposait en paix, sans beaucoup de mouvement. Je pus, sur les onze heures, avoir encore avec elle un petit entretien. « Chère enfant, est-ce que vous aimez bien Notre-Seigneur? — Oh! oui! — Est-ce que vous n'aurez pas peur d'aller auprès de lui? — Oh! non, il est si bon! — Vous le prierez bien pour moi? » Elle ne répondit pas. Mais elle éleva un peu son christ, et le regarda tendrement.

Elle retomba dans le silence. De temps en temps elle baisait son crucifix. Pas une plainte ne sortit de sa poitrine, qui commençait à se remplir. Mais à la manière plus longue dont elle baisait et serrait son christ, je calculais la grandeur de ses souffrances. Sur les onze heures et demie, elle étendit ses deux bras en croix : « Oh ! père ! que je souffre ! Oh ! que je suis sur la croix ! — Oui, mon enfant ! ne voulez-vous pas y rester avec Notre-Seigneur ? » Elle fit un petit signe de tête pour dire : Oui.

Ce fut le dernier. Quelques minutes après, mes yeux, qui ne la quittaient pas, aperçurent un léger mouvement des lèvres. Je me levai ; j'appelai son père et sa mère : « Voilà l'heure. » Puis, me penchant sur l'enfant : « Chère enfant, remettez votre

âme entre les mains de Dieu. » J'étendis la main et prononçai les paroles de la sainte absolution. Puis je commençai les prières des agonisants. Mes larmes m'aveuglaient tellement, que je ne pouvais pas les lire. Quand j'eus terminé, et que mes yeux, se relevant du livre, s'arrêtèrent sur son visage, son dernier souffle sortait. Je le vis passer, doux et pur, comme la pieuse et charmante enfant dont je fermai les yeux.

Il était dit que toujours un sacrifice se mêlerait à mes apparitions auprès de son lit de douleurs, comme pour sanctifier la tendre affection qu'elle m'inspirait. Je ne pus assister à ses funérailles. Toute la journée du samedi, je demeurai près d'elle, veillant, priant, la regardant, m'enivrant de la paix, de la félicité qui régnaient sur ce front de seize ans, et n'interrompant

ni bénie; et déjà dans ses caveaux, sous le maître-autel, on voit deux cercueils de jeunes filles. Sur l'un on lit :

GAÉTANE

SEIZE ANS

sur l'autre :

LOUISE

DIX-SEPT ANS

Voilà comment Dieu traite ceux qui l'aiment. O mon Dieu ! et il n'y aurait pas une autre vie, où vous élèverez nos joies à la hauteur de nos douleurs !

FIN

TABLE

Dédicace 5
Introduction 9

CHAPITRE PREMIER

LES RAISONS DIVINES DE LA DOULEUR

I. Pourquoi la douleur?. 15
II. La douleur élève l'âme vers Dieu. 29
III. La douleur purifie l'âme de ses fautes 43
IV. La douleur vivifie et agrandit l'âme 57
V. La douleur travaille les âmes comme un sculpteur pour les rendre belles. 69
VI. La douleur est le suppléant de l'amour. . . . 79
VII. Le dernier mot divin de la douleur 88

TOURS — IMPRIMERIE MAME

TOURS — IMPRIMERIE MAME